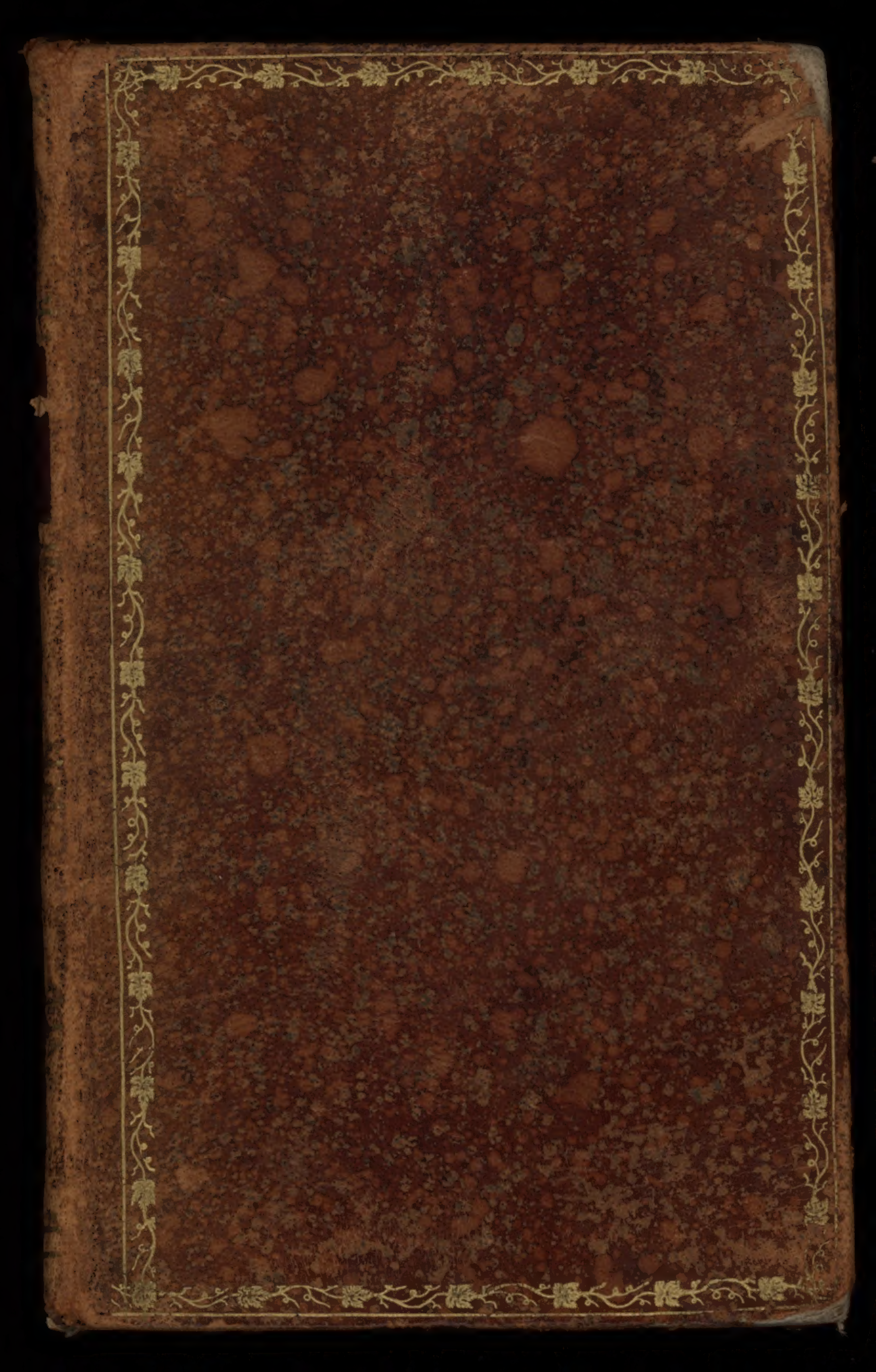
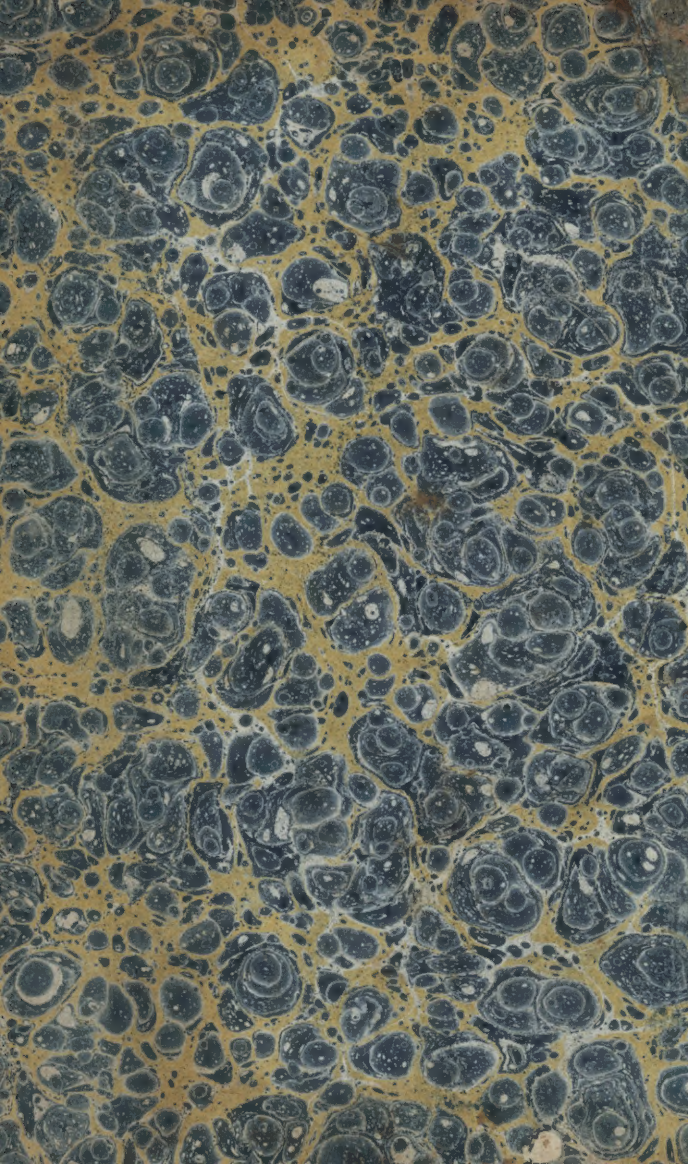
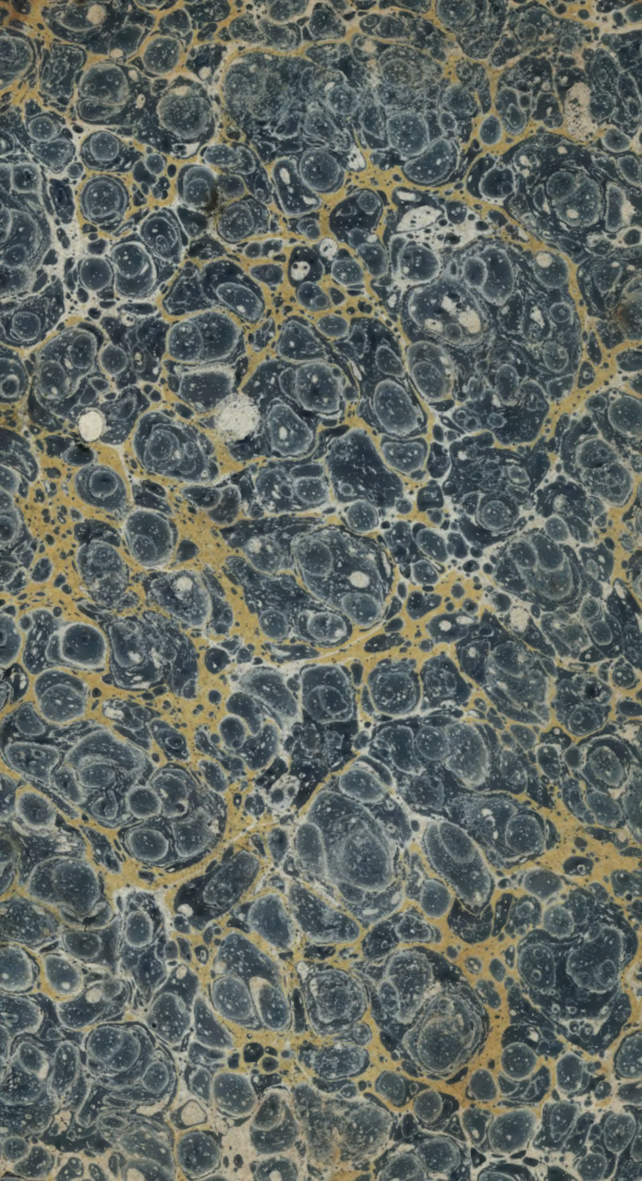






4-50-

ILO

Eustace Barron

69



BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DU MEXIQUE.

IMPRIMERIE DE PILLET JEUNE,
Rue de la Colombe, n° 4.

Frontispice.

Manière de passer les Rivières au Mexique.

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DU MEXIQUE,

OU

ÉPOQUES REMARQUABLES, TRAITS INTÉRESSANS, MŒURS, USAGES, COUTUMES DES INDIGÈNES ET DES CONQUÉRANS, DEPUIS LES TEMS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A CE JOUR.

ORNÉES DE SIX FIGURES.

Un jour, un jour viendra, où, après des siècles écoulés, une terre nouvelle apparaîtra aux yeux de l'univers surpris.
SÉNÈQUE.

PAR A. DILLON.

A PARIS,
BOSSANGE PÈRE, Libraire de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, rue de Richelieu, n° 60,
ET A LONDRES,
Chez MARTIN BOSSANGE et compagnie,
14 Great-Marlborough-street.

1822.

INTRODUCTION.

Venient annis secula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet novos que tethys
Detegat orbes.

SENECA.

La conquête de l'Amérique est un des événemens qui ont influé le plus puissamment sur la civilisation humaine; et des événemens qui signalèrent cette conquête elle-même, aucun n'est plus intéressant que l'asservissement du Mexique par une poignée d'Espagnols.

On n'a pas encore bien apprécié l'influence de cette découverte du Nouveau-Monde sur les destins du globe. Des généralités vagues, ou des traits épars et disséminés dans des ouvrages historiques et philosophiques, n'ont pas suffi pour faire connaître l'immensité de rapports qui

lient cette découverte à la morale, à la politique, à la religion des peuples.

A peine l'Amérique se montre-t-elle aux yeux d'un vieux monde étonné, les puissances politiques éprouvent une révolution, l'équilibre du pouvoir change de pivot, les richesses passent d'une nation à l'autre, les mœurs des peuples s'altèrent, la religion, qui, dans son omniscience, n'avait pas deviné cette nouvelle terre, que le génie d'un homme sut deviner, reçoit un coup mortel; l'industrie voit s'ouvrir devant elle une multitude de nouvelles routes; la navigation s'étend, le commerce devient gigantesque, l'accroissement du luxe change les idées et les habitudes des hommes; et, de rapport en rapport, d'influence en influence, tout dans le monde change de face.

A quelle cause sont dus de si grands effets? A une aiguille d'acier et à une pierre brune. Le philosophe demeure

frappé d'étonnement, quand il remonte des effets aux causes, et des causes apparentes à leurs causes réelles ; car une grande, une invisible chaîne unit tout, dans le domaine des idées morales ainsi que dans celui des idées physiques. Dans cette chaîne immense, une merveille naît du hasard; un prodige enfante d'autres prodiges, qui n'ont souvent leurs effets que dans le sein de l'avenir : le hasard donne la boussole à la Chine, la Chine la donne à l'Europe ; et la boussole donne à l'Europe l'Amérique.

Avant qu'on pût déterminer d'une manière positive le degré d'éloignement où l'on se trouvait du Nord, on n'osait tenter de longues courses; à peine s'éloignait-on des rivages, à peine avait-on le courage de perdre la terre de vue. La découverte du Nouveau-Monde était impossible. Quand on sut la propriété de l'aiguille aimantée, quand l'astronomie et la géométrie appri-

rent aux navigateurs à mesurer la marche des astres, à fixer par eux les longitudes; quand on ne se trouva plus lancé sur la mer comme sur l'infini, sans pouvoir estimer combien on avançait à l'est ou à l'ouest; quand enfin les latitudes et les longitudes furent connues, la marine prit l'essor; Christophe Colomb osa se fier à l'instinct de son génie, et le Nouveau-Monde apparût.

Un si grand succès de la navigation, encouragea les navigateurs. On construisit mieux les vaisseaux; on inventa des instrumens pour faciliter la connaissance des astres et la marche des navires; la géographie fit des acquisitions immenses; l'astronomie pénétra les secrets les plus cachés de la nature et de l'espace; l'histoire naturelle classa de nouvelles espèces dans ses systèmes qu'elle fut forcée d'agrandir; la philosophie, la religion virent partout reculer devant elles les bornes imagi-

naires qu'elles avaient eu la hardiesse d'assigner à l'esprit humain. Il fallut changer toutes les théories ; la sphère de l'expérience, en s'élargissant, força toutes les idées de prendre la même extension. Tels sont les effets de la découverte de Colomb ; et cet homme si grand n'a pas une statue !

Si les nations en masse rendaient justice à leurs bienfaiteurs ; si, comme le dit Pline, l'espèce humaine n'était pas la plus ingrate qui soit sous le ciel, Colomb aurait, sur les rives de l'Amérique, un monument digne de sa gloire et de ses bienfaits. On verrait suspendu en offrande, à un obélisque de granit, qui supporterait l'image du grand homme, les fruits du Nouveau-Monde, et pour expiation les chaînes d'or massif que ses concitoyens barbares lui ont fait porter. Au pied du monument on sèmerait l'indigo, on cultiverait la cochenille, en mémoire des jouissances nouvelles que ces

végétaux, auparavant inconnus, ont répandues sur l'univers entier. On verrait aux environs croître et verdir une foule de plantes utiles, qui ont appris à la teinture, à l'art de peindre, une foule de précieux secrets; d'autres, qui ont versé dans la coupe des hommes, des liqueurs odorantes, des saveurs délicieuses, des parfums enchanteurs, des sucs rafraîchissans; d'autres dont les tiges et les fleurs élégantes ont révélé de nouvelles formes et de nouvelles combinaisons à l'art des Raphaël et des Phidias, des images nouvelles aux Bernardins, aux Delille, aux Campbell, aux Moore (1). Les peuples, devenus libres,

---

(1) Delille, après Thompson, a trouvé de brillans tableaux dans les scènes physiques de l'Amérique : tout le monde connaît Paul et Virginie ; et le petit nombre de personnes qui peuvent lire les poëtes anglais font leurs délices de l'Anacréon et du Catulle britanniques.

viendraient former leurs danses naïves autour du monument de l'ancien conquérant, qui gémit si long-tems dans les fers, pour expier son immortelle découverte ; ils ne lui présenteraient pour offrande que leur bonheur et leur allégresse. Tous les navigateurs s'arrêteraient pour rendre hommage au navigateur immortel ; et le soir, on verrait un navire, apparaissant au loin comme une tache mouvante sur les eaux, s'approcher, grandir, montrer sur la pourpre du ciel, et sur les vagues rougies par les reflets de l'astre mouvant, la poupe chargée du pavillon de victoire : il chercherait la latitude du monument de Colomb, et, par une pose solennelle, rendrait un dernier hommage à la mémoire du grand homme.

Ces honneurs éclatans sont loin de porter aucun caractère d'exagération. Les philosophes eux-mêmes, si jamais ce monument s'élevait, devraient se charger

de composer les inscriptions qui en décoreraient l'airain ou le bronze. On y lirait, dans le langage le plus répandu et le plus durable de l'univers, comment, après la découverte de Colomb, les voyages sur mer ont changé les mœurs des peuples; comment la morgue nationale s'est affaiblie; comment la tolérance a vu commencer son règne; comment tous les hommes se sont aperçus qu'ils étaient frères. Quoi ! dans un continent inconnu, se sont dit les habitans du continent ancien, il se trouvait, depuis des siècles, des hommes qui avaient les mêmes plaisirs et les mêmes peines que nous, qui aimaient et souffraient ainsi que nous, dont les besoins et les jouissances ne différaient point des nôtres! Cette ressemblance de besoins, de mœurs, de caractère, trahit la commune origine de la grande famille humaine : à cette grande famille il faut un seul code, une morale universelle, fondée sur l'iden-

tité même des besoins, du caractère des mœurs. De là, cette philosophie moderne, tant calomniée, qui n'est que le supplément et le commentaire de l'Evangile de Jésus-Christ ; de là ce besoin de tout ramener à une morale simple, vaste et puissante; de là cette révolution dans l'esprit des peuples, ce besoin ardent de n'obéir plus qu'à la raison, ce dégoût des entraves fondés sur des préjugés, de là cette lente fuite de la barbarie et de l'ignorance; ce besoin d'un bon gouvernement; cet admirable progrès des connaissances humaines.

Voilà ce que devraient dire les philosophes qui se chargeraient de l'inscription du monument élevé au navigateur espagnol ; ils diraient encore : « Les métaux, » qui se sont singulièrement multipliés » en Europe, après la conquête de l'Amé« rique, ont jeté la richesse chez des » peuples entiers. Avides d'obtenir une » parcelle de ces trésors nouveaux, les

» hommes ont élevé par-tout des manufac-
» tures ; l'industrie a remué le globe ; des
» ateliers ont été fondés de toutes parts ;
» les vaisseaux sont élancés de tous les
» rivages ; le commerce a jeté par-tout ses
» racines. Gloire à toi, Colomb ! tu es le
» chef de la civilisation moderne : tu as
» changé les gouvernemens, altéré les
» croyances, et porté une nouvelle vie au
» corps social et politique. »

Si la découverte de l'Amérique a exercé sur le globe une puissance immense et bienfaisante, si Colomb, en indiquant le premier la route de cette terre nouvelle, est digne de toute notre reconnaissance ; cependant, en approfondissant mieux les nombreux résultats de cet événement majeur, il est facile de voir que les influences n'ont pas été seulement heureuses et bienfaisantes.

Des peuples entiers se sont ruinés en entreprises ; d'autres ont envoyé sur cette

nouvelle terre, des colonies qui se sont détachées de la mère-patrie et qui ont fini par tirer le glaive contre elle. Pour conserver de vastes domaines souvent infructueux, on a dépensé des trésors immenses ; pour avoir de l'or, on a prodigué le sang des hommes ; il a coulé à grands flots, souvent pour un point de terre, pour une montagne rocailleuse, pour la possession d'un isthme inhabité, pour un frivole avantage.

Le sentiment de la gloire qui régnait sur l'ancien monde s'est évanoui : le commerce a usurpé sa place. L'ère mercantile a succédé aux siècles de l'héroïsme. L'élévation de l'âme a perdu de son estime ; la richesse l'a emporté sur la célébrité. L'art de gagner de l'or est devenu le grand art, l'objet d'envie de tous les peuples. Quelques-uns ont laissé leur terre en friche, et couru vers des plages lontaines, creuser la terre et lui demander des métaux : les

mines se sont ouvertes, les sillons se sont fermés.

La cupidité est devenue l'âme de la politique moderne. Quel monstre que cette politique, colosse sans proportions, qui d'une main tient la balance dans laquelle sont pesés à la fois le sang des hommes et les marchandises des deux mondes; de l'autre soutient le glaive qui doit soutenir la féroce avidité de ses entreprises! Cette politique nouvelle n'a reçu son accroissement que depuis l'époque de la découverte de l'Amérique; c'est à cette découverte et au nouveau mouvement imprimé par elle au commerce, que sont dus ce système de monopole, ce trafic d'hommes, cette fraude passée en habitude, qui régissent l'Europe entière.

D'autres maux sont nés de la même source de biens. Les besoins une fois satisfaits, les désirs de la sensualité se sont assouvis : le luxe a énervé les hommes; de

nouvelles maladies ont suivi de près de nouvelles jouissances. Pour compensation aux trésors de l'Amérique, je vois des cadavres sans nombre épars sur son territoire; le sang des vainqueurs se mêlant à celui des vaincus arroser une terre dévastée; je vois un pays dépeuplé, une population détruite, les conquérans abrutis après la conquête, les indigènes traités comme des bêtes de somme; je vois la dégradation de l'espèce humaine jaillir sous plusieurs formes de la même découverte. Quels sont ces brigands qui cherchent à travers le monde quelques continens à envahir, quelques peuples à massacrer? quels sont ces hommes qui n'ont ni femmes, ni enfans, ni amis, ni amour, ni domicile, ni asile sur la terre, et qui, dans leur nomade barbarie, ne connaissent de patrie que le vaisseau qui les porte avec le ravage vers des îles à subjuguer et à dévaster?

Ces hommes acquièrent des richesses;

ils ne manquent pas d'audace : mais, grands dieux ! que leurs trésors et leur courage sont chèrement achetés !

Oui, la somme des maux l'emporte sur la somme des biens. En vain avons-nous fait valoir les heureux résultats de la découverte de l'Amérique ; les maux qu'elle a causés sont hors de toute comparaison : tant il est vrai que la pensée est une douleur, et que la réflexion, comme le dit un poète étranger, est une coupe que l'on ne vide pas sans trouver bientôt la lie.

Comparez les avantages qui sont résultés de la conquête de ce nouveau pays, comparez-les avec tant de meurtres et de crimes, de barbaries et d'injustices ; et si vous doutez un instant, si vous croyez que la balance puisse se tenir en équilibre, voyez le commerce des esclaves, la vente des hommes, née de l'insatiable soif de l'or ; songez ensuite au poison du Nouveau-Monde, à ce venin fatal, à cette cruelle

vengeance de l'Amérique sur l'Europe, à ce germe honteux de mort qui attaque jusqu'aux germes de l'existence, aux sources de la vie et de la volupté !

Tels sont en résumé les principaux effets de l'événement dont nous parlons. Il méritait un historien philosophe; il a trouvé, Robertson. Plus d'éloquence, plus de véhémence distinguent Raynal, fougueux apôtre de la philosophie, chez qui l'on désirerait plus d'exactitude, et une ardeur moins intolérante dans des prédications de tolérance. Les auteurs espagnols, tout remplis de préjugés qu'ils sont, plaisent encore par ce caractère de vérité, de naïveté, dont sont empreintes leurs chroniques. Mais il ne faut chercher dans ces informes annales, ni le coup d'œil sévère de la philosophie, ni les résumés lumineux d'une analyse exacte, ni la bonne foi d'un écrivain désintéressé.

L'histoire du Mexique en particulier a

été écrite par plusieurs Espagnols ; nous les avons consultés ; mais nous avons eu plus de confiance, nous devons le dire, au philosophe écossais Robertson.

Sous ce titre de BEAUTÉS, titre bizarre, insignifiant, mais adopté, mais indispensable, nous publions une simple analyse de cette histoire si intéressante, analyse mêlée toutefois de réflexions philosophiques et de descriptions d'histoire naturelle. Nous devons beaucoup à des voyageurs modernes que nous avons cités, sur-tout à l'excellent ouvrage de M. *Drouin de Berry*, dont les citations se trouvent indiquées par des guillemets. S'il est presque indispensable de copier les choses que l'on ne pourrait dire autrement sans les tronquer, il est de la bonne foi et du devoir d'un écrivain de reconnaître publiquement ce qu'il doit à autrui.

Une histoire de la dernière révolution du Mexique, placée comme supplément à

la fin de cet ouvrage, ne peut qu'ajouter à son intérêt. Dans un volume qui ne tardera pas à paraître, et qui servira de suite aux *Beautés du Mexique*, nous offrirons à nos lecteurs les *Beautés du Pérou*.

FIN DE L'INTRODUCTION.

BEAUTÉS

DE L'HISTOIRE

DU MEXIQUE.

Débarquement de Cortez. — Amour et superstition. — Marina. — Femmes américaines. — Premiers progrès du conquérant.

MONTÉZUMA (1), prince conquérant, et que la valeur avait fait monter sur le trône, régnait sur le Mexique, lorsque le Castillan Cortez y débarqua. Ce monarque avait des armées nombreuses, de bonnes garnisons, des sujets pleins de dévouement. Une poignée d'hommes, avec des chevaux et de la poudre, suffirent pour le détrôner et subjuguer son empire.

Deux causes violentes concoururent à la ruine du Mexique : la superstition et l'amour.

Une vieille tradition des Mexicains, que

(1) Montémuza est le véritable nom de ce prince, que Marmontel et Fontenelle ont nommé *Montézume*, comme Corneille écrivait *Brute*, pour *Brutus*.

les écrivains et les guerriers espagnols eurent soin d'amplifier et d'accréditer, prédisait : *qu'il viendrait du côté de l'Orient un peuple invincible, envoyé du ciel, porteur de la foudre, enfant des Dieux, qui punirait les crimes du Mexique, saccagerait ses villes, détruirait ses temples, briserait ses autels, brûlerait ses palais.* L'apparition de ces fiers aventuriers, portés par des coursiers aussi fiers qu'eux, et inconnus à cette partie du globe, armés de fusils qui lançaient le tonnerre, avides et impitoyables comme de mauvais génies, frappa tous les cœurs d'épouvante : on crut le vieil oracle accompli.

Les femmes mexicaines comparèrent ces vêtemens éclatans, ces dorures, ces harnais, ces camps chevaleresques, cette beauté mâle, cette audace qui écrasait tout, à l'indolence, à la faiblesse, au mépris de leurs époux. Ces hommes qu'un climat chaud portait aux plaisirs des sens, pervertissaient le plus doux et le plus impérieux des désirs, contrariaient les vues de la nature par une horrible débauche, et abandonnaient leurs compagnes. Seules pendant les longues chasses, plus malheureuses encore lorsque leurs maris de retour les maltraitaient ou les accablaient de dédain,

elles trouvèrent dans la tristesse de leur sort, sinon un motif, du moins une excuse, des passions véhémentes que la vue des étrangers alluma bientôt chez elles.

Marina était fille d'un puissant cacique. Prisonnière dès son enfance, elle fut élevée à Mexico. Une jeunesse romanesque semblait lui présager la bizarrerie de toute sa destinée. Elle était belle; elle avait fait naître plus d'une passion; elle n'avait encore fait aucun choix. Son esprit était ferme, son âme énergique et ardente. Marina, si elle était née à Rome, eût passé pour une héroïne. Quelques événemens singuliers la firent rencontrer par les Espagnols. Cortez la vit et l'aima; ce qu'elle ressentit pour lui fut moins une passion qu'un délire.

A peine attachée à ce capitaine, elle oublie sa patrie, ses parens, ceux qui l'ont élevée. Le double désir de faire triompher son amant et de venger son long esclavage, la guide dans toutes ses démarches. Elle le conseille, elle lui sert d'interprète, elle l'accompagne au combat. Rien d'important ne se passe, sans que Marina n'y ait part. On voit cette femme timide, montée sur un cheval Espagnol, se jeter dans la mêlée et couvrir Cortez de son corps, lui indiquer les embuscades et

les localités, les chemins à suivre et les dangers à craindre.

Marina n'était pas la seule ; les autres femmes venaient en foule, au camp des Espagnols, offrir à ces conquérans un amour trop mal payé des Mexicains. Un historien prétend qu'elles traversaient des champs de bataille jonchés des cadavres de leurs enfans et de leurs maris, pour aller porter aux Castillans des vivres, des secours et des renseignemens de tout genre. L'amour, la vengeance, le plaisir de la nouveauté, leur faisaient ainsi alimenter, au péril de leur vie, des hommes tout dégouttans du sang de leurs proches, et chercher la volupté dans les bras de ceux qui venaient d'exterminer leurs familles.

A peine Cortez, avec sa petite troupe, avait-il débarqué sur la côte du Mexique, que Montézuma fut averti de cette terrible nouvelle. La poste, que les Européens regardent comme une de leurs plus belles inventions, était établie dans l'empire, bien long-tems avant qu'un roi de France s'avisât d'en jeter chez nous les fondemens. Des courriers, placés de distance en distance, sur des lignes qui aboutissaient de tous les points du royaume

à la capitale ou au palais, comme des rayons à un centre, se transmettaient les nouvelles écrites en caractères héiroglyphiques entremêlés de peintures, sur de larges toiles de coton. Montézuma, superstitieux, et d'une imagination faible, se rappelle la tradition sacrée. Il tremble, il hésite, il fait sacrifier aux Dieux. Pendant ce tems Cortez attaque Tabasco, bat les Indiens, et, conduit par Marina, s'avance en triomphateur.

Montézuma, plus effrayé chaque jour, envoie des ambassadeurs et des présens à Cortez. Celui-ci reçoit les présens, traite fièrement avec les envoyés et continue sa marche. De nouvelles négociations ont lieu. L'Espagnol, aussi avide d'argent que de jouissances et de gloire, homme ambitieux, profond, voluptueux et adroit, entretient ces négociations, qui endorment le monarque, accoutument ses sujets à l'aspect des étrangers, et lui laissent faire de nouveaux progrès dans le territoire. « Je viens, disait-il, entretenir le puissant maître du Mexique, de la part du plus puissant chef de l'Orient. Jamais un ambassadeur ne fut renvoyé sans être écouté. »

Il pénétrait toujours plus avant. Les ambassadeurs, qu'on lui députait sans cesse

voulurent un jour l'effrayer. « Sais-tu, lui disaient-ils, chez quel peuple tu as mis le pied ? Chez un peuple doux comme le Lama pour ses amis, impitoyable comme la Cataracte pour qui l'offense. Nous avons des armes, nous sommes en grand nombre, et le courage ne nous manque pas. Dans toutes nos villes, tu trouveras une jeunesse prête à fondre sur ta petite armée. Nos montagnes sont pleines d'or, et nos campagnes de soldats. »

Cortez se retourne vers ses guerriers, et leur crie : « Amis, c'est ce que nous voulons ! De grands périls ! De grandes richesses ! » On répondit par des cris de joie à ces mots.

Cependant quelques Espagnols doutaient du succès de l'entreprise. « Eh bien ! leur dit le général, si nous ne triomphons, nous mourrons ici. » Et il fit brûler ses vaisseaux.

Les Tlascaltèques.—Héroïsme digne de Sparte.

Cortez, qui se dirigeait sur Mexico, rencontra sur sa route une république, telle que nous en admirons, avec enthousiasme, l'image effacée, dans les souvenirs de l'antiquité. C'est la république de Tlascala.

Les Tlascaltèques avaient des lois sages,

des mœurs sévères, un territoire borné, peu de science et beaucoup de vertu.

Ils étaient passionnés pour la liberté. Un sénat élu par eux-mêmes commandait aux différens caciques, qui réglaient d'après ses ordres les affaires du pays. Ils étaient (tel est du moins le témoignage que leur rendent les Espagnols), courageux à la guerre, francs dans la vie privée, rigides exécuteurs de leurs promesses. Ils combattaient tout nus, comme les premiers Spartiates. Dans leurs villes, ils se couvraient.

Un tel peuple dut étonner les Espagnols, accoutumés au gouvernement d'un seul, à l'autorité du Saint-Siége, à la fraise et au manteau : ils trouvèrent fort étranges ces gens qui se gouvernaient eux-mêmes, qui se battaient tout nus; et qui ne connaissaient point le pape. Cependant, comme ils savaient que cette république avait toujours été l'ennemie des Mexicains, ils lui demandèrent, avec arrogance, un passage et des secours.

La renommée avait grossi les exploits des Castillans. On racontait partout des merveilles, de ces hommes moitié chevaux, qui détruisaient tout sur leur passage, et qui soufflaient le feu et la mort du fond d'un tube d'airain. On les représentait comme des géans tombés

du ciel, ou nés de l'écume de la grande mer. Les Tlascaltèques, étonnés de l'arrivée de ces hôtes miraculeux, mais révoltés de la hauteur de leur langage, refusèrent les propositions qui leur étaient faites.

Ils furent attaqués. Avec leurs flèches et leurs javelots, tout nus, sans expérience de la tactique européenne, ils résistèrent à des chevaliers tout bardés de fer, et à l'épouvantable nouveauté des armes à feu. Cinq ou six combats ne purent les réduire ; une fois les Castillans plièrent, et Cortez fut obligé de se retrancher devant ces barbares. Chaque guerrier Tlascaltèque, au commencement du combat, lançaient dans les rangs ennemis une flèche où se trouvait gravée la noble et grossière image d'un héros du pays. Il était obligé, par les lois de l'honneur, à reprendre, au milieu de ses adversaires, la flèche glorieuse qu'il avait ainsi jetée. Coutume extrêmement simple, et qui seule explique peut-être l'étonnante résistance de ce petit peuple sauvage.

Les Castillans, retranchés, firent longtems feu sur les Tlascaltèques. Ceux-ci marchaient en ordre au-devant de la bouche des mousquets, tuaient un ennemi, et tombaient sur le rempart. Quand les assaillans voyaient

plusieurs cadavres qui jonchaient ainsi le parapet, ils se hâtaient de les enlever, et de les porter en lieu sûr. Par ce soin pieux et plein d'humanité, ils ralentissaient et rompaient à chaque instant leurs attaques. Enfin ils manquèrent d'hommes, et furent obligés d'accepter les conditions du vainqueur. Ce qui leur restait de guerriers, fut enrôlé de force dans les rangs espagnols. Que leur eût-il fallu pour triompher? des armes.

Beauté du climat. — Montézuma. — Sa lâche et maladroite conduite. — Il devient vassal du roi d'Espagne.

Avec ce renfort, Cortez s'avançait vers Mexico. Il traversait un pays abondant, arrosé, couvert de bois, de champs cultivés, de villages et de jardins. La campagne, féconde en plantes inconnues en Europe, était peuplée d'une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant et d'animaux d'espèces nouvelles. La nature s'offrait aux Espagnols différente d'elle-même, et ne leur paraissait que plus agréable et plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenaient la parure et la bienfaisance de la terre. On voyait

dans le même canton, des arbres chargés de fruits, et d'autres chargés de fleurs. On semait, dans un champ, le grain qu'on moissonnait dans l'autre.

Les étrangers avides furent peu sensibles à ce beau spectacle : tout cela ne les touchait pas. Ils avaient remarqué que l'or servait d'ornement dans les maisons et dans les temples, embellissait les armes des Mexicains, couvrait leurs meubles et leurs personnes. Au Mexique ils ne voyaient que de l'or : tel, ce Mammon dont parle Milton, oubliait Dieu même dans le ciel, tenait toujours ses yeux fixés sur le parvis d'or.

Montézuma, que ses incertitudes, et peut-être la crainte de compromettre son ancienne gloire, avaient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée, de se joindre aux Tlascaltèques plus hardis que lui, d'assaillir enfin des vainqueurs fatigués de leurs propres triomphes ; Montézuma, qui s'était contenté d'envoyer à Cortez des ambassadeurs pour le détourner du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même.

Il commandait à trente princes, dont plusieurs pouvaient mettre sur pied des armées. Ses richesses étaient considérables, et son pou-

voir absolu. Ses sujets avaient quelques connaissances, de la valeur et de l'industrie ; c'était un peuple guerrier, rempli d'honneur, bien que naïf encore et superstitieux : avec de tels moyens, tout lui était possible.

Si l'empereur du Mexique l'eût voulu, son trône était inébranlable. Mais il oublia ce qu'il se devait à lui-même, ce qu'il devait à ses sujets, à sa couronne ; sa conduite fut maladroite et faible. Il eût pu accabler les Espagnols de toute sa puissance, quel que fût l'avantage de leur discipline et de leurs armes. Il voulut employer contre eux la perfidie, elle retomba sur lui et l'écrasa.

Pendant qu'il les comblait, à Mexico, de présens, d'égards et de caresses, il faisait attaquer la Vera-Crux, colonie que les Espagnols avaient fondée dans le lieu où ils avaient débarqué, pour s'assurer une retraite ou pour recevoir des secours.

Cortez, apprenant cette nouvelle, dit à ses compagnons : « Amis, étonnons les barbares ! faisons une action d'éclat ! J'ai résolu d'arrêter l'empereur, et de me rendre maître de sa personne. » Ce dessein fut approuvé. Aussitôt, accompagné de ses officiers, il marche au palais de Montézuma, et lui déclare qu'il

faut le suivre, ou se résoudre à périr. Ce prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il pousse la lâcheté plus loin ; il livre au supplice les généraux qui n'avaient agi que par ses ordres, et il met enfin le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne au Roi d'Espagne.

Héroïsme et Fanatisme.

Cortez triomphait. Bientôt il apprend que Narvaës vient d'arriver de Cuba avec huit cents fantassins, quatre-vingts chevaux, douze pièces de canon, pour prendre le commandement de l'armée. Ennemi de Cortez, il avait à exercer des vengeances ; il était envoyé par Velasquès, gouverneur de Cuba, mécontent que des aventuriers, partis sous ses auspices, eussent renoncé à toute liaison avec lui, qu'ils se fussent déclarés indépendans de son autorité, et qu'ils eussent envoyé des députés en Europe pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étaient arrogés eux-mêmes.

Cortez n'a que deux cent cinquante hommes à opposer à son rival : il marche à lui, il le combat, et le fait prisonnier ; force les vain-

Page 12.



Cortez enméne Montezuma prisonnier.

cus à mettre bas les armes, puis les leur rend et leur propose de le suivre. Cette confiance gagne tous les cœurs : ces soldats se rangent tous sous ses drapeaux ; et avec eux il reprend, sans perdre un moment, la route de Mexico, où, cinquante Espagnols et les braves Tlascaltèques gardaient l'empereur, et tenaient la ville en respect.

Il y avait des mouvemens dans la noblesse mexicaine, indignée de la captivité de son prince. Le zèle indiscret des Espagnols vint encore attiser ce feu secret.

Dans une fête publique en l'honneur des Dieux du pays, les fanatiques Espagnols ne purent souffrir patiemment l'exercice du culte national. Une croix et un glaive dans les mains, ils se jetèrent sur les prêtres et sur les adorateurs, renversèrent les autels, tout baignés du sang des Mexicains, et chantèrent le *Te Deum* sur ces ruines. Le peuple prit les armes.

Superstitions du Mexique. — Fanatisme des Espagnols.

Les Mexicains avaient des superstitions barbares; leurs prêtres étaient des monstres: ils versaient le sang humain au nom du culte abo-

minable qu'ils avaient imposé à la crédulité du peuple.

Cependant, la religion de l'empire reconnaissait, comme toutes les religions, un Être suprême, une vie à venir, avec ses peines et ses récompenses; dogmes sublimes et consolans, trop souvent mêlés d'absurdités atroces et risibles.

Dans cette religion, l'on attendait la fin du monde, à la fin de chaque siècle; et cette année était pour tout l'empire un tems de deuil et de désolation.

On invoquait des puissances subalternes. Tous les autres cultes en ont invoqué sous le nom de Génies, de Camis, de Manitous, d'Anges, de Fétiches. La moindre de ces divinités avait ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particulière; et toutes faisaient des miracles.

On avait aussi une eau sacrée, dont les aspersions possédaient une vertu miraculeuse. L'empereur seul en buvait. Les pèlerinages, les processions, les dons faits aux prêtres étaient récompensés dans le Ciel.

On connaissait chez eux des expiations, des pénitences, des macérations et des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur

étaient particulières. Tous les ans ils choisissaient un esclave ; on l'enfermait dans le temple, on l'adorait, on l'encensait, on l'invoquait, et on finissait par l'égorger en cérémonie.

« Voici encore, dit un Historien, une su-
» perstition qu'on ne trouvait pas ailleurs. Les
» prêtres pétrissaient en certains jours une
» statue de pâte qu'ils faisaient cuire. Ils la
» plaçaient sur l'autel où elle devenait un dieu.
» Ce jour là, une foule innombrable de peuple
» se rendait dans le temple. Les prêtres dé-
» coupaient la statue, ils en donnaient un mor-
» ceau à chacun des assistans, qui le man-
» geait, et se croyait sanctifié après avoir
» mangé son dieu. »

Il est plus convenable de manger des dieux que des hommes. Nous pardonnons aux Mexicains leur statue de pâte; mais il n'eût pas fallu immoler des prisonniers de guerre dans le temple du Dieu des batailles. « Les prêtres,
» dit l'Historien déjà cité, mangeaient ensuite
» ces prisonniers, et en envoyaient des lam-
» beaux à l'empereur et aux principaux caci-
» ques : c'étaient des morceaux de rois. »

Quand la paix avait duré quelque tems, les prêtres faisaient dire à l'empereur que les dieux avaient faim ; alors on recommençait la

guerre pour avoir des prisonniers et pour se régaler de leur chair.

Toutes les cérémonies de cette religion étaient lugubres, atroces et sanglantes. Elle tenait sans cesse l'homme dans la crainte. Elle était faite pour rendre les hommes cruels, les âmes viles, et les prêtres tout-puissans.

Les Espagnols avaient sans doute raison d'être révoltés de ces absurdes barbaries : mais détruire des cruautés par de plus grandes cruautés, mais se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, mais égorger de paisibles citoyens, mais assassiner les nobles pour les dépouiller : n'y avait-il pas dans une telle conduite un zèle bien insensé, une cruauté digne des sauvages ?

Castillans assiégés dans leur forteresse. — Succès divers. — Héroïsme sans fruit.

Il vaut encore mieux attaquer la liberté et l'intérêt des hommes que leurs croyances. Les Mexicains s'étaient laissés enchaîner. Ils murmuraient seulement autour de la prison de leur roi. On brisa la statue de leurs dieux ; ils se soulevèrent.

Bientôt, ils assiégèrent le quartier où Cortez

avait laissé ses Espagnols. C'était une espèce de camp assez vaste, entouré d'un large mur flanqué de tours. Là, se trouvaient enfermés les Castillans et les Tlascaltèques, lorsque Cortez revint à Mexico. Les indigènes s'opposèrent vigoureusement à ce qu'il pénétrât dans la forteresse. Il fut obligé d'y entrer à travers des champs couverts de morts.

L'artillerie était disposée avec régularité et servie avec le plus grand soin sur les remparts de la forteresse. La plus exacte vigilance régnait à l'intérieur. Le canon foudroyait les assiégeans. Ils entendaient gronder ce tonnerre, ils voyaient ses ravages sans en être épouvantés, et marchaient avec un acharnement inconcevable à l'assaut de ces tours que des *hommes-dieux* défendaient. Les uns jetaient des grapins de fer sur le parapet, et, suspendus à une corde, recevaient le coup mortel; d'autres, aussitôt que le canon venait de tirer, se glissaient jusqu'à l'embrasure et dans la bouche même de l'instrument infernal.

Peut-être la bravoure eût triomphé des arts meurtriers de l'Europe. Les Espagnols se trouvaient dans la situation la plus désespérée, leurs vivres diminuaient chaque jour: ils tentèrent des sorties, qui furent heureuses; mais

ils avaient beau tuer des hommes, des hommes nouveaux se présentaient pour succomber encore.

« Les Mexicains, dit un Espagnol témoin » de ces combats, chantaient en nous atta» quant; ils étaient presque nus; ils riaient en » mourant. On en voyait de très-jeunes, qui se » jetaient sans armes dans nos rangs pour » nous arracher nos fusils, ces terribles moyens » de victoire. »

Mille actions, d'un courage héroïque et inutile, eurent pour théâtre les champs voisins de cette forteresse. Poètes, qui demandez des héros; académiciens qui admirez Homère, ses guerriers et sa pompe naïve; peintres, qui cherchez de grands sujets, lisez l'histoire de ce petit siége devant une petite forteresse. Et s'il y a quelque part un philosophe à qui le bien de l'humanité soit cher, et que les nobles dévouemens attendrissent, qu'il donne quelques tristes pensées et quelques larmes à la cendre de ces Héros, à cette grandeur d'âme inutile, au triomphe de la poudre sur le courage, et de quelques brigands porteurs de mousquets, sur des milliers de braves qui mouraient à l'envi pour délivrer leur patrie.

Les deux jeunes Mexicains.

Il faut que l'histoire conserve et consacre le souvenir des dévouemens à la patrie. C'est une tâche toujours utile : mais c'est un devoir impérieux pour l'écrivain qui vit parmi des peuples usés, toujours prêts à vendre leur liberté pour quelques jouissances de luxe, et pour une tranquillité apparente.

Les Mexicains qui renaissaient toujours, et dont les armées se renouvelaient à chaque moment, s'étaient emparés d'une hauteur, d'où ils accablaient de leurs flèches et de leurs javelots tout ce qui se présentait. Cortez charge un détachement de ses troupes de les déloger de cette position importante. Deux fois repoussés, les Espagnols perdent beaucoup de monde. Cortez s'irrite de la résistance qu'il trouve ; il marche lui-même à la tête du détachement : une flèche l'atteint et le blesse. Il faut retourner à la charge : tout sanglant, il attaque de nouveau le poste, débusque l'ennemi et enlève enfin la position.

A peine occupait-il cette importante hauteur, que deux jeunes Mexicains jetant leurs armes bas, accourent à lui et embrassent ses

genoux. Il les regarde comme des déserteurs supplians, et il leur fait signe qu'il leur pardonne ; mais avec une inconcevable dextérité, ils le saisissent, l'entraînent, cherchent à le précipiter avec eux du haut de cette éminence et meurent percés de coups d'épée.

Lâcheté de Montézuma.—Sa mort.—Combats.— Retraite de Cortez.

Montézuma était toujours prisonnier. Ce roi sans courage, dont la conduite contraste singulièrement avec celle de ses sujets, se laissa séduire ou intimider par les caresses ou les menaces des Castillans. Il devint l'instrument de l'esclavage de son peuple ; il perdit le sentiment de ses devoirs, il sacrifia sa gloire et tout son Empire à sa sûreté personnelle. Son empire, sa gloire et lui-même, eurent un même tombeau.

Les Mexicains continuaient avec ardeur ce siége qui dépeuplait leur ville. Un matin, comme ils allaient recommencer l'assaut, le soleil levant fit paraître à leurs yeux un spectacle auquel ils étaient loin de s'attendre. Montézuma, leur roi, ce prince qu'ils voulaient tirer des fers, était sur le rempart des Cas-

tillans ; tout l'appareil de son ancienne puissance, son trône d'or et son diadème frappent d'étonnement tous les yeux, pénètrent d'indignation tous les cœurs : un cri terrible s'élève. Montézuma fait un signe de son sceptre, et ordonne que les hostilités cessent : un nouveau cri répond à cet ordre ; une nuée de traits obscurcit l'air ; Montézuma est percé de coups. Il apprend en mourant que son règne est fini.

Après cet acte de justice, la nation, qui s'était volontairement privée d'un indigne chef, ne posa point les armes. Le trône tombé, sa liberté lui restait à défendre. Un nouveau plan d'attaque fut adopté. Au lieu de recommencer chaque jour un assaut que la supériorité des armes espagnoles rendait inutiles, on résolut de réduire les assiégés à la famine, et de leur couper toute espèce de communication avec le dehors. Ce système eût infailliblement causé la défaite des Espagnols, si Cortez n'en eût prévu toutes les conséquences, et ne se fût tiré d'embarras à force d'audace et d'adresse.

Il sentit qu'il ne pouvait trouver d'asile que chez les Tlascaltèques ; il osa tenter l'entreprise, sortir du camp et se mettre en marche. L'exécution de ce projet exigeait une grande

hâte, un secret impénétrable, des mesures bien concertées. On part vers le milieu de la nuit.

L'armée défilait en silence et en ordre sur une digue, lorsque son arrière-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, et les flancs par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Les Mexicains avaient eu la précaution de rompre les ponts; mais ils n'avaient pas eu celle de jeter des troupes à leurs extrémités. S'ils eussent songé à cela, les Espagnols et leurs alliés auraient tous péri dans cette action. Heureusement pour ces derniers, l'ennemi ne sut pas profiter de tous ses avantages; et ils arrivèrent enfin sur les bords du lac, après des dangers et des fatigues incroyables. Ils étaient en désordre; ils eussent pu s'attendre à une défaite entière; une nouvelle faute vint les sauver.

L'aurore paraissait à peine : les Mexicains découvrirent le champ de bataille dont ils étaient restés les maîtres, et y aperçurent, parmi les morts, un fils et deux filles de Montézuma; ce spectacle les glaça d'effroi. C'était une idée terrible pour eux, que d'avoir massacré les enfans et le père, les descendans de leurs dieux; ils ne purent la soutenir. Ils

craignirent de joindre l'impiété au régicide; et ils donnèrent à des cérémonies funèbres un tems qu'ils devaient au salut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue, qui avait perdu son artillerie, ses munitions, ses agages, son butin, cinq ou six cents Espagnols, deux mille Tlascaltèques, et à laquelle il ne restait pas un soldat qui ne fût blessé, se remettait en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon et de la mousqueterie, le fer des lances et des épées n'empêchaient pas les Indiens, tout nus, d'approcher et de se jeter sur leurs ennemis avec une inconcevable fureur. La valeur allait céder au nombre. Ce fut Cortez qui, alors, décida de la fortune de cette journée.

Les indigènes lui avaient dit, que, dans une partie du Nouveau-Monde, le sort des batailles dépendait de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme était remarquable, et qu'on ne mettait en campagne que dans les occasions les plus importantes, se trouvait assez près de lui. Il s'élance avec un ou deux guerriers pour le prendre; l'un d'eux le saisit et l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les

Mexicains tombent dans le désespoir ; ils fuient, ils jettent leurs armes. Cortez poursuit sa marche, et arrive sans obstacle chez les Tlascaltèques.

Nouveau plan de Cortez. — Gouvernement électif et despotique. — Superstition et morale. — Domination des Prêtres.

Cortez avait éprouvé des revers, mais qui n'avaient pu lui faire abandonner le dessein et l'espérance de soumettre le Mexique. Un nouveau plan fut adopté par lui. Il résolut de se servir d'une partie des peuples pour subjuguer l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisaient ce projet, et lui offraient les moyens de l'exécuter.

L'Empire était électif, et quelques rois ou caciques étaient les électeurs; ils choisissaient d'ordinaire un d'entre eux. Ce qui était assez bizarre, c'est que leur élection faisait un Dieu. On lui faisait jurer que, tout le tems qu'il serait sur le trône, les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages, les campagnes n'éprouveraient point de stérilité, les hommes ne périraient point par la guerre et la peste.

Cet usage peut être regardé comme une superstition et une démence, ou comme un conseil philosophique. Un écrivain éloquent n'a pas balancé d'affirmer, « que le but de ce » serment bizarre était de faire entendre au » nouveau souverain que les malheurs d'un État » venant presque toujours des désordres de » l'administration, il devait régner avec tant » de modération et de sagesse, qu'on ne pût ja- » mais regarder les calamités publiques comme » l'effet de son imprudence, ou comme une » juste punition de ses déréglemens. »

Suivant les lois, la couronne appartenait au mérite; mais la superstition dominait: les prêtres avaient une grande influence dans les élections; et le plus puissant ou le plus riche était nommé comme au conclave.

Dès que l'empereur était installé, il était obligé de faire la guerre, et d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, était fort absolu, parce qu'il n'y avait point de lois écrites, et qu'il pouvait changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice et les étiquettes de la cour étaient consacrées par la religion.

Les lois punissaient les crimes; mais les

prêtres faisaient ou sauvaient souvent les criminels.

Il y avait deux lois, propres à faire périr bien des innocens. C'étaient d'admirables instrumens de superstition et de despotisme. Elles condamnaient à mort ceux qui avaient blessé ou la sainteté de la religion ou la majesté du prince. On voit combien des lois si peu précises sont élastiques et faciles à s'étendre ; combien elles prêtent aux vengeances particulières, aux vues intéressées des prêtres, aux manœuvres des courtisans.

On ne devenait noble, on ne s'élevait aux dignités qu'en donnant des preuves de courage, de piété, de patience. On faisait dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées. Et ensuite, ces nobles, auxquels il en avait tant coûté pour l'être, allaient s'enfermer dans le palais des empereurs, où ils remplissaient les fonctions les plus viles.

Nouvelle expédition de Cortez. — Conspiration contre ce chef. — Le péril développe la grandeur d'âme et l'adresse d'esprit.

Cortez eut raison de croire que, dans la multitude des vassaux du Mexique, plusieurs se-

coueraient volontiers le joug, et s'associeraient aux Espagnols.

Il avait vu combien les Mexicains étaient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, et combien les empereurs faisaient sentir durement leur puissance.

Il s'était aperçu que la plupart des provinces détestaient la religion de la capitale. Il voyait que dans Mexico même, les grands, les hommes riches, chez qui l'esprit de société diminuait la férocité des préjugés et des mœurs du peuple, n'avaient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles avaient osé se révolter et refuser de remplir les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Cortez resta six mois sans bouger. Il mûrissait en silence ses grands projets. Tout à coup on le voit sortir de sa retraite, suivi de cinq cent quatre-vingt-dix Espagnols, de dix mille Tlascaltèques et de quelques autres Indiens; il avait plus de quarante chevaux et huit ou neuf pièces de campagne.

Sa marche vers le centre des états Mexicains fut facile et rapide. Les petites nations qui auraient pu la retarder ou l'embarrasser furent toutes aisément subjugées, ou se don-

nèrent librement à lui. Plusieurs des peuplades qui occupaient les environs de la capitale de l'empire, furent aussi forcées de subir ses lois, ou s'y soumirent d'elles-mêmes.

Ces succès étaient propres à étonner même les plus présomptueux. On croirait qu'ils devaient livrer tous les cœurs des Espagnols au chef intrépide et prévoyant dont ils étaient l'ouvrage.

Il n'en fut pas ainsi. Parmi les soldats de Cortez, il s'en trouvait un assez grand nombre qui avaient plus d'avidité que de patience, et de présomption que de force. Ces gens conservaient le souvenir des dangers auxquels ils avaient échappé si difficilement. Ils craignirent les dangers qu'il fallait courir encore, et devinrent perfides.

Ces misérables résolurent de massacrer leur général, et de donner le commandement à un officier qui, abandonnant des projets qui leur paraissaient extravagans, prendrait des mesures sages pour leur conservation.

Tout était prêt, et Cortez allait être égorgé; quand le remords conduisit un des conjurés aux pieds du général. Ce génie hardi, dont les événemens inattendus développaient les étonnantes ressources, fait aussitôt arrêter, juger

et punir Villa-Fagna, moteur principal d'un si noir complot ; mais après lui avoir arraché une liste exacte de tous ses complices. Cortez savait ainsi le nom de tous ceux qu'il devait craindre. Il s'agissait de dissiper les inquiétudes que cette découverte pouvait causer. L'adroit Castillan fit publier que le scélérat avait déchiré, avant de mourir, un papier qui contenait sans doute le plan de la conspiration, ou le nom des associés, et qu'il avait emporté son secret dans le tombeau, malgré la rigueur des supplices.

Cortez se montra bien grand et bien adroit en cette circonstance. Cependant, pour ne pas donner aux troupes le tems de réfléchir à ce qui venait de se passer, il se hâta d'attaquer Mexico, le grand objet de son ambition, et le terme des espérances de l'armée.

Site de Mexico. — Défendu par la nature et par le courage, il est attaqué par l'audace et la science. — Commencement du siége.

C'était un projet qu'approuvait la prudence, mais qu'il fallait de la hardiesse pour adopter.

Des montagnes de mille pieds d'élévation entouraient une plaine d'environ quarante

lieues. La majeure partie de ce vaste espace était occupée par des lacs qui communiquaient ensemble, et formaient ainsi comme une vaste mer, où se trouvaient plusieurs détroits. A l'extrémité septentrionale du plus grand de ces lacs, s'élevait la plus considérable cité qui existât dans le Nouveau-Monde avant la découverte des Européens. Elle était bâtie sur de petites îles de grandeurs diverses. On y arrivait par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges et solidement construites. Les habitans des rivages, trop éloignés de ces grandes voies, s'y rendaient sur leurs canots.

Cortez commença par se rendre maître de la navigation. Il fit construire de petits navires avec des matériaux qu'on avait préparés à Tlascala. Ces bâtimens se placèrent à toutes les avenues, et arrêtèrent toutes les communications avec la ville. En même tems Sandoval, Olid, Alvarado, hommes braves et habiles, attaquèrent les digues chacun de leur côté. Les Mexicains, effrayés, se tinrent d'abord enfermés dans leur ville. La tactique européenne leur semblait une puissance infernale, à laquelle leurs flèches et leur courage ne pouvaient résister.

Guatimozin à la tête de l'empire. — Roi martyr de la patrie. — L'un des mots les plus sublimes de l'histoire.

Cependant, les Mexicains étonnés n'étaient pas abattus. Depuis long-tems ils s'étaient attendus au siége. Tout était disposé de longue main pour une résistance opiniâtre. Les moyens de défense avaient été préparés par Quetlavaca, qui avait remplacé Montézuma son frère.

Mais la petite-vérole, l'un des présens de l'Europe, avait été portée dans ces contrées par un esclave de Narvaëz, et le prince était mort des suites de cette maladie. Lorsque le siége commença, c'était Guatimozin qui occupait un trône si dangereux. Il était jeune et sans expérience ; ses actions furent à la fois prudentes, nobles, héroïques. Le feu de ses regards, l'élévation de ses discours, l'éclat de son courage animaient encore ses peuples à la défense de la patrie.

Il disputa le terrain pied à pied ; jamais il n'en abandonna un pouce, qui ne fût jonché des cadavres de ses soldats et teint du sang

de ses ennemis. Cinquante mille hommes, accourus de toutes les parties de l'empire, volontaires défenseurs de leur pays, avaient péri par le fer ou par le feu; la famine commençait à se montrer; des maladies contagieuses infectaient l'atmosphère. Il vit tous ces maux, et son âme n'en fut pas un instant, un seul instant ébranlée. Les assaillans, après cent combats meurtriers et de grandes pertes, étaient parvenus au centre de la place, qu'il ne songeait pas encore à la leur céder.

On le fit enfin consentir à s'éloigner des décombres qui ne pouvaient plus être défendues, pour aller continuer la guerre dans les provinces. Dans la vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites à Cortez; mais cette noble ruse n'eut pas le succès qu'elle méritait; et un brigantin espagnol s'empara du canot où était le généreux et infortuné monarque.

Un financier espagnol, qui suivait cette armée avide, imagina que Guatimozin avait des trésors cachés. Pour forcer ce prince à les déclarer, Cortez le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori, exposé à la même torture, lui adressait de tristes plaintes; *et moi*, lui



Guatimozin étendu sur des charbons ardens.

dit l'empereur, *suis-je sur des roses?* Mot digne de tout enthousiasme, et l'un des plus beaux de ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes.

Si quelques jours les Mexicains délivrés rendaient aux Espagnols supplice pour supplice; s'ils noyaient leurs exterminateurs dans la mer ou dans le sang, ils répéteraient à leurs enfans cette sublime parole; elle vivrait dans leurs tableaux, on l'entendrait dans leurs temples, elle serait le cri de ralliement des malheureux sortis des fers.

Guatimozin fut tiré du gril à demi-brûlé. « Toutes les religions peuvent vanter leurs » Martyrs; saint Laurent ne me semble pas » plus céleste quand il brûle, que ce roi Mar- » tyr de son patriotisme, dit un Écrivain phi- » losophe. » Ce prince fut emprisonné pendant deux ans, et ensuite pendu par ses bourreaux.

Prise de Mexico, après deux mois et demi de siége. — Magnificence naturelle de cette ville.—Prodige de l'industrie des Mexicains.

Il n'est pas étonnant que les Espagnols, après deux mois et demi d'une attaque vive

et régulière, avec le secours de soixante ou de cent mille Indiens alliés, et par la supériorité de leur discipline, de leurs armes et de leurs navires, se soient emparés de Mexico.

C'était, s'il faut les en croire, une ville superbe. Ses murs renfermaient trente mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais du chef de l'état, bâti de marbre et de jaspe, avait une étendue prodigieuse. Des bains, des fontaines, des statues le décoraient. Il était rempli de tableaux qui, quoique faits avec des plumes, avaient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des grands possédaient, ainsi que l'empereur, des ménageries où étaient rassemblés tous les animaux du Nouveau continent. Des plantes de toute espèce ornaient leurs jardins. Ce que le sol et le climat fournissaient de rare et de brillant, était presque le seul luxe connu d'une nation riche, qui jouissait d'une belle nature, et qui ne connaissait que des arts imparfaits. Les temples étaient en grand nombre et magnifiques, mais horribles; ils étaient teints du sang des victimes et tapissés des têtes des malheureux qu'on avait sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, était une place ou un marché ordinairement

rempli de cent mille hommes, couvert de tentes et de magasins, où se trouvaient étalés toutes les richesses de la terre, tous les ouvrages de l'industrie mexicaine. Des oiseaux rares, d'un plumage brillant, d'élégans coquillages, des fleurs sans nombre, des émaux, des ouvrages d'orfévrerie, donnaient à ces marchés quelque chose de plus splendide que les foires les plus riches dont se vante l'Europe.

Cent mille canots allaient sans cesse des rivages à la ville, et de la ville aux rivages. Les lacs étaient bordés de cinquante villes, et d'une multitude de bourgs et de hameaux.

Le reste de l'empire, autant que le permettaient les sites, présentait à différens degrés, et suivant la différence de richesse des cantons, un spectacle aussi agréable.

Ce peuple semblait sortir des mains de la nature. Il n'avait jamais eu de communication avec les nations éclairées. Il ignorait l'usage du fer : l'écriture lui était inconnue. Il ne pratiquait aucun de ces arts qui honorent les nations, et leur font faire en peu de tems de si merveilleux progrès. Il vivait sous un climat qui donne peu d'énergie, et qui satisfait trop aisément aux besoins de l'homme

pour éveiller ses facultés. Voilà d'où est parti ce peuple singulier, pour s'élever au point où les Espagnols se trouvèrent contrariés par toutes les circonstances; il fit tout par son seul génie.

Doutes sur la magnificence de Mexico. — Objections et réponses.

Quelques écrivains ont douté de la vérité de ces faits. « Cette description pompeuse, » disent-ils, fut tracée dans des monumens de » vanité, par un vainqueur naturellement porté » à l'exagération, ou trompé par la grande » supériorité qu'avait un état régulièrement » ordonné sur les contrées sauvages, dévastées » jusqu'alors dans l'autre hémisphère. Cette » description est donc fausse et exagérée. »

Cependant, il ne suffit pas d'opposer l'état actuel du Mexique à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Tout le monde sait les déplorables effets d'une tyrannie destructive, d'une longue oppression.

A cela, les mêmes écrivains répondent : « que » malgré les incroyables ravages et les excès » commis dans les Gaules, par ces essaims bar-

» bares sortis du nord, la civilisation des Gaules
» a toujours grandi avec les siècles. Lorsque ce
» torrent fut écoulé, ne resta-t-il pas, disent-
» ils, de grandes masses qui attestèrent, qui
» attestent encore la puissance des peuples
» subjugués? Le Mexique, au contraire, n'offre
» aucune de ces magnifiques ruines. Il doit
» donc passer pour démontré (continuent-ils)
» que les édifices publics et particuliers, si
» orgueilleusement décrits, n'étaient que des
» amas informes de pierres entassées les unes
» sur les autres; que la célèbre Mexico n'était
» qu'une bourgade formée d'une multitude de
» cabanes rustiques, répandues irrégulière-
» ment sur un grand espace, et que les autres
» lieux, dont on a voulu exalter la grandeur
» ou la beauté, étaient encore inférieurs à
» cette première des cités. »

Ces écrivains me semblent avoir bien légèrement jugé, et n'avoir pas prévu une foule d'objections qu'on pouvait leur faire.

D'abord il est prouvé que les Espagnols étaient portés, non-seulement à déprécier les vaincus, mais leurs arts et leur génie. On en trouve mille traces dans tous leurs historiens. Pourquoi donc les soupçonner d'exagération?

Quant à l'exemple des Gaules, il est impossible de le regarder comme valable. La conquête des Romains fut une noble et glorieuse conquête ; celle des Castillans fut odieuse, sanglante, abominable. Les vainqueurs, ici, favorisèrent le développement de toutes les facultés de leurs nouveaux sujets ; là, ils étouffèrent, dégradèrent ces facultés. Les Romains bâtirent des ponts, des canaux, des monumens ; les monumens du Mexique étaient d'or, et les Castillans s'en emparèrent. Il n'est donc pas étonnant qu'on ne trouve au Mexique ni ruines, ni traces d'industrie et de perfectionnement. La peste a passé sur ce malheureux pays. Quand vingt temples d'or eussent orné Mexico, on n'y verrait aujourd'hui que des huttes.

Et au milieu de ces incertitudes sur la vérité des faits historiques, après avoir essayé tous les sentiers qui peuvent y conduire, et les avoir trouvés également problématiques, il faut revenir au point où ils aboutissent tous, et s'asseoir, dit un philosophe, sur la pierre du doute.

Nouvelles objections au même sujet.

Nous continuerons toutefois à rapporter fidèlement les objections faites au récit des Espagnols sur l'état des arts et des sciences dans le Mexique.

« Les travaux des hommes (disent les mêmes » auteurs) ont toujours été proportionnés à » leur force et aux instrumens dont ils se ser- » vaient : sans la science de la mécanique et » l'invention de ses machines, point de grands » monumens. Sans quarts de cercle, et sans té- » lescope, point de grandes découvertes en » astronomie, nulle précision dans les obser- » vations. Sans fer, point de marteaux, point » de tenailles, point d'enclumes, point de » forges, point de scies, point de haches, » point de coignées, aucun ouvrage en mé- » taux qui mérite d'être cité ; nulle maçon- » nerie, nulle charpente, nulle menuiserie, » nulle architecture, nulle gravure, nulle » sculpture.

» Avec ces moyens même, il faut un tems » infini à nos ouvriers pour séparer de la car- » rière, enlever et transporter un bloc de pierre » pour l'équarrir, pour le travailler. Sans nos

» ressources, comment en viendrait-on à bout?
» Le sauvage, voyant pour la première fois,
» un de nos grands édifices, l'eût sans doute
» admiré, non comme l'œuvre de notre force
» et de notre industrie, mais comme un phé-
» nomène extraordinaire de la nature qui au-
» rait élevé elle-même ces colonnes, percé
» ces fenêtres, posé ces entablemens et pré-
» paré une si merveilleuse retraite. C'eût été
» la plus belle des cavernes que les montagnes
» lui eussent encore offertes. Il n'eût jamais
» pensé que le travail de l'homme eût pu faire
» ce miracle. »

Tel est le raisonnement assez spécieux de ces écrivains, qui prétendent dépouiller le Mexique de tout ce que des récits pompeux lui ont prêté, et trouver en dernier résultat, que ce pays, fort supérieur aux contrées sauvages que les Espagnols avaient jusqu'alors parcourues dans le Nouveau-Monde, n'était rien en comparaison des peuples civilisés de l'ancien continent.

Gouvernement. — Impôts. — Administration. — Agriculture.

Un Historien impartial doit peser toutes les raisons et n'oublier aucun genre de probabilités. Exposons donc ici les reproches que les historiens font à ce royaume, et analysons la constitution de son gouvernement.

L'empire était soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné. La crainte, grand ressort des gouvernemens arbitraires, y tenait lieu de morale et de principes. Le chef de l'état était devenu comme une divinité sur laquelle les plus téméraires n'osaient porter un regard, et dont les plus imprudens ne se seraient pas permis de juger les actions. On conçoit comment des citoyens achètent tous les jours, par le sacrifice de leur liberté, les douceurs et les commodités de la vie, auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance. Mais que des peuples, à qui la simple nature offrait plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissait, restassent tranquillement dans la servitude, sans penser qu'il n'y avait qu'une montagne ou une rivière à traverser

pour être libres ; voilà ce qui serait incompréhensible, si l'on ne savait combien l'habitude et la superstition dénaturent partout l'espèce humaine.

Plusieurs des provinces qui faisaient partie de cette vaste domination se gouvernaient par leurs premières lois et selon leurs maximes anciennes. Tributaires de l'empire, elles continuaient à être régies par leurs Caciques. Les obligations de ces grands vassaux se réduisaient à défendre ou à reculer les frontières de l'état lorsqu'ils en recevaient l'ordre ; à contribuer sans cesse aux charges publiques, originairement d'après un tarif réglé, et dans les derniers tems, suivant les besoins, l'avidité ou les caprices du roi.

L'administration des contrées les plus immédiatement dépendantes du trône était confiée à des grands qui, dans leurs fonctions, étaient soulagés par des nobles d'un rang inférieur. Ces officiers eurent d'abord de la dignité et de l'importance ; mais ils n'étaient plus que les instrumens de la tyrannie, depuis que le pouvoir arbitraire s'était élevé sur les ruines du régime féodal.

A chacune de ces places était attachée une portion de terre plus ou moins étendue. Ceux

qui dirigeaient les conseils, qui conduisaient les armées, que leurs postes fixaient à la cour, jouissaient du même avantage. On changeait de domaine en changeant d'occupation, et on le perdait dès qu'on rentrait dans la vie privée.

Il existait des possessions plus entières, et qu'on pouvait aliéner ou transmettre à ses descendans. Elles étaient en petit nombre et occupées par les citoyens des classes les plus distinguées.

Le peuple n'avait que des communes. Leur étendue était réglée sur le nombre des habitans. Dans quelques-unes, les travaux se faisaient en société, et les récoltes étaient déposées dans des greniers publics, pour être distribuées selon les besoins. Dans d'autres, les cultivateurs se partageaient les champs, et les exploitaient pour leur utilité particulière. Dans aucune, il n'était permis de disposer du territoir.

Plusieurs districts, plus ou moins étendus, étaient couverts d'espèces de serfs attachés à la glèbe, passant d'un propriétaire à l'autre, et ne pouvant prétendre qu'à la subsistance la plus grossière et la plus étroite.

Il y avait des hommes plus avilis encore;

c'étaient les esclaves domestiques. Leur vie était censée si méprisable, qu'au rapport d'Herrésa, on pouvait la leur ôter, sans craindre d'être jamais recherché par la loi.

Tous les ordres de l'État contribuaient au maintien du gouvernement. Mais ce n'était point par des impôts; car l'argent monnoyé leur était inconnu. Cette mesure commune de toutes les valeurs était ignorée des Mexicains, quoique l'or et l'argent fussent sous leurs mains. Ils avaient, à la vérité, commencé à soupçonner l'utilité d'un moyen universel d'échange, et déjà ils employaient les grains de cacao dans quelques menus détails de commerce; mais leur emploi était très-borné, et ne pouvait s'étendre jusqu'à l'acquittement de l'impôt; les redevances dues au fisc étaient toutes soldées en nature.

Les terres attachées à des offices et celles qu'on possédait en toute propriété, donnaient à l'État une partie de leurs productions.

Outre l'obligation imposée à toutes les communautés, de cultiver une certaine étendue de sol pour la couronne, elles lui devaient encore le tiers de leurs récoltes.

Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, les peintres, tous les ouvriers sans distinction,

rendaient chaque mois la même portion de leur industrie.

Les mendians même étaient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devaient les mettre en état d'acquitter.

L'agriculture était très-bornée, quoique le plus grand nombre des Mexicains en fissent leur occupation unique. Ils se bornaient à semer le maïs et le cacao : encore récoltait-on fort peu de ces productions. S'il en eût été autrement, les premiers Espagnols n'auraient pas manqué si souvent de subsistances. L'imperfection de ce premier des arts pouvait avoir plusieurs causes. Ces peuples avaient un grand penchant à l'oisiveté. Les instrumens dont ils se servaient étaient défectueux. Ils n'avaient dompté aucun animal qui pût les soulager dans leurs travaux. Des peuples errans ou des bêtes sauvages ravageaient leurs champs. Le gouvernement les opprimait sans relâche. Enfin leur constitution physique était singulièrement faible, ce qui venait en partie d'une nourriture mauvaise, en partie d'une indolence habituelle.

Nourriture des riches et des pauvres.

Celle des hommes riches, des nobles et des gens en place, avait pour base, outre le produit des chasses et des pêches, les poules d'Inde, les canards et les lapins, les seuls animaux, avec de petits chiens, qu'on eût su apprivoiser dans ces contrées. Mais les vivres de la multitude se réduisaient à du maïs préparé de diverses manières, à du cacao délayé dans de l'eau chaude et assaisonné avec du miel et du piment, aux herbes des champs, qui n'étaient pas trop dures ou qui n'avaient pas de mauvaise odeur. Ils faisaient usage de quelques boissons qui ne pouvaient pas enivrer. Quant aux liqueurs fortes, elles étaient si rigoureusement défendues, que pour en user il fallait la permission du gouvernement. On ne l'accordait qu'aux vieillards et aux malades seulement: dans quelques solennités et dans les travaux publics, chacun en avait une mesure proportionnée à son âge. L'ivrognerie était regardée comme le plus odieux des vices. On rasait publiquement ceux qui en étaient convaincus, et leur maison était abattue. S'ils

exerçaient quelque office public, ils en étaient dépouillés, et déclarés incapables de jamais posséder aucune charge.

Parure. — Edifices. — Arts et sciences.

Les Mexicains étaient presque généralement nus; leur corps était peint; des plumes ombrageaient leur tête; quelques ossemens ou de petits ouvrages d'or, selon les rangs, pendaient à leur nez et à leurs oreilles. Les femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une espèce de chemise qui descendait jusqu'aux genoux, et qui était couverte sur la poitrine. C'était dans l'arrangement de leurs cheveux que consistait leur parure principale. Les personnes d'un ordre supérieur, l'empereur lui-même, n'étaient distingués du peuple que par une espèce de manteau composé d'une pièce de coton carrée, noué sur l'épaule droite.

Le palais du prince et ceux des grands étaient assez étendus et construits de pierre; mais ils manquaient de commodités et d'élégance. La multitude occupait des cabanes bâties avec de la terre et couvertes de branches d'arbre; il lui était défendu de les élever au-

dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs familles logeaient souvent sous le même toit.

L'ameublement était simple; dans la plupart on ne trouvait pour tapisserie que des nattes, pour lit que de la paille, pour siége qu'un tissu de feuilles de palmier, pour ustensiles que des vases de terre. Des toiles et des tapis de coton, travaillés avec plus ou moins de soin étaient employés à divers usages; c'était ce qui distinguait principalement les maisons riches de celles des gens du commun.

« Les arts de nécessité première, dit un Es-» pagnol, étaient au berceau, et les arts d'a-» grément étaient encore plus imparfaits. La » forme et l'exécution du peu de vases et de » bijoux d'or ou d'argent qui sont venus jus-» qu'à nous, tout est également barbare. C'est » la même grossièreté, dans ces tableaux dont » les Espagnols parlèrent avec tant d'admira-» tion, et que l'on composait avec des plumes » de toutes les couleurs. Ces peintures n'exis-» tent plus, ou sont du moins très-rares; » mais elles ont été gravées. L'artiste est infi-» niment au-dessous de son sujet, soit qu'il » représente des plantes, des animaux ou des » hommes. Il n'y a ni lumière, ni ombre, ni » dessin, ni vérité dans son ouvrage. L'archi-

» tecture n'avait pas fait de plus grands pro-» grès; on ne retrouve, dans toute l'étendue » de l'empire, aucun ancien monument qui ait » de la majesté, même des ruines qui rappellent » le souvenir d'une grandeur passée. » Au témoignage de cet Historien, on peut opposer ces chaussées qui conduisaient à la capitale, et ces admirables aquéducs qui y amenaient l'eau potable d'une distance considérable.

« On était encore plus reculé, dit le même » Écrivain, dans les sciences que dans les » arts, et c'était une suite naturelle de la mar-» che ordinaire de l'esprit humain. Il n'était » guère possible qu'un peuple, dont la civilisa-» tion n'était pas ancienne, et qui n'avait pu » recevoir aucune instruction de ses voisins, » eût des connaissances un peu étendues. »

Cependant en étudiant ses institutions religieuses et politiques, on voit qu'il avait fait quelques pas dans l'astronomie; mais combien il lui aurait fallu de siècles pour l'éclairer, puisqu'il était privé du secours de l'écriture? Comme les Égyptiens, il avait des hiéroglyphes qui pouvaient retarder long-tems encore la connaissance de ce moyen puissant d'étendre ses connaissances, et de les perpétuer en les fixant.

Hiéroglyphes. — Monumens de l'histoire mexicaine détruits par le fanatisme.

Ces hiéroglyphes trahissent pourtant, chez le peuple qui les employait, un certain degré de perfectionnement et beaucoup d'adresse. Sur des écorces d'arbres, sur des peaux de bêtes, sur des toiles de coton, ils exécutaient de petits tableaux allégoriques, qui conservaient le souvenir des faits mémorables.

Couleurs, attitudes, groupes, tout dans ces tableaux avait un sens déterminé. C'était là l'histoire des Mexicains; c'était là que se trouvaient déposées toutes leurs traditions. La mère conduisait son enfant devant ces annales pittoresques, et lui faisait admirer les héros de la patrie, non dans de froides pages, mais vivans et agissans. Ces annales étaient l'ornement le plus précieux des temples et des palais.

Les conquérans, qui ne voyaient pas d'or dans ces tableaux, les dédaignèrent; les prêtres qui crurent y voir des monumens d'idolâtrie, les brûlèrent. Ce fut une belle œuvre, dont s'avisa le premier évêque de Mexico,

lorsqu'il rassembla soigneusement tous ces hiéroglyphes, et livra aux flammes les seuls documens de l'histoire de ces vastes contrées. Rien ne resta pour guider les spéculateurs dans leurs rêveries. Et dès lors on put à son gré forger mille systèmes sur la population, la civilisation, la puissance d'un empire où les armes et la religion des Espagnols avaient tout enlevé sur leur route.

Rapporteurs impartiaux, nous n'avons rien caché des doutes que plusieurs philosophes ont élevé sur la magnificence du Mexique. Continuons à détailler les raisons qu'on leur oppose, et qui ne manquent certainement pas de force.

Les paroles de Cortez lui-même semblent contrarier singulièrement les assertions précédentes. Cortez n'était pas un homme vain ou facile à se laisser imposer. Il écrivait à son monarque, dans un tems où les monarques passaient pour les vicaires de l'éternel. L'eût-il insulté par des exagérations ou des mensonges qui n'eussent pas tardé à être reconnus?

« Les Mexicains, écrivait-il à Charles V, ont » autant de respect pour les lois que les Es- » pagnols sur le continent européen. Leurs

» mœurs ne sont ni moins pures ni plus barbares....... Quant à la magnificence de » Montézuma, je ne sais comment vous la décrire.... Ce prince, dont l'empire est aussi » grand que celui de l'Espagne, est le plus » puissant et le plus riche de tout le continent » américain...... Sa cour est brillante, son » cortége nombreux; les sultans, les princes » asiatiques ne sont pas plus magnifiques.... » Plusieurs fois il m'a fait présent d'habits en » soie extrêmement riches, et dernièrement » encore, j'ai reçu de lui cinq mille manteaux » du plus beau travail..... Parmi ses premiers » cadeaux, se trouvait un casque de lames d'or » entouré de sonnettes, orné d'émeraudes par » le haut, et surmonté de belles plumes, au » bout desquelles pendaient des mailles d'or.... » J'ai vu chez les Mexicains du papier fort » bien fait et des peintures de bon goût..... » Les palais de Montézuma sont en grand nombre, d'une étendue immense, et tels que » l'Espagne n'a rien de pareil.... Les villes, » même secondaires, sont remplies des édifices » les plus riches...... Tlascala, par exemple, » était plus peuplée que Grenade; et, du haut » de la tour de Cholula, je comptais quatre » cents tours dans cette cité... A Tenochtitlan,

» on me présenta des ouvrages de bijouterie » et d'orfévrerie si précieux, que je ne voulus » pas les laisser fondre, et que j'en séparai » pour plus de cent mille ducats, que j'ose » vous offrir..... Montézuma avait fait imiter » en or, en argent, en pierres fines, une foule » de productions naturelles. Je ne crois pas » qu'aucun prince possède aujourd'hui rien » de semblable,..... etc. »

On a de la peine à accuser Cortez d'un mensonge qui eût été aussi grossier et aussi palpable.

Opinions diverses sur l'étendue du Mexique.— Conquête définitive. — Vengeance atroce et punition d'une résistance héroïque.

La prise de la capitale entraîna la soumission de l'empire.

Quelques historiens assurent qu'il n'était pas aussi étendu qu'on le croit communément. « Sur la mer du Sud, disent-ils, il » ne commençait qu'à Nicaragua, il se ter- » minait à Acapulco: encore, une partie des » côtes qui baignent cet Océan n'avait-elle ja- » mais été subjuguée. Sur la mer du Nord, il » occupait presque tout, depuis la rivière de

» Tabasco jusqu'à celle de Panuco; mais » dans l'intérieur des terres, Tlascala, Tepea- » ca, Mechoacan, Chiapa, quelques autres » districts moins considérables avaient con- » servé leur indépendance. La liberté fut ravie » en moins d'une année à tous ces états, par » le conquérant qui n'avait besoin que d'en- » voyer quelques chevaux pour tout soumet- » tre. Avant la fin de 1522, les provinces » qui avaient repoussé les lois des Mexicains et » rendu la communication entre leurs diverses » possessions difficiles ou impraticables, firent » toutes partie de la domination espagnole. Avec » le tems, elle reçut encore des accroissemens » immenses du côté du nord. Toutes ces con- » quêtes auraient été beaucoup plus considé- » rables, surtout plus utiles, si les Espagnols » n'eussent pas marqué leur passage par les » plus horribles barbaries. »

A peine les Castillans furent-ils maîtres du Mexique, qu'ils s'en partagèrent les meilleures terres, qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avait défrichées, et le condamnèrent à des travaux, que ni sa constitution physique, ni ses habitudes ne comportaient. L'oppression était générale et affreuse. Il se fit de grands soulèvemens, sans aucun com-

plot, sans chef, sans conspiration préparée; on se révolta, et un désespoir unanime produisit une épouvantable explosion.

Dieu voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux opprimés. Un conquérant irrité, le fer et la flamme à la main, se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'empire à l'autre, et vengea ses prétendus outrages d'une manière dont les détails feraient frémir les âmes les plus sanguinaires. Entre l'officier et le soldat, il s'établit une émulation atroce, à qui immolerait le plus d'habitans, et le général lui-même, ce Cortez, qui surpassait tous ses lieutenans et tous ses soldats en adresse, en fermeté, en bravoure, crut devoir les surpasser aussi en férocité.

L'injustice de la Cour force Cortez d'abdiquer le pouvoir.

Cependant Cortez ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il devait s'en promettre. La politique de la cour de Madrid s'effrayait du pouvoir de ceux de ses sujets qui s'étaient signalés par quelque importante

découverte. On ne voulut point leur laisser le tems de s'affermir dans leur domination; l'on croyait qu'ils n'eussent pas manqué d'en profiter pour se rendre indépendans de la couronne. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ces soupçons, du moins fut-il une des premières victimes du système qu'ils firent naître. On diminua chaque jour les pouvoirs illimités dont il avait joui d'abord, et l'on finit par les réduire à si peu de chose, que cette âme ambitieuse préféra une condition privée aux vaines apparences d'une autorité fragile et dangereuse.

Cortez fut despote et cruel. Sa conquête fut flétrie par ses injustices et ses barbaries. C'est un assassin couvert de sang innocent; mais ses vices sont de son tems ou de sa nation, et ses vertus sont à lui.

Du caractère de Cortez.

Examinons un peu ce que tous les historiens se sont plu à répéter sans examen sur le caractère de ce Cortez, dont toute la vie est si romanesque et si étonnante. Ils lui re-

prochent d'avoir commis des horreurs, d'avoir versé le sang à flots, mis partout la torture, planté l'arbre de la religion au milieu des cadavres, et de s'être montré avide d'or au sein de tant de carnage.

Défauts de son siècle.

Que l'on songe à ce que le monde était au tems où il vécut. A peine échappé à la barbarie gothique, dominé par le Vatican, il ne connaissait de vertu que l'orthodoxie, et la trouvait beaucoup plus brillante baptisée du sang des infidèles. Les Mexicains n'étaient pour les Castillans que des brutes dont le massacre était œuvre pie. Pourquoi auraient-ils épargné ces « hommes qui ne portaient point de culottes, comme dit Montagne. » Le Saint Père ne leur avait-il pas donné en toute propriété les terres des Mexicains, leur pays, leurs femmes, leurs enfans et eux-mêmes ?

Ce qui lui appartient, et non pas à l'époque, c'est l'héroïsme, c'est la fermeté, c'est la bravoure, c'est la grandeur d'âme, c'est la profonde combinaison des moyens qui peuvent conduire au succès, c'est une présence

d'esprit incroyable, une persévérance que rien ne peut changer.

Pourquoi Cortez n'est-il pas né chez les anciens peuples qui avaient une patrie, une éducation nationale, et de grandes actions à faire, pour défendre le sol heureux de leur naissance. S'il eût marché contre Xerxès, s'il se fût engagé dans le passage des Thermopyles, s'il eût accompagné Scipion combattant les Carthaginois, on l'eût cité à la tête des héros dont Rome et la Grèce furent si glorieuses. Son malheur est d'avoir trouvé un siècle comme le quinzième siècle.

Songeons aussi qu'il avait une immense conquête à faire; qu'il s'avançait à travers des régions inconnues et ennemies; que sa sûreté lui commandait souvent des barbaries, et qu'il avait tout à craindre s'il n'épouvantait ses adversaires si supérieurs en nombre. Un fondateur qui donne des lois à son propre pays, dispose, comme Dieu même, des moyens, du tems, de l'espace, et débrouille à son gré le chaos. Tel ne fut pas Cortez : si l'un doit être pacifique, parce qu'il est paisible, l'autre qui avait tout à craindre, fut souvent forcé d'acheter le succès par d'horribles actions.

Le Mexique asservi. — Révolte des Chichemecas. — Leur longue résistance.

C'est avec peine que nous sommes obligés de peindre le Mexique asservi, courbé sous le joug des Castillans. Depuis ce moment, cette vaste contrée ne fut plus exposée à aucune invasion ; elle fut tranquille, si la mort est le repos. Nul ennemi voisin ou éloigné ne ravagea pendant long-tems ses provinces.

La paix dont elle jouissait fut cependant extérieurement troublée par des pirates. Dans la mer du Sud, les entreprises de ces brigands se bornèrent à la prise d'un petit nombre de vaisseaux ; mais au nord, ils pillèrent une fois Campêche, deux fois Véra-Crux, et souvent portèrent la désolation sur des côtes moins connues, moins riches, bien moins défendues.

La navigation et les rivages du Mexique conquis furent long-tems en proie aux corsaires et aux escadres des nations que révoltait l'ambition de l'Espagne, ou qui étaient seulement jalouses de sa supériorité.

Les Chichemecas troublèrent aussi l'in-

térieur de l'Empire. C'étaient les peuples qui occupaient les meilleures plaines de la contrée avant l'arrivée des Mexicains. Pour éviter les fers que leur préparait le conquérant, ils se réfugièrent dans des cavernes et dans des montagnes, où s'accrut leur férocité naturelle, et où ils menaient (à ce que disent des auteurs espagnols très-récusables) une vie entièrement animale. La nouvelle révolution, qui venait de changer l'état de leur ancienne patrie, ne les disposa pas à des mœurs plus douces ; et ce qu'ils virent ou ce qu'ils apprirent du caractère espagnol leur inspira une haine implacable contre une nation si fière et si oppressive. Bientôt ils portèrent le fer et le feu dans tous les établissemens qu'on formait à leur voisinage ; ils égorgèrent, brûlèrent ou torturèrent ceux qui entreprenaient d'y ouvrir des mines. Inutilement, pour les contenir ou les réprimer, on éleva des forts, on couvrit de garnisons la frontière : leur rage ne discontinua pas, jusqu'en l'an 1592.

A cette époque, le capitaine Caldena leur persuada de mettre fin aux hostilités. Dans la vue de rendre durables ces sentimens pacifiques, le gouvernement leur fit bâtir des habitations, les rassembla dans plusieurs

bourgades, et envoya au milieu d'eux quatre cents familles Tlascaltèques, dont l'emploi devait être de former à quelques arts, à quelque connaissance de l'agriculture un peuple qui, jusqu'alors n'avait été couvert que de peaux, n'avait vécu que de chasse ou des productions spontanées de la nature. Ces mesures étaient sages, et cependant elles furent long-tems sans réussir. Les Chichemecas se refusèrent long-tems à l'instruction qu'on avait entrepris de leur donner, et repoussèrent même toute liaison avec ceux qui ne les instruisaient que pour les asservir. Ce ne fut qu'en 1608 que l'Espagne fut déchargée du soin de les habiller et de leur fournir des alimens. Ainsi l'animal, à qui l'homme a ravi sa liberté, est long-tems sans s'accoutumer à sa prison; il oublie de manger, il dépérit, il refuse les soins d'un tyran. Certes, il y a quelque chose de généreux dans cette abnégation de soi-même, quand la vie, sans liberté, devient trop pesante.

Gelves est destitué pour avoir trop bien fait exécuter la justice.

Dix-huit ans après, de grands combats s'élèvent à Mexico, entre la puissance civile et la puissance ecclésiastique. Un homme convaincu de mille crimes cherche aux pieds des autels l'impunité de tous ses forfaits. Le vice-roi Gelves l'en fait arracher. Cet acte de justice nécessaire passe pour un attentat contre la Divinité même. L'excommunication est lancée. La foudre n'eût pas été plus terrible. Un peuple entier se soulève. Le clergé séculier et régulier prend les armes. On brûle le palais du commandant ; on enfonce le poignard dans le sein de ses gardes, de ses amis, de ses partisans. Lui-même est mis aux fers, et embarqué pour l'Europe avec soixante-dix gentilshommes de son parti. L'archevêque, auteur de tant de calamités, et dont la vengeance n'est pas encore assouvie, suit sa victime avec le désir et l'espoir de l'immoler. Après avoir quelque tems balancé, la cour se décide enfin. Ce n'est pas en faveur de Gelves et de la justice, mais en faveur du fanatisme. Le dé-

fenseur des droits du trône et de l'ordre public est disgracié. On autorise son successeur à consacrer solennellement toutes les entreprises de la superstition, et plus particulièrement la superstition des asiles.

De la superstition des asiles.

Voici ce qu'un philosophe du dix-huitième siècle, prêtre, mais peu favorable à tous les genres de superstitions, a dit de la superstition des asiles.

« Le mot asile, dans toute son étendue, » pourrait signifier tout lieu, tout privilége, » toute distinction qui garantit un coupa- » ble de l'exercice impartial de la justice. » Car qu'est-ce qu'un titre qui affaiblit ou » suspend l'autorité de la loi ? un asile. » Qu'est-ce que la prison qui dérobe le crimi- » nel à la prison commune de tous les mal- » faiteurs? un asile. Qu'est-ce qu'une retraite » où le créancier ne peut aller saisir le débi- » teur frauduleux ? un asile. Qu'est-ce que » l'enceinte où l'on peut exercer sans titre » toutes les fonctions de la société, et cela, » dans une contrée où le reste des citoyens

» n'en obtient le droit qu'à prix d'argent? un
» asile. Qu'est-ce qu'un tribunal auquel on
» peut appeler d'une sentence définitive pro-
» noncée par un autre tribunal censé le der-
» nier de la loi? un asile. Qu'est-ce qu'un pri-
» vilége exclusif, pour quelque motif qu'il ait
» été sollicité et obtenu? un asile. Dans un
» empire où les citoyens, partageant inégale-
» ment les avantages de la société, n'en par-
» tagent pas les fardeaux proportionnellement
» à ces avantages, qu'est-ce que les diverses
» distinctions qui soulagent les uns aux dépens
» des autres? des asiles.

» On connaît l'asile du tyran, l'asile du
» prêtre, l'asile du ministre, l'asile du noble,
» l'asile du traitant, l'asile du commerçant.
» Je nommerais presque toutes les conditions
» de la société. Quelle est en effet celle qui n'a
» pas un abri en faveur d'un certain nombre
» de malversations qu'elle peut commettre avec
» impunité?

» Cependant les plus dangereux des asiles
» ne sont pas ceux où l'on se sauve, mais ceux
» que l'on porte avec soi, qui suivent le cou-
» pable et qui l'entourent, qui lui servent de
» bouclier, et qui forment entre lui et moi une
» enceinte au centre de laquelle il est placé,

» et d'où il peut m'insulter sans que le châti-
» ment puisse l'atteindre.

» Tels sont l'habit et le caractère ecclésias-
» tiques. L'un et l'autre étaient autrefois une
» sorte d'asile, où l'impunité des fortfaits les
» plus crians était presque assurée. Ce privi-
» lége est-il bien éteint ?

» Eh quoi ! parce qu'un homme est obligé,
» par son état, à des mœurs plus saintes, il
» obtiendra des ménagemens, une commisé-
» ration qu'on refusera au coupable qui n'est
» pas lié par la même obligation !......

» Mais le respect dû à ses fonctions, à son
» vêtement, à son caractère !..... Mais la jus-
» tice due également et sans distinction à
» tous les citoyens !...... Si le glaive de la loi
» ne se promène pas indifféremment partout,
» s'il vacille, s'élève ou s'abaisse selon la tête
» qu'il rencontre sur son passage, la société
» est mal ordonnée. Alors il existe, sous un
» autre nom, sous une autre forme, un pri-
» vilége détestable, un abri, un asile in-
» terdit aux uns et réservé aux autres.

» Mais ces asiles, quoique généralement
» contraires à la prospérité des sociétés, ne
» fixeront pas ici notre attention. Il s'agira
» uniquement de ceux qu'ont offert, qu'offrent

» encore aujourd'hui les temples dans plu-
» sieurs parties du globe.

» Ces refuges furent connus des anciens. » Dans la Grèce, encore à demi-barbare, on » pensa que la tyrannie ne pouvait être ré- » frénée que par la religion. Les statues d'Her- » cule, de Thésée, de Pirithoüs, parurent » propres à inspirer de la terreur aux scélé- » rats, lorsqu'ils n'eurent plus à redouter leurs » massues. Mais aussitôt que l'asile institué » en faveur de l'innocence ne servit plus qu'au » salut du coupable, aux intérêts et à la va- » nité des conservateurs des priviléges, ces » retraites furent abolies.

» D'autres peuples, à l'imitation des Grecs, » établirent des asiles; mais le citoyen ne se » jetait dans le sein des dieux, que pour se » soustraire à la main armée qui le poursui- » vait. Là, il invoquait la loi, il appelait le » peuple à son secours. Ses concitoyens ac- » couraient. Le magistrat approchait. Il était » interrogé. S'il avait abusé de l'asile, il était » doublement puni. Il recevait le châtiment, » et du forfait qu'il avait commis, et de la » profanation du lieu où il s'était sauvé.

» Romulus voulut peupler sa ville, et il en » fit un asile. Quelques temples devinrent des

» asiles sous la république. Après la mort de » César, les Triumvirs voulurent que sa cha» pelle fût un asile. Dans les siècles suivans, » la bassesse des peuples érigea souvent les » statues des tyrans en asile. C'est de là que » l'esclave insultait son maître ; c'est de là que » le persécuteur du repos public soulevait la » canaille contre les gens de bien.

» Cette institution de la barbarie païenne » causait des maux inexprimables, lorsque le » christianisme, monté sur le trône, ne rougit » pas de l'adopter et même de l'étendre. Bien» tôt les suites de cette politique ecclésiasti» que se firent cruellement sentir. Les lois » perdirent leur autorité. L'ordre social était » interverti. Alors le magistrat attaqua les » asiles avec courage ; le prêtre les défendit » avec opiniâtreté. Ce fut, durant plusieurs » siècles, une guerre pleine d'animosité. Le » parti de la raison qui prévalait sous un règne » ferme, succombait sous un prince supers» titieux. Quelquefois l'asile était général, et » quelquefois il était restreint, anéanti dans » un tems, réintégré dans un autre.

» Ce qui doit surprendre, dans une insti» tution si visiblement contraire à l'équité na» turelle, à la loi civile, à la sainteté de la

» religion, à l'esprit de l'Evangile, au bon » ordre de la société, c'est sa durée, c'est la » diversité des édits des empereurs, la con» tradiction des canons, l'entêtement de plu» sieurs évêques; c'est surtout l'extravagance » des jurisconsultes sur l'étendue de l'asile » selon le titre des églises. Si c'est une grande » église, l'asile aura tant de pieds de franchise » hors de son enceinte : si c'est une moindre » église, la franchise de l'enceinte sera moins » étendue, moins encore si c'est une chapelle; » jusque-là même que l'église soit consacrée » ou le ne soit pas.

» Il est bien étrange que dans une longue » suite de générations, pas un monarque, pas » un ecclésiastique, pas un magistrat, pas un » seul homme n'ait rappelé à ses contempo» rains le véritable esprit du christianisme. » Autrefois aurait-il pu leur dire, le pècheur » était arrêté pendant des années à la porte » du temple, où il expiait sa faute, exposé » aux injures de l'air, en présence de tous les » fidèles, de tous les citoyens. L'entrée de » l'église ne lui était accordée que pas à pas. » Il n'approchait du sanctuaire qu'à mesure » que sa pénitence s'avançait. Et aujourd'hui (1)

(1) En 1785.

» un scélérat, un concussionnaire, un voleur,
» un assassin couvert de sang ne trouve pas
» seulement les portes de nos temples ouvertes, il y trouve encore protection, impunité
» alimens et sécurité.

» Mais si l'assassin avait plongé le poignard
» dans le sein d'un citoyen sur les marches
» même de l'autel, que feriez-vous? Le théâtre du crime protégera-t-il le crime? Voilà
» certes un privilége fort commode pour les
» scélérats. Pourquoi tueraient-ils dans les
» rues, dans les maisons, sur les grands chemins, où ils peuvent être saisis? Que ne
» tuent-ils dans les églises? Jamais il n'y eut
» un exemple plus révoltant du mépris des
» lois et de l'ambition ecclésiastique que cette
» immunité des temples. Il était réservé à la
» superstition de rendre dans ce monde l'Être
» suprême protecteur des mêmes crimes qu'il
» punit dans une autre vie par des peines éternelles. »

Des Asiles. — Suite.

Ajoutons quelques faits à cette déclamation éloquente.

Chez les Hébreux, il y avait six villes qui

servaient d'asiles aux malfaiteurs. Thèbes, Athènes et Rome ne furent d'abord que des asiles. Les Spartiates eux-mêmes reconnaissaient le droit d'asile.

Il ne faut point s'étonner que le christianisme naissant ait adopté cet usage consacré par toute l'antiquité. Honorius et Théodose ne donnèrent aux temples chrétiens qu'une immunité semblable à celle dont jouissaient tous les temples du paganisme.

Eutrope, favori d'Arcadius et son chambellan, pensa que ce droit d'asile était ridicule et déraisonnable. En 398 il l'abolit. En 399, le même ministre se vit disgracié, persécuté, condamné; il chercha dans une église l'asile qu'il avait voulu fermer aux hommes, et fut trop heureux de l'y trouver encore.

Rétabli cette même année par Arcadius, le droit d'asile s'étendit chaque jour davantage. Tous les crimes furent protégés par la sainteté de tel ou tel lieu. La maison même, le parvis des évêques devint sacré. Pendant trois cents ans, la société (toujours barbare pour les misérables) sembla encourager le criminel.

Trente-huit hommes brûlés en cérémonie pour plaire au bon Dieu.

En 1732, les élémens conjurés engloutirent une des plus riches flottes qui fussent jamais sorties du Mexique. Le désespoir fut universel dans les deux hémisphères. Chez un peuple plongé dans la superstition, tous les événemens sont miraculeux; et le courroux du ciel fut généralement regardé comme la cause unique d'un grand désastre, que l'inexpérience du pilote et d'autres causes tout aussi naturelles pourraient fort bien avoir amené. On crut que brûler des hommes était le plus sûr moyen de recouvrer les bontés divines; et un bel auto-da-fé de trente-huit malheureux fut célébré solennellement.

Rapportons à ce sujet les paroles d'un écrivain énergique, justement indigné de ces horreurs.

« Il me semble, dit il, que j'assiste à cette » horrible expiation. Je la vois, je m'écrie : » Monstres exécrables, arrêtez ! quelle liaison » y a-t-il entre le malheur que vous avez

» éprouvé et le crime imaginaire ou réel de » ceux que vous détenez dans vos prisons? » s'ils ont des opinions qui les rendent odieux » aux yeux de l'Éternel, c'est à lui à lancer » la foudre sur leurs têtes. Ils les a souffertes » pendant un grand nombre d'années, il les » souffre, et vous les tourmentez! quand il » devrait les condamner à des peines sans fin » au jour terrible de sa vengeance, est-ce à » vous d'accélérer leur supplice? Pourquoi » leur ravir le moment d'une résipiscence qui » les attend peut-être dans la caducité, dans » le danger, dans la maladie? Mais, infâmes » que vous êtes, prêtres dissolus, moines im- » pudiques, vos crimes ne suffisaient-ils pas » pour exciter le courroux du ciel? Corrigez- » vous! prosternez-vous aux pieds des autels! » couvrez-vous de sacs et de cendres! implorez » la miséricorde d'en haut, au lieu de traîner » sur un bûcher des innocens dont la mort, » loin d'effacer vos fortfaits, en accroîtra le » nombre de trente-huit autres qui ne vous » seront jamais remis. Pour apaiser Dieu vous » brûlez des hommes! Êtes-vous des adorateurs » de Moloch?... Mais ils ne m'entendent pas; » et les malheureuses victimes ont été préci- » pitées dans les flammes. »

Soufflet donné à un moine. — Ses effets dans la province du nouveau Mexique.

Une calamité d'un autre genre affligea peu après le nouveau Mexique, limitrophe et dépendant de l'ancien. Cette vaste contrée, située pour la plus grande partie dans la zône tempérée, fut, pour son bonheur, assez long-tems inconnue aux dévastateurs de l'Amérique. Ce fut un prêtre missionnaire, Rigs, qui y pénétra le premier en l'an 1580; il fut bientôt suivi par le capitaine Espajo, et enfin par Jean d'Onâte. Des travaux immenses furent commencés en 1599 et terminés en 1611; on ouvrit des mines, on multiplia les troupeaux et les subsistances, on établit solidement la domination espagnole.

Des troubles civils éclatèrent en 1652; les citoyens, en paix avec le reste du monde, se déchiraient les uns les autres.

Dans le cours de ses animosités, le commandant Rosas est assassiné; quelques-uns de ses amis tentent de venger sa mort, et périssent après lui. Les atrocités continuent jusqu'à l'arrivée tardive de Pagnalosse; ce chef

intrépide et sévère, périt à son tour victime d'un moine et d'une imprudence. Il avait presque étouffé la rebellion, lorsque, dans l'accès d'une juste indignation, il donna un soufflet à un moine turbulent qui lui parlait avec insolence, qui osait même le menacer. Aussitôt les cordeliers, maîtres du pays, l'arrêtent. Il est excommunié, livré à l'inquisition, et condamné à des amendes considérables. Inutilement il presse la Cour de venger l'autorité royale violée en sa personne; le crédit de ses ennemis l'emporte sur ses sollicitations; leur rage et leur influence lui font même craindre un sort plus funeste; et, pour se dérober à leurs poignards, pour se soustraire à leurs intrigues, il se réfugie en Angleterre, abandonnant les rènes du gouvernement à qui voudra ou pourra s'en saisir. Cette retraite plonge encore la province dans de nouveaux malheurs; et ce n'est qu'après dix ans d'anarchie et de carnage que tout rentre enfin dans l'ordre et la soumission.

Des Moines.

« Est-il rien de plus absurde, observe un
» philosophe, que cette autorité des moines ?
» Sans lumières, sans mœurs, foulant aux
» pieds leur constitution et leurs vœux. Il faut
» lire les écrivains espagnols pour savoir com-
» bien leur conduite fut scandaleuse; leurs mai-
» sons étaient autant *de mauvais lieux*, et *leurs*
» *tribunaux de pénitence autant de boutiques* de
» commerce. Là, pour une pièce d'argent ils
» blanchissaient la conscience du scélérat; là ils
» versaient adroitement la corruption au fond
» des âmes innocentes, et entraînaient les fem-
» mes et les filles dans la débauche. Simonia-
» ques, parjures, blasphémateurs, trafiquant
» des choses *saintes*, ils n'enseignaient point
» le christianisme, mais une croyance souillée
» de toutes sortes d'absurdités; *captateurs*
» *d'héritages*, trompant, volant, tel est le por-
» trait que tous les historiens donnent d'eux.
» Il n'y a point de forfaits qu'ils ne puissent
» commettre impunément.

» Ils inspiraient aux peuples l'esprit de la
» révolte. C'étaient autant de fauteurs de la

» superstition, la cause de tous les troubles
» qui ont agité ces contrées lointaines. Tant
» qu'ils y subsisteront, ils y entretiendront
» l'anarchie, par la confiance aussi aveugle
» qu'illimitée qu'ils ont obtenue des peuples,
» et par la pusillanimité qu'ils ont inspirée aux
» dépositaires de l'autorité dont ils disposent
» par leurs intrigues. De quelle si grande uti-
» lité sont-ils donc ? Seraient-ils délateurs ?
» une sage administration n'a pas besoin de
» ce moyen ; les ménagerait-on comme un
» contre-poids à la puissance des vice-rois ?
» c'est une terreur panique ; seraient-ils tri-
» butaires des grands ? c'est un vice qu'il faut
» faire cesser, etc., etc. »

Peut-être le zèle philosophique a-t-il emporté trop loin l'auteur du passage que nous citons. Les garnisons monacales de la cour de Rome sont aujourd'hui trop punies pour que nous les accusions.

Le Pulque. — Séditions et impôts auxquels ce breuvage donne lieu.

La soumission, l'ordre, furent de nouveau et plus généralement troublés en 1693, par une loi qui interdisait aux Indiens l'usage

des liqueurs fortes. La défense ne pouvait pas avoir pour objet celles de l'Europe, d'un prix nécessairement trop haut pour que des hommes constamment opprimés, constamment dépouillés en fissent jamais usage. C'était uniquement du pulque que le gouvernement cherchait à les détacher. On tire cette boisson d'une plante connue au Mexique sous le nom de maguey, et semblable à un aloès pour la forme. « Ses feuilles (dit un botaniste), » rassemblées autour du collet de la racine, » sont épaisses, charnues, presque droites, » longues de plusieurs pieds, creusées en gout- » tières, épineuses sur le dos, et terminées » par une pointe très-acérée. La tige, qui » sort du milieu de cette touffe, s'élève » deux fois plus haut, et porte à son som- » met ramifié des fleurs jaunâtres : leur ca- » lice a six divisions, et est chargé d'autant » d'étamines. Il adhère par le bas au pistil » qui devient avec lui une capsule à trois lo- » ges, remplie de semences. Le maguey croît » partout dans le Mexique, et se multiplie fa- » cilement de boutures. On en fait des haies; » ses diverses parties ont chacune leur utilité; » les racines sont employées pour faire des cor- » des, les tiges donnent du bois, les pointes

» des feuilles servent de clous ou d'aiguilles;
» les feuilles elles-mêmes sont bonnes pour
» couvrir les toits : on les fait aussi rouir, et
» l'on en retire un fil propre à fabriquer di-
» vers tissus. » Le produit le plus estimé du maguey, est une eau douce et transparente qui se ramasse dans un trou creusé avec un instrument dans le milieu de la touffe, après qu'on en a arraché les bourgeons et les feuilles intérieures. Les arbres qui donnent ces sortes d'extraits, ressemblent à l'homme sensible : il faut les blesser pour savoir quel est leur prix. Tous les jours ce trou, profond de trois ou quatre pouces, se remplit ; tous les jours on le vide, et cette abondance dure une année entière, quelquefois même dix-huit mois. Cette liqueur épaisse forme un véritable sucre : mais mêlée avec de l'eau de fontaine et déposée dans de grands vases, elle acquiert, au bout de quatre ou cinq jours de fermentation, le piquant et presque le goût du cidre : si l'on y ajoute des écorces d'oranges et de citrons, elle devient enivrante. Cette propriété la rend plus agréable aux Mexicains. Des hommes qui ne peuvent se consoler de la perte de leur liberté, doivent au moins chercher à s'étourdir : aussi, est-ce vers les

maisons où l'on distribue le pulque, que sont continuellement tournés les regards de tous les Indiens. Ils y passent les jours, les semaines ; ils y laissent la subsistance de leurs familles, et très-souvent le peu qu'ils ont de vêtemens : assez semblables d'ailleurs en cela, aux ouvriers de nos grandes villes qui laissent leur chemise au cabaret.

Le ministère espagnol, averti de ces excès, en voulut arrêter le cours. Le remède fut mal choisi; au lieu de ramener les peuples aux bonnes mœurs par des soins paternels, par le moyen si efficace de l'enseignement, on eut recours à la force ; la boisson fatale fut interdite ; les esprits s'échauffèrent, les séditions se multiplièrent, les actes de violence se répétèrent d'une extrémité de l'empire à l'autre.

Il fallut céder : le gouvernement fut obligé de retirer ses actes prohibitifs ; mais il ne donna au peuple la permission de se dégrader que moyennant de l'argent. Le pulque fut assujetti à des impositions qui rendirent annuellement au fisc onze ou douze cent mille livres.

Nouvelle guerre. — Mines arrosées du sang des hommes.

Des scènes d'une autre espèce, mais non moins sanglantes désolèrent vingt-cinq ou trente ans plus tard le même pays. La police s'était négligée à tel point, qu'une nombreuse bande de voleurs parvint à s'emparer de toutes les routes. Sans le passeport d'un de leur chef, aucun citoyen n'osait sortir de son domicile : les magistrats, indifférens ou faibles, n'avaient pris aucune mesure pour faire cesser ce brigandage.

Enfin la cour de Madrid, éveillée aux cris de la nation entière, chargea Vélasquès de protéger le salut public. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que cet homme juste, ferme, sévère, indépendant des tribunaux et du vice-roi, réussit enfin à rétablir l'ordre.

Une guerre entreprise contre les peuples de *Cinaloa*, de *Sonora*, de la *nouvelle Navarre*, a été le dernier événement remarquable qui ait agité l'empire. Ces provinces, situées entre l'ancien et le nouveau Mexique, ne faisaient point partie des états de Montézuma. Ce ne

fut qu'en 1540 que les Espagnols y pénétrèrent sous les ordres de Vasquès-Coronado. « Ils y trouvèrent (dit un historien) de petites nations qui vivaient de pêche sur les » bords de l'Océan, de chasse dans l'inté- » rieur des terres, et qui, quand ces moyens » de subsistance leur manquaient, n'avaient » de ressource que les productions spontanées » de la nature. Dans cette région, l'on ne » connaissait ni vêtemens ni cabanes ; des » branches d'arbres pour se garantir des ar- » deurs d'un soleil brûlant, des roseaux liés » les uns aux autres pour se mettre à cou- » vert des torrens de pluie, c'est tout ce que » les habitans avaient imaginé contre l'inclé- » mence des saisons. »

Étendue et Géographie du Mexique.

« Les possessions espagnoles du nouveau » continent (dit cet écrivain), occupent une » étendue de 79 degrés de latitude australe et » boréale. Cet espace égale non-seulement » la longeur de toute l'Afrique, mais il sur- » passe encore de beaucoup la largeur de » l'empire russe, qui embrasse 167 degrés

» de longitude, et 35 et demi de latitude,
» sous un parallèle dont les degrés ne sont
» plus que de la moitié des degrés de l'équa-
» teur.

» Le point le plus austral du nouveau con-
» tinent habité par les Espagnols, est le fort
» *Maullin*, près le petit village de Carel-
» Mapa sur les côtes du Chili, vis-à-vis l'ex-
» trémité septentrionale de l'île de Chiloé.
» Le point le plus septentrional est la mission
» de San-Francisco, sur les côtes de la nou-
» velle Californie, à 7 lieues au nord-ouest de
» Santa-Crux. La langue espagnole par con-
» séquent est répandue sur une étendue de
» plus de 1900 lieues de longueur; et les do-
» maines du roi d'Espagne en Amérique sur-
» passent en étendue les vastes contrées que
» l'empire russe ou la Grande-Bretagne pos-
» sèdent en Asie.

» Des neuf gouvernemens indépendans les
» uns des autres qui composent les possessions
» espagnoles, cinq, savoir : les vices-royau-
» tés du Pérou et de la Nouvelle-Grenade,
» les Capitanias générales du Guatimala, de
» Porto-Rico et de Caraccas sont entière-
» ment compris dans la zône torride; les quatre
» autres divisions, savoir la vice-royauté du

» Mexique, celle de Buenos-Ayres, capita-
» nia-général du Chili, et celle de la Havanne,
» qui comprend les Florides, embrassent des
» pays dont un grande partie est placée hors
» des deux tropiques, c'est-à-dire, dans la
» zône tempérée.

» A l'exception de quelques vallées pro-
» fondes, où les indigènes souffrent des fiè-
» vres intermittentes, la nouvelle Espagne,
» dont l'étendue est de 118,478 lieues carrées,
» doit être considérée comme un pays émi-
» nemment sain. Le Mexique, quoique plu-
» sieurs de ses régions soient stériles, man-
» quent d'eau et paraissent dénuées de végé-
» tation, quoique son sol soit moins fertile
» que celui de la partie boréale de la nou-
» velle Grenade, des bords du bas Orénoque
» et des provinces de Cumana, de la nou-
» velle Barcelone et de Venezuela, occupe
» cependant le premier rang par rapport à la
» grandeur de la population de son territoire,
» au nombre de villes considérales qui y sont
» rapprochées les unes des autres, à la valeur
» de l'exploitation métallique, et à son in-
» fluence sur le commerce de l'Europe et de
» l'Asie.

» L'intérieur du Mexique contient quatre

» villes, qui ne sont éloignées les unes des » autres que d'une ou deux journées, et qui » comptent 35,000, 67,000, 70,000, et » 140,000 habitans, parmi lesquels il n'y a » pas 2500 individus nés en Europe. Le pla- » teau central depuis la Puebla jusqu'à Mexi- » co, et de là à Salamana et Zélaya, est » couvert de villages et de hameaux, comme » les partiesles mieux cultivées de la Lombar- » die. A l'est et à l'ouest de cette bande étroite, » se prolongent des terrains non défrichés, et » sur lesquels on ne trouve pas 10 à 12 per- » sonnes par lieue carrée. La capitale et plu- » sieurs autres villes ont des établissemens » scientifiques que l'on peut comparer à ceux » de l'Europe.

» L'architecture des édifices publics et pri- » vés, l'élégance de l'ameublement des fem- » mes, le ton de la société, tout, dit M. Hum- » boldt, annonce un raffinement avec lequel » contraste la nudité, l'ignorance et la gros- » sièreté du bas peuple, soit européen soit » créole, soit indien.

» A la vue de l'ancien Tenochtitlan, ce sa- » vant, comme bien d'autres, a senti que peu » de contrées inspiraient un intérêt aussi varié » que la vallée de Tenochtitlan, aujourd'hui

» Mexico, cité d'une ancienne civilisation des » peuples américains, auxquels se rattachent » de grands souvenirs, non-seulement à cause » de la ville de Mexico, mais surtout aux » monumens plus anciens, aux pyramides » Téotihuacan, dédiées au soleil et à la lune. » Mexico, dans la langue Aztèque, signifie » l'habitation du dieu de la guerre, appelé » Mexilli ou Huitzilopochtli. »

Empruntons au même voyageur des observations importantes sur les diverses intendances de ce pays. Le style didactique et grave ne peut être changé. Le fond est intéressant, indispensable dans un ouvrage de ce genre, et trop curieux pour être altéré.

Chemins publics. — Montagnes. — Véhicules.

« Les trois principaux points du Mexique » sont : Mexico, Vera-Crux et Acapulo. Dans » la route de Mexico à Acapulo, on voit deux » chemins qui vont de la capitale à la mer du » Sud et à l'Océan atlantique. En nommant » la route d'Acapulo, chemin d'Asie, et celle » de Véra-Crux, chemin d'Europe. Ces déno- » minations désigneraient la direction du com-

» merce maritime de la nouvelle Espagne.
» M. Humboldt, pour fixer la topographie de
» ce pays, a déterminé sur ces deux routes,
» infiniment fréquentées, dix-sept points, soit
» en latitude, soit en longitude : entre autres
» au village de Mescala, à la ville de Chilpan-
» zingo, à Venta de Estola, maison solitaire, près
» d'une belle fontaine ; au village de Tepecua-
» cuilco ; au village de Tehuilotépée, dont la
» position est intéressante, à cause de la proxi-
» mité des mines de Tasco ; au village de San-
» Augustin, de Las-Cuevas, qui terminent
» à l'ouest la grande vallée du Mexique.

» Les muletiers mexicains évaluent le che-
» min d'Acapulo à Mexico, à 110 lieues,
» pendant lesquelles ils traversent 35 villes et
» villages. Les journeaux que l'on distribue
» aux voyageurs qui arrivent par la mer du
» Sud, soit des îles Philippines, soit du Pé-
» rou, évaluent la distance totale à 104 ou
» 106 lieues ; et suivant M. Humboldt, elle
» est de 189,708 toises ou 1725 toises pour
» une lieue de pays.

» Sur la route de Mexico à Véra-Crux, ce
» savant, ayant déterminé treize points, soit
» par des moyens purement astronomiques, soit
» par des opérations géodésiques, surtout par

» des azimuts et des angles de hauteur, » M. Offmann, d'après ses observations, a » fixé la position de la Venta de Chalco, au » bord oriental de la grande vallée de Te- » nochtitlan ; celle de Puebla, de Los Aange- » los, près la cathédrale de la Venta de Satto ; » celle du village de Perrote, près de la for- » teresse du même nom ; celle du village de » Las-Vigas ; enfin, la position de la ville de » Xalappa.

» Dans cette région fertile et cultivée, quatre » montagnes, dont trois sont perpétuellement » couvertes de neiges, méritent la plus grande » attention, parce que la connaissance de » leur position exacte sert à lier plusieurs » points intéressans. Dans deux excursions que » M. Humboldt a faites, l'une aux mines de » Moran et aux cimes porphyritiques (or- » ganos) d'Ixtopone, l'autre à Guanaxuato » et au volcan de Jarullo, dans le royaume » de Mechoocan, il a déterminé la position » des dix points dont les longitudes se fon- » dent presque toutes sur le transport du » tems. Ces points lui ont servi à présenter » avec quelque exactitude une grande partie » des trois intendances de Mexico, de Gua- » naxuato et de Valladolid.

» Le chemin de voiture qui mène depuis la » ville de Mexico, par Zacatecas, Durango et » Chihuaha, jusqu'à Santa-Fé du Nouveau-» Mexique, se soutient jusqu'à Durango, et » peut-être encore au-delà, à une élévation de » plus de 2000 mètres au-dessus de la surface » de l'Océan, dans une longueur de 500 lieues, » sans que l'on ait à surmonter des difficultés » considérables.

» Les voitures peuvent rouler de Mexico à » Santa-Fé sur toute la surface et la conti-» nuité des hautes plaines d'Anahuac, où l'on » ne trouve ni crévasses, ni ravins, et sur l'abais-» sement progressif du plateau depuis 2500 » mètres jusqu'à 800 mètres de hauteur ab-» solue, dans une étendue qui excède la lon-» gueur qu'aurait la chaîne des Alpes, si elle » était prolongée sans discontinuité depuis Ge-» nève jusqu'aux côtes de la mer Noir.

» On voyage en voiture à quatre roues sur » le plateau central, dans toutes les direc-» tions, depuis la capitale, à Guanaxuato, à » Durango, à Chihuahua, à Valladolid, à » Gualaxara et à Perotte; malgré cet avan-» tage, le roulage n'est pas établi pour le » transport des marchandises. On préfère se » servir de bêtes de somme, qu'on emploie

» par milliers, avec un nombre considérable
» de Métis et d'Indiens, pour conduire de la
» capitale aux ports de la Véra-Crux, d'Aca-
» pulco, la valeur des métaux précieux, des pro-
» ductions de l'agriculture, et des marchan-
» dises d'Europe et d'Asie qui refluent par
» ces deux voies, et dont la valeur s'élève à la
» somme totale de 320 millions de francs par
» an. Ces trésors passent par une route qui
» ressemble à celle d'Airolo à l'hospice du
» Saint-Gothard. »

Intendance de Mexico.

« L'intendance de Mexico, qui se distingue
» par ses richesses métalliques, par ses salines
» et par sa fertilité, renferme, entre autres
» villes remarquables, Mexico, capitale de la
» Nouvelle-Espagne : population, 140,000
» habitans; Queretario, 35,000; Acapulco,
» 9000; Tezcuco, avec des manufactures de
» coton, 7400; Cuguacans, où Fernand
» Cortez avait témoigné le désir d'être en-
» terré, quelle que fût la partie du monde où il
» finît ses jours, 6800; Tubacaya, remar-
» quable par un palais de l'archevêque et une

» belle plantation d'oliviers, 8600; Zacuba; » l'ancien Tlacopau, capitale d'un royaume » des Tépanèques, 10,000; Cuernar, 6500; » indépendamment d'un nombre considéra- » ble de villages, de fermes et de chartreuses » dans des sites charmans. »

Intendance de la Puebla.

« L'intendance de la Puebla, remarquable » par la grande fertilité de ses champs, l'a- » bondance de ses fruits savoureux, de plu- » sieurs passiflores, de ses salines, de ses beaux » marbres, de son carbonate de chaux de Té- » calli, transparent comme l'albâtre gypseux » de Volterra et le phengite des anciens, ren- » ferme six villes et cent cinquante-sept vil- » lages. La capitale, Puebla de Los Angelos, » contient 67,800 habitans; la cité de Cohula, » 16,000; celle de Tlascala, 6500; les autres » villes, de 3 à 4500. »

Intendances de Guaxacuato, Valladolid, de Guadalascara.

« L'intendance de Guaxacuato, célèbre par » ses mines, la perfection de l'agriculture, et » éminemment fertile en blé, renferme sept » villes et trente-sept villages, savoir: Guaxa- » cuato, la capitale: population, 70,600; » la cité Villa de Léon, 10,000; celle de la » Salamanca, 9200; les autres villes de 6 » à 7000.

» L'intendance de Valladolid a des prairies » étendues et arrosées de nombreux ruisseaux, » a des plaines célèbres par leurs belles cul- » tures de coton, et des champs cultivés en » cannes à sucre et en indigo, joint cinq » mines assez renommées. Cette province, » indépendamment de Valladolid, de Machoa- » can, qui contient 18,000 âmes, renferme » Pas Cuaro, qui en a 9000; Tzintzontzan » ou Huitzitzilla, 6000; trois autres villes » de 4 à 5000 habitans, et 268 villages.

» L'intendance de Guadalaxara se distingue » par l'industrie manufacturière de ses habi- » tans, par la valeur des produits de l'agri-

» culture, par les richesses de ses mines et » la qualité supérieure de son tabac. Elle ren- » ferme six villes principales et trois cent » vingt-deux villages. Guadalaxara, sa capi- » tale, contient 20,000 âmes; Compostella, » 8000; les autres 4, 5 et 6000. »

Intendances de Zacatecas, Oaxaca, Mérida, Véra-Crux.

« L'intendance de Zacatecas se fait remar- » quer par ses mines et neuf petits lacs abon- » dans en muriate, et surtout en carbonate de » soude, nommée tequequite, de l'ancien mot » mexicain tequixquilit. Le plateau central » de l'Asie n'est pas plus riche en soude que » le Mexique. Les principales villes de cette » province sont Zacatecas : population 33,000 » habitans; Sombretête, 86,000; Fresnille, » 7000, et plusieurs bourgs et villages de 2 » à 3000.

» L'intendance d'Oaxaca, est un des pays » les plus délicieux de cette partie : beauté et » salubrité du climat, fertilité du sol, ri- » chesses et variétés des productions, tout y » concourt au bien-être de ses habitans. Cette

» intendance est la seule qui ait conservé la
» culture de la cochenille. Les endroits les
» plus remarquables sont Oaxaca : population,
» 25,000 âmes ; Tehuautepée, 10,000 ; San-
» Antonio de Los Cues, 8400 ; et les mines
» de Villata, Zolaya, Tertepexi et Totomostla,
» indépendamment des villages dont plusieurs
» offrent des sites délicieux, et quelques
» autres des vues pittoresques.

» L'intendance de Mérida, renommée par
» la salubrité de son climat, ne produit, pour
» la nourriture de ses habitans, que du maïs,
» des racines de jatropha et de dioscorea. Il
» y croit beaucoup de coton. Les arbres
» qui fournissent le fameux bois de Campêche
» se trouvent en abondance dans plusieurs
» districts de cette province. Les endroits les
» plus remarquables sont Mérida du Jucatan : population, 12,000; Campêche, 7000;
» Valladolid, 6000 ; plusieurs bourgs de 4 à
» à 5000 âmes, et quelques villages à l'européenne, qui forment un contraste singulier
» avec ceux des Indiens.

» Dans l'intendance de Véra-Crux, en montant du port de la Véra-Crux vers le plateau de Perotte, on voit à chaque pas changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel,

» le port des plantes, la figure des animaux, » les mœurs des habitans et le genre de cul- » ture auquel ils se livrent. »

Chêne mexicain, changement de végétation.

« L'aspect du chêne mexicain rassure le » voyageur à la Véra - Crux. Sa présence, » dit M. Humboldt, lui indique qu'il a quitté » cette zône justement redoutée par les peu- » ples du Nord, sous laquelle la fièvre jaune » exerce ses ravages dans la Nouvelle-Es- » pagne. Cette même limite inférieure du » chêne avertit le colon, habitant du pla- » teau central, jusqu'où il peut descendre » vers les côtes sans craindre la maladie re- » doutable du vomito. Près de Xalapa, des » forêts de liquidambar annoncent, par la fraî- » cheur de leur verdure, que cette hauteur » est celle à laquelle les nuages suspendus de » l'Océan viennent toucher les cîmes basalti- » ques de la Cordillière. Plus haut encore, » près de la Bonderilla, le fruit nourrissant » du bananier ne vient plus à maturité. Aussi, » dans cette région brumeuse et froide, le » besoin excite l'Indien au travail, et réveille » son industrie. A la hauteur de San-Miguel,

» les sapins commencent à s'entremêler aux » chênes, et le voyageur les trouve jusqu'aux » plaines élevées de Perrote, qui lui offrent » l'aspect riant des champs semés en froment.

» Huit cents mètres plus haut, le climat de- » vient déjà très-froid pour que les chênes puis- » sent y végéter; les sapins seuls y couvrent les » rochers dont les cimes entrent dans la zône » des neiges éternelles. C'est ainsi qu'en peu » d'heures, dans ce pays merveilleux, le phy- » sicien parcourt toute l'échelle de la végéta- » tion, depuis l'héliconia et le bananier, » dont les feuilles lustrées se développent dans » des dimensions extraordinaires, jusqu'au » parenchyme rétréci des arbres résineux.

» La province de Véra-Crux fournit de la » vanille, du ialax, du pimienta, du tabasco, » du cacao, du tabac, du jmilap ou salsepa- » reille, du coton renommé par sa finesse et » sa blancheur, des cannes à sucre aussi abon- » dantes qu'à l'île de Cuba, et tous les fruits » d'Europe.

» Les villes les plus remarquables de cette » intendance sont, la Véra-Crux : population, » 16,000; Xalapa, 13,000; quatre de 5 à » 6000 âmes, et un assez grand nombre de » bourgades, de hameaux. »

San-Luis. — Durance. — Tribus diverses.

« L'intendance de San-Luis de Potose, » douée, par la nature, des productions les » plus précieuses, située sous un beau ciel » dans la zône tempérée, vers le bord du » tropique, est très-peu cultivée, eu égard » à son étendue. Les métairies sont éloignées » les unes des autres. Une partie des savanes » immenses qu'on y rencontre sont habitées par » des Indiens indépendans et nomades, et le » terrain montueux appelé le Bolson de Mal- » pimé est le séjour des Apaches, nation bel- » liqueuse, qui fait la guerre aux colons de » Colsa-Huila et de la nouvelle Biscaye.

» Dans toute l'intendance de San-Luis de » Potosi, il n'y a que la partie qui avoisine » la province de Zacatecas, et dans laquelle » se trouvent les mines de Charcas, de Gua- » dalcazar et de Catorce, qui soit un pays » froid et montagneux. Depuis la cession de » de la Louisiane aux États-Unis de l'Amé- » rique septentrionale, ces mines fameuses » ont suscité des disputes sur les véritables » confins de la nouvelle Espagne, parce qu'on

» ignorait qu'elles étaient encore éloignées de
» la Louisiane de près de 300 lieues.

» Les endroits les plus remarquables sont
» San-Luis de Potosi : population, 12,000;
» six autres villes qui comptent chacune 6, 7
» et 8000 habitans.

» L'intendance de Durance, ou la nouvelle
» Biscaye, est très-peu cultivée, à cause des
» Acoclames, des Cocogames, des Apaches,
» Mescaleros et Feraones, Indiens guerriers
» et indépendans qui occupent le Bolson de
» Mapimé, les montagnes de Chanase et
» celle de los Organos, sur la rive gauche
» du Rio-Grande del Norte; des Apaches Min-
» brenos, qui se tiennent plus à l'ouest dans
» les ravins sauvages de la Sierra de Acha;
» des Cumanches et des tribus nombreuses
» de Chichimèques, que les Espagnols com-
» prennent sous le nom vague de Mécos.

» Les Cumanches, si l'on en croit les voya-
» geurs instruits qui ont traversé leur pays,
» sont aussi lestes et aussi agiles à monter à
» cheval que les Arabes; ils ont appris à domp-
» ter les chevaux sauvages qui paissent dans
» leurs forêts : ils ont des tentes de cuir de
» buffle dont ils ne chargent pas leurs che-
» vaux, mais de grands chiens qui accom-

» pagnent leurs tribus errantes; ils tuent tous
» les prisonniers adultes, et ne laissent vivre
» que les enfans, qu'ils élèvent avec soin pour
» s'en servir comme esclaves.

» Les tribus des Apaches, des Mequis et
» des Yatas, désignés sous la dénomination
» d'Indiens de paix, sont fixés au sol; ils réu-
» nissent leurs maisonnettes en forme de ville,
» et cultivent le maïs, le riz, les pois et autres
» légumes.

» Les Indiens, au sud de la rivière de Gila,
» sont vêtus; ils vivent réunis au nombre de
» 2 à 3000, dans des villages qu'ils appellent
» Uturiens et Sutaquisan. Ils ont des champs
» semés en maïs, en coton et en calebasses. »

Conquêtes; Esclavage.

Les Espagnols ne se virent pas plutôt les maîtres de cette riche et vaste contrée, qu'ils s'empressèrent d'y bâtir des villes dans les lieux qui leur paraissaient les plus favorables au maintien de leur autorité, et dans ceux ou ils se promettaient de tirer de plus grands avantages de leurs conquêtes.

Ceux des Européens qui voulaient s'y fixer obtenaient une possession assez étendue; mais ils étaient réduits à chercher des cultivateurs que la loi ne leur donnait pas. Un autre ordre de choses s'observait dans les campagnes; elles étaient la plupart distribuées aux conquérans pour prix de leur sang ou de leurs services.

L'étendue de ces domaines, qui n'étaient accordés que pour deux ou trois générations, était proportionnée au grade et à la faveur.

On y attacha, comme serfs, un nombre plus ou moins grand de Mexicains. Cortez en eut vingt-trois mille, dans les provinces de Mexico, de Tlascala, Mechoacan et de Uaxaca, avec cette distinction qu'ils devaient être l'apanage de sa famille à perpétuité. Il faut que l'oppression ait été moindre dans ses possessions héréditaires que dans le reste de l'empire, puisque, dit un auteur contemporain, en 1746, on y comptait quinze mille neuf cents quarante Indiens, dix-huit cents Espagnols, métis ou mulâtres, et seize cents esclaves noirs.

Cependant, qui ne frémit pas de voir des hommes vendus et transmis comme des biens meubles? les paysans arrachés à leur toit comme les bêtes à cornes, et devenus la propriété des autres hommes?

Nouveaux animaux. — Nouvelles plantes. — Dégénérations des espèces. — Cultures.

Le pays n'avait aucun des animaux nécessaires pour la subsistance de ses nouveaux habitans, pour le labourage, pour le semage et pour les autres besoins inséparables d'une société un peu compliquée.

On les fit venir des îles déjà soumises à la Castille, qui elles-mêmes les avaient naguère reçus de notre hémisphère. Ils propagèrent avec une incroyable célérité; mais tous dégénérèrent : il ne faut rien arracher au sol natif assigné par l'auteur des choses. Affaiblis par le trajet des mers, privés de leur nourriture originaire, livrés à des mains incapables de les élever et de les soigner, il n'est point étonnant que ces animaux aient souffert des altérations sensibles; les brebis surtout devinrent chétives et maladives. Mandoza tira des béliers d'Espagne pour renouveler des races abâtardies; et, depuis cette époque, les toisons se trouvèrent de qualité suffisante pour suffire aux travaux de plusieurs manufactures assez

importantes. La multiplication des troupeaux amena une grande augmentation dans les cultures du maïs, qui avait toujours fait la principale nourriture des Mexicains; on y associa les grains de nos contrées: dans l'origine ils ne réussirent pas. Leurs semences, jetées au hasard dans des rences, ne donnèrent d'abord que des herbes épaisses et stériles. Une végétation trop rapide et trop vigoureuse ne leur laissait pas le tems de mûrir ni même de se former. Cependant cette surabondance de suc diminua peu à peu; et l'on vit enfin prospérer la plupart de nos grains, de nos légumes et de nos fruits.

Si la vigne et l'olivier ne furent pas naturalisés dans cette partie du nouveau monde, ce fut le gouvernement qui l'empêcha. Politique étroite! il voulait laisser des débouchés aux productions de la métropole. On a assuré toutefois que le sol et le climat repoussaient eux-mêmes ces précieuses plantes.

Quelques essais récens n'ont pas été couronnés de succès. Mais nous sommes portés à croire qu'avec du tems et de la persévérance il y avait beaucoup mieux à faire.

Le coton vint bien; le jalap se multiplia,

le sucre fut beau et plein; mais le peu d'industrie des habitans condamna ces objets à rester concentrés dans une circulation intérieure. L'oisiveté tarit cette source de richesses. A peine quelques plantes secondaires et un ou deux produits plus utiles, comme le jalap, la vanille, l'indigo et la cochenille, entrèrent dans le commerce de la Nouvelle-Espagne avec les autres nations.

Du jalap. — De ses usages. — Description botanique de cette plante.

Le jalap est un des purgatifs les plus fréquemment employés dans la médecine. Autour de la ville Xalapa ou Talapo, on voit des champs tout entiers couverts de ses larges feuilles, qui ressemblent à un velours vert. Sa racine est la seule partie qui soit d'usage; tubéreuse, grosse, alongée en forme de navet, blanche à l'intérieur; elle est gonflée d'un suc laiteux.

La plante qu'elle produit a été long-tems inconnue. On sait maintenant qu'elle ressemble à ces jolies fleurs, nommées clochettes, dont nos prairies se couvrent au printems, ou plu-

tôt à ce que nous appelons le liseron des haies. Sa tige est grimpante, anguleuse, légèrement velue. « Ses feuilles, dit un botaniste, sont » disposées alternativement, assez grandes, » veloutées en dessus, ridées en dessous, mar- » quées de sept nervures, quelquefois entières » en cœur, quelquefois partagées en plusieurs » lobes plus ou moins distincts. Les fleurs qui » naissent par bouquets le long de la tige ont » un calice glanduleux à sa base, divisé pro- » fondément en cinq parties, et accompagné » de deux feuilles florales. La corolle, grande, » conformée en cloche, blanchâtre en dehors, » d'un pourpre foncé à l'intérieur, supporte » cinq étamines blanches de longueur inégale. » Le germe, placé dans le milieu, et surmonté » d'un seul style, devient, en mûrissant, une » capsule ronde, renfermant dans une seule » tige quatre semences rousses et velues. »

Les jeunes Péruviennes, avant que le jalap fût devenu un objet de commerce, en ornaient leurs cheveux, et les prêtres leurs temples. Singulière pensée ! que l'utilité réelle des hommes détruise si souvent les plus charmantes et les plus douces harmonies de la nature ! Le jalap est devenu une fort bonne médecine; son nom figure honorablement dans

les pharmacopées, et les docteurs le prescrivent par once et par gros dans leurs ordonnances. Mais on ne voit plus cette jolie cloche blanche au fond couleur de pourpre balancer sur la tête des vierges du Pérou ses battans d'albâtre couronnés d'une boule d'azur.

Non-seulement cette plante se trouve dans le voisinage de Xalapa, mais encore elle étend ses fibres sarmenteuses sur les sables de la Véra-Crux. On la cultive facilement; le poids des racines est depuis douze jusqu'à vingt livres; on les coupe par tranches pour les faire sécher. Elles acquièrent alors une couleur brune; ce que les marchands appellent un œil résineux.

Leur goût fade et un peu âcre ressemble à ces ouvrages et à ces hommes à la fois insignifians et nauséabondes. Il y en a de plusieurs espèces: le meilleur est résineux, brun, difficile à rompre et inflammable. On ne le donne qu'à une dose très-petite, parce qu'il est très-actif et purge violemment : son extrait résineux, fait par l'esprit de vin, est employé aux mêmes usages, mais doit être appliqué avec plus de précaution. L'Europe en consomme une immense quantité, sans que

le nombre de ses malades diminue. En 1789, elle en faisait tirer annuellement sept mille cinq cents quintaux, qu'elle payait 972,000 livres.

Description et usage de la Vanille — Son effet pittoresque — Récoltes des Gousses.

La vanille est une plante qui, comme le lierre et comme le parasite, enlace ses bras faibles et membraneux aux arbres qu'elle rencontre, les couvre presqu'entièrement, finit par les dévorer, les écraser, s'approprie leur substance, et s'élève par leur secours. Sa tige, de la grosseur du petit doigt, est, dit le Botaniste déjà cité, verdâtre, charnue, presque cylindrique, noueuse par intervalles, et sarmenteuse comme celle de la vigne; chaque nœud est garni d'une feuille alterne assez épaisse, de forme ovale, longue de huit pouces, et large de trois; il pousse aussi des racines qui, pénétrant l'écorce des arbres, en tirent une nourriture suffisante pour soutenir quelque tems la plante en vigueur, lorsque, par accident, le bas de la tige est endom-

magé ou même séparé de la racine principale. Cette tige, parvenue à une certaine hauteur, se ramifie, s'étend sur les côtés et se couvre de bouquets de fleurs assez grandes, blanches en dedans, verdâtres en dehors. Cinq des divisions de leur calice sont longues, étroites et ondulées; la sixième, plus intérieure, présente la forme d'un cornet: le pistil qu'elles couronnent supporte une seule étamine. Il devient, en mûrissant, un fruit charnu, composé comme une gousse de sept à huit pouces de longueur, qui s'ouvre en trois svalves chargées de menues semences. Cette plante croît naturellement dans les terrains incultes, toujours humides, souvent inondés et couverts de grands arbres; d'où l'on infère que ces terrains sont les plus propres à sa culture. C'est un fort agréable spectacle que ces troncs couverts d'une verdure satinée, entremêlée de grappes blanches et vertes. Une odeur suave et forte s'exhale de tant de fleurs. Les voyageurs qui s'occupent toujours beaucoup plus de montrer leur science que de peindre la nature, qu'ils font cependant métier d'observer; les voyageurs, dans leurs descriptions incomplètes, d'où ils ont banni le mouvement, la vérité, la simpli-

cité, l'énergie, ont toutefois laissé entrevoir quels effets charmans doivent naître de ces tapisseries végétales, qui remplacent la mort des vieux arbres par la vie et le luxe d'une végatation fraîche et délicate, et qui montrent toute l'année ou leur verdure sombre, ou leurs bouquets de deux couleurs.

Pour multiplier la vanille, on plante au pied des arbres quelques rameaux qui prennent racine et se lèvent en peu de tems. On peut aussi attacher ces plantes aux arbres; même à un pied de terre, des filets s'échappent bientôt des rameaux et vont s'enfoncer dans la terre, où ils ne tardent pas à pousser leurs racines.

La récolte des gousses commence vers la fin de septembre, et dure environ trois mois.

L'aromate qui leur est particulier reste concentré dans leur sein, et ne s'exhale qu'après une opération particulière; elle consiste à enfiler plusieurs gousses, à les laver, les monder et les tremper toutes ensemble pendant une minute dans une chaudière d'eau bouillante pour les blanchir; on les suspend ensuite dans un lieu exposé à l'air libre et aux rayons du soleil. Il découle de leur extré-

mité une liqueur visqueuse, surabondante, dont on facilite la sortie par une pression légère, réitérée deux ou trois fois le jour : pour retarder la dessication qui doit se faire lentement, on les enduit à plusieurs reprises d'huile, qui conserve leur mollesse et les préserve des insectes communs et si dangereux dans ce pays. On les entoure aussi d'un fil de coton pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent lorsqu'elles sont suffisamment desséchées ; on les passe dans des mains ointes d'huile, et on les met dans un pot vernissé pour les conserver fraîchement.

Tant de soins ont été pris, uniquement pour donner à l'homme quelques jouissances nouvelles. La vanille est destinée à parfumer le chocolat, dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, et des Espagnols aux autres peuples. On a été long-tems sans connaître la fleur, le fruit et la préparation de la vanille : les Espagnols, saintement indifférens pour les œuvres du créateur et pour l'histoire de la nature, ont caché soigneusement aux autres peuples le peu de connaissances qu'ils s'étaient donné la peine d'acquérir là-dessus. Un naturaliste français fut le premier qui, vers le commencement du dix-huitième siècle, ait révélé aux

deux continens ces grands secrets du Nouveau-Monde.

La vanille, dont l'Europe ne consommait auparavant que cinquante quintaux, est devenue, depuis la révolution, d'un usage plus général. Elle a parfumé la toilette des femmes, elle a été adoptée par la volupté ; les sorbets italiens ont mis cette saveur douce et forte à la mode, et de nouvelles jouissances ont flatté les sens de l'espèce humaine sans augmenter la somme de son bonheur.

Usage et commerce actuel de la Vanille.

Extrayons d'un voyageur très-récent des observations curieuses sur la culture et le commerce actuel de cette plante. L'usage de la vanille, dont on compte six espèces, a passé des Astèques aux Espagnols. « Cette plante,
» que la nature produit spontanément entre les
» tropiques, croît presque partout où il y a de la
» chaleur, de l'ombre et beaucoup d'humidité.
» A ses fleurs, d'un blanc jaunâtre, assez sem-
» blables aux lis, succèdent des gousses brunes,
» longues de six pouces et fort étroites, renfer-

» mant quantité de grains fort petits, qui ont
» un goût aromatique et une odeur balsamique
» si agréable, qu'on les emploie dans le cho-
» colat pour lui donner ce parfum enchanteur.
» Toute la vanille que consomme l'Europe vient
» du Mexique, par la seule voie de la Véra-
» Crux. On la récolte dans les deux inten-
» dances de la Véra-Crux et d'Oaxaca, sur
» une étendue de terrain de quelques lieues
» carrées. La vanille vient fort bien sur les
» côtes des Canaries, à l'île de Cuba et à Saint-
» Domingue, où le fruit est très-long, mais
» moins odoriférant, à cause de la trop grande
» humidité qui, en favorisant la végétation,
» est contraire au développement de l'aromate.
» En 1802, il sortit du port de Véra-Crux 1793
» milliers pesant de vanille. »

Description, usage et culture de l'indigo. — Travaux nécessaires pour en tirer la fécule colorée.

L'indigotier est une plante droite et assez touffue; c'est une légumineuse fort agréable à la vue. De la racine s'élève une tige ligneuse, cassante, haute de deux pieds, ramifiée dès son origine, blanche à l'intérieur, et couverte

d'une écorce grisâtre. Les feuilles sont petites, élégantes, découpées, alternes, composées de plusieurs folioles, disposées sur deux rangs le long d'une côte commune, terminée par une foléole impaire, et garnie à sa base de deux petites membranes que l'on nomme stipule. A l'extrêmité de chaque rameau poussent les fleurs, qui sont rougeâtres, disposées en épis, mobiles au plus léger souffle du vent, papilionacées, assez petites et composées de quantité de pétales. Les étamines, au nombre de dix, et les pistils, surmontés d'un seul style, sont disposés comme dans la plupart des fleurs légumineuses. Le pistil se change en une petite gousse arrondie, légèrement courbe, d'un pouce de longueur et d'une ligne et demie de largeur, remplie de semences cylindriques, luisantes et rembrunies.

Cette plante couvre de vastes terrains, et ressemble au pois pour la forme et la culture. Une terre légère et sèche lui convient ordinairement; on la plante sur des lieux qui ont de la pente, parceque cette position préserve les champs du séjour des pluies qui flétriraient l'indigotier, et des inondations qui le couvriraient d'un limon nuisible.

Les terrains bas et plats peuvent être en-

core employés pour cette culture, si l'on pratique des rigoles et des fossés pour l'écoulement des eaux, si l'on a la précaution de ne planter qu'après la saison des pluies qui occasionnent souvent des débordemens. Les moindres détails de ce qui est utile aux hommes sont intéressans. On jette la graine dans des petites fosses faites avec l'instrument aratoire nommé houe. Elles ont de deux ou trois pouces de profondeur, sont éloignées d'un pied les unes des autres, et en ligne droite, le plus qu'il est possible. Les esclaves employés à ce travail ont une peine extrême à creuser les rigoles et les canaux, à arracher les mauvaises herbes qui étoufferaient aisément l'indigotier.

Quoiqu'on puisse le semer en toutes les saisons, on préfère communément le printems. L'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours; elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir; et les coupes continuent de six en six semaines, si le tems est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans; après ce terme elle dégénère; on l'arrache et on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol,

parce qu'elle ne pompe pas assez d'air et de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace, qui demeure couvert d'arbres, jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre pour faire occuper leur place par l'indigo; car les meilleurs physiciens ont représenté avec raison les arbres comme des syphons par lesquels il s'établit entre la terre et l'air une communication réciproque de la substance fluide et végétative; des syphons, où les vapeurs et les sucs, s'attirant tour à tour, se mettent en équilibre. La sève de la terre, s'échappant du sol humide et pénétrant les racines, monte dans les branches et tient lieu de sang à cette vie imparfaite que l'on nomme végétation. D'un autre côté les feuilles, aspirant l'air et les vapeurs, transmettent ce léger gaz aux fibres de l'arbre, qui redescendent elles-mêmes dans la terre, et y reportent une rosée qui remplace ce qu'elle a perdu en sève; communication singulière et merveilleuse, que l'on peut comparer à ce prodige de la société humaine, dont les hautes classes communiquent aux autres l'or et le strict nécessaire, et en reçoivent en échange l'industrie et le superflu. Quand un champ a été usé par l'indigo, l'on se hâte

de le couvrir de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, et les feuilles brûlées renouvellent sa fertilité.

On distingue plusieurs espèces d'indigo, mais on n'en cultive que deux. Le franc, dont nous venons de parler, et le bâtard qui en diffère par sa tige beaucoup plus élevée, plus ligneuse et plus durable, par ses folioles plus longues et plus étroites, par ses gousses plus courbes, par ses semences noirâtres. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, il est communément avantageux de récolter l'autre, parce qu'on le renouvelle moins souvent, qu'il est plus pesant, qu'il donne plus de feuilles, dont le produit est cependant moindre, à volume égal.

On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier, comme on voit les hommes ordinaires arriver plus aisément à la fortune. Le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie, à l'orage, aux inondations, comme le génie et les talens ont souvent besoin de circonstances difficiles pour se développer. Ils sont quelquefois brûlés par l'ardeur du soleil ou étouffés sous une toile dont un ver particulier à ces régions les en-

toure (ainsi l'homme supérieur trouve de tous côtés des obstacles). On en voit dont le pied sèche et tombe par la piqûre d'un ver insensible, que l'on peut comparer à l'envie secrète. Ce ver est fort commun. Il y a des indigotiers dont les feuilles, seul objet de leur culture, sont dévorées en vingt-quatre heures par les chenilles : il ne faut qu'une passion pour détruire les plus belles espérances; il ne faut que deux jours pour détruire un champ d'indigo. Le cultivateur qui s'est couché riche, se lève ruiné.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. « On la jette dans la trempoire, dit l'Encyclopédie; c'est une grande » cuve remplie d'eau. Il s'y fait une fermen» tation qui, dans vingt-quatre heures au plus » tard, arrive au degré qu'on désire. On ouvre » alors un robinet pour faire couler l'eau dans » une seconde cuve appelée la batterie. On » nettoie aussitôt la trempoire afin de lui faire » recevoir de nouvelles plantes, et de conti» nuer le travail sans interruption. »

Tous ces travaux manuels sont intéressans, et rappellent à l'esprit méditatif des opéra-

tions intellectuelles ou morales. L'eau qui a passé dans la batterie se trouve imprégnée d'une terre très-subtile, qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche. C'est ainsi que l'esprit le plus insignifiant s'imprègne malgré lui de quelque supériorité, par un contact habituel avec des intelligences supérieures. Il faut séparer cette substance du sel inutile que fait surnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des sceaux de bois percés et attachés à un long manche : cet exercice si simple exige la plus grande précaution ; si l'on cessait trop tôt de battre, on perdrait la partie colorante qui n'aurait pas encore été séparée du sel. Si, au contraire, on continuait de battre la teinture après l'entière séparation, les parties se rapprocheraient, formeraient une nouvelle combinaison, et le sel, par sa réaction sur la fécule, exciterait une seconde fermentation qui altérerait la teinture, en noircirait la couleur, et ferait ce qu'on appelle indigo brûlé; c'est ainsi que rien n'est indigne d'attention dans l'éducation des hommes. Trop de soins peuvent écraser leur valeur; trop de négligence peut l'étouffer. « Ces accidens sont pré» venus par une attention suivie aux moindres

» changemens que subit la teinture, et par » la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu, de tems en tems, avec un » vase propre. Lorsqu'il s'aperçoit que les » molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser » le mouvement des sceaux pour donner le » tems à la fécule bleue de se précipiter au » fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir » jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des » trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette crasse inutile se répand en dehors.

» La fécule bleue qui est restée au fond de » la batterie, ayant la consistance d'une » boue liquide, on ouvre des robinets qui la » font passer dans le reposoir. Après qu'elle » est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue, dans cette troisième et dernière » cuve, on la fait égoutter dans des sacs, » d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matière, devenue plus » épaisse, est mise dans des caissons où elle » achève de perdre son humidité. Au bout de » trois mois, l'indigo est en état d'être vendu. »

Telle est la description que donne Diderot, le philosophe le plus exalté, de la manœuvre

la plus minutieuse et la plus patiente. Il fallait un véritable amour de l'humanité et un amour non moins grand de la gloire, pour que cette âme brûlante et cet esprit enthousiaste pussent se soumettre à une telle fatigue.

Trésors donnés par la nature et méprisés par la nation orgueilleuse ; une simple plante est plus utile au monde que vingt ouvrages littéraires.

Les blanchisseuses emploient l'indigo pour donner une teinte azurée à leur linge. Les beaux ciels de nos peintres doivent leur bleu profond et pur à l'indigo ; sans lui les teinturiers ne sauraient faire de beau bleu, et les femmes manqueraient d'une des couleurs qui relèvent le plus avantageusement leur beauté. Les anciens le faisaient venir de l'Inde orientale ; le bleu des peintures d'Herculanum est encore frais et transparent. Les modernes l'ont transplanté en Amérique ; il réussit surtout en Caroline, en Géorgie, à la Floride, à la Louisiane, à Saint-Domingue et au Mexique. Ce dernier, le plus recherché de tous, est connu sous le nom de Guatimala, parce

qu'il croît sur le territoire de cette cité fameuse. On se l'y procure d'une manière curieuse, et qui caractérise les cultivateurs du pays.

Dans les propriétés de quinze ou vingt lieues d'étendue, on voit quelquefois six lieues entières consacrées à la culture de l'indigo.

Les Castillans brûlent les arbustes qui couvrent les campagnes, répandent leurs cendres sur les terres, font avec négligence un seul labour insuffisant, et reviennent à cheval, dans toute la noble indolence de leur caractère, semer cette précieuse graine.

Dès que ce blé, commodément semé par un homme à cheval, est tombé sur la terre, on l'abandonne. Il germe tout seul. Nulle culture, aucun soin ; on attend indolemment qu'il pousse de lui-même.

Il arrive naturellement que l'indigo lève dans un endroit et qu'il ne lève point dans d'autres ; que celui qui est levé est souvent étouffé par les plantes parasites dont les serclages faits à propos l'auraient débarrassé : aussi les Espagnols recueillent-ils moins d'indigo sur trois ou quatre lieues de terrein, que les nations rivales dans quelques arpens bien travaillés ; aussi leur indigo, quoique fort supérieur à

tous les autres, est-il encore loin de la perfection dont il serait susceptible. L'Europe en reçoit annuellement six mille quintaux, qu'elle paie 7,626,960 livres.

Indolence née de l'orgueil; orgueil nourri par le préjugé; préjugé entretenu par le fanatisme et l'habitude de la paresse.

Les Espagnols seuls cultivent l'indigo, et l'on a vu de quelle manière ils le cultivent. Les naturels ne peuvent pas élever et faire croître pour leur usage la plante que la nature a donnée à leur pays, et que des étrangers cultivent si mal!

« La culture de l'indigo, dit un historien,
» est très-étendue dans le royaume de Guatimala et dans la province de Caraque; mais
» très-négligée au Mexique. Les plantations
» que l'on trouve le long des côtes occidentales ne suffisent pas même pour le peu de
» fabriques de toile de coton indigène. On
» en importe annuellement du royaume de
» Guatimala pour douze millions de livres
» tournois. »

De la Cochenille. — Les systèmes.

La cochenille, à laquelle nous devons nos belles couleurs de pourpre et d'écarlate, n'a existé jusqu'ici qu'au Mexique. Raynal avance, ainsi que plusieurs auteurs espagnols, que la nature de cette couleur était inconnue avant le commencement du siècle. Cependant il est vrai qu'elle était connue dès la découverte. Acosta, en 1530, et Herrera, en 1601, l'avaient aussi bien décrite que nos modernes naturalistes. Ces derniers, avec leur philosophie si vantée, sont souvent de superficiels observateurs; leur impartialité est un piége, et leur amour de la vérité est une parade; la légèreté avec laquelle ils observent les œuvres de la nature, confond les différens règnes, et remplit son histoire de faussetés qui passent d'un ouvrage dans un autre, et se transmettent d'âge en âge, de génération en génération, d'académie en académie.

Les savans se reposent sur les voyageurs, comme un dôme de plomb reposerait sur des colonnes de filigrane. Le bel édifice que ce-

lui de la science ! On bâtit des systèmes sur des erreurs, les erreurs naissent des systèmes, la construction grandit tous les jours ; enfin la base ruineuse du gigantesque édifice venant à disparaître au souffle de la vérité, tout s'écarte, *et les savans imaginent de nouveaux mensonges pour se construire de nouvelles erreurs.* Ainsi l'on a vu successivement des théories nouvelles, fondées sur des faits mal observés, régir la physique, la médecine, la chimie, l'astronomie; la philosophie, et la religion elle-même, ont leurs phases. L'histoire, qui n'est qu'une suite de faits le plus souvent mal observés et mal racontés, perd chaque jour de ses droits à la foi des philosophes.

Description de la Cochenille.

La cochenille est un insecte de la grosseur et de la forme d'une punaise. Son existence et sa régénération sont très-curieuses. Les deux sexes sont distingués comme chez les animaux les plus petits, par une merveilleuse adresse de la nature. Par une autre espèce de prodige, la femelle de cet animal est tou-

jours attachée sur un point de la plante. Presqu'au moment de sa naissance elle y est fixée; et pendant le reste de sa vie, elle ne cesse d'y rester attachée par une espèce de trompe. En fixant les yeux sur cet animal, on croit ne voir qu'une croûte presqu'hémisphérique, qui recouvre toutes les autres parties. Cette enveloppe singulière, change vingt fois en vingt cinq jours; c'est le bouclier et l'asile d'une jeunesse trop tendre; elle est enduite d'une poussière blanche, grasse, impénétrable à l'eau. C'est ce terme qui est l'époque de la puberté; le mâle, beaucoup plus petit et dont la forme est plus dégagée, sort d'un tuyau farineux à l'aide d'ailes dont il est pourvu : il voltige au-dessus des femelles immobiles, et s'arrêtent sur chacune d'elles. Sultan voluptueux et volage! Mais à peine les faveurs sont-elles épuisées, que sa vie s'échappe : il tombe et meurt.

Les femelles fécondées restent sur la plante. Leur volume s'augmente sensiblement, jusqu'à ce qu'une goutte de liqueur, échappée de dessous elles, annonce la sortie prochaine des œufs qui sont en grand nombre. Les petits rompent leur enveloppe en naissant, et se répandent bientôt sur la plante pour choisir

une place favorable et pour s'y fixer. Ils cherchent surtout à se mettre à l'abri du vent d'est.

Aussi, du côté de l'est, l'arbrisseau qui porte la cochenille, garde la teinte naturelle de ses feuilles, et semble tout vert; tandis que de l'autre côté, où les insectes se sont portés de préférence, il semble absolument blanc. La singulière prévoyance! Expliquez tant d'intelligence chez de petits insectes imperceptibles, hommes qui voulez tout savoir, et qui ne laissez pas un atôme sans explication ?

Description botanique et culture du Nopal.

Il est tems de parler de l'arbrisseau qui porte la république dont nous avons parlé.

Cet arbrisseau, connu sous le nom de nopal, de raquette et de figue d'inde, est d'une forme large, bizarre et noble. Il a environ cinq pieds de haut. « Sa tige, dit un voyageur, est charnue, large, aplatie, veloutée, un peu âpre, couverte de houppes d'épines répandues symétriquement sur sa surface. Ces houppes sont un ornement

» étoilé qui mériterait de servir de modèle
» aux artistes. Des ramifications nombreuses
» se rétrécissent dans chacun des points de
» division. Étranglée dans beaucoup de parties, la plante acquiert une physionomie qui
» n'appartient qu'à elle. Chacun de ses rameaux se trouve être une feuille ovale,
» épaisse et épineuse ; ce sont les seules feuilles
» qu'elle ait.

» Ses fleurs, éparses sur les jeunes tiges,
» sont composées d'un calice écailleux qui
» supporte beaucoup de pétales et d'étamines.
» Le pistil, surmonté d'un seul style et caché
» dans le fond du calice, devient avec lui un
» fruit bon à manger, semblable à une figue,
» rempli de semences nichées dans une pulpe
» rougeâtre. »

Il y a plusieurs espèces de nopal ; ceux qui ont la tige lisse, les épines nombreuses et trop rapprochées, ne sont point propres à l'éducation et à la reproduction de la cochenille ; elle a besoin d'un domicile doux et commode ; et on ne la voit bien réussir que sur la plante qui a peu d'épines et une surface veloutée ; là elle établit ses pénates ; il lui faut la paix et une tranquillité assurée.

Le nopal craint les vents, les pluies froides

et la trop grande humidité. On a plusieurs moyens de le multiplier, soit en le recepant, soit de bouture. On gagne plus à le replanter tous les six ans, en mettant plusieurs portions de tiges dans des fosses assez profondes, disposées en quinconce ou en quarré, à six ou huit pieds de distance.

Un terrain ainsi planté, connu sous le nom de nopalerie, est une véritable et sûre richesse; il a ordinairement un ou deux arpens d'étendue, rarement trois. Chaque arpent produit jusqu'à deux quintaux de cochenille (ce qui équivaut à un revenu considérable) et un homme suffit pour le cultiver. Il est obligé de sarcler souvent, mais avec précaution pour ne pas déranger l'insecte; semblable à ce bourgeois qu'une bonne police ne doit pas dépayser, la cochenille ne survit pas à son déplacement. Il faut détruire encore avec soin les animaux destructeurs, les vers, les vipères, les mouches, les pucerons; l'ennemi le plus cruel de la cochenille, est une chenille qui ne l'attaque pas ouvertement, mais qui fait des traînées dans l'intérieur même de la plante, et attaque l'insecte en dessous.

Récolte de la cochenille. — Soins que demande cette industrie.

Dix-huit mois après la plantation, on couvre le nopal de cochenilles : mais pour les distribuer plus régulièrement sur toute la plante, et empêcher qu'elles ne nuisent par leur rapprochement, on attache aux épines de distance en distance de petits nids faits avec la boure de coco, ouverts du côté de l'ouest, remplis de douze à quinze mères prêtes à pondre. Ainsi l'on distribue la population sur des points divers et séparés d'un nouveau territoire. Les petits qui en sortent s'attachent au nopal, et parviennent à leur plus grande consistance en deux mois; telle est la durée de la vie de ces animaux sédentaires. On en fait alors la récolte qui se renouvelle tous les deux mois, depuis octobre jusqu'en mai. Elle peut être moins avantageuse, s'il y a un mélange d'une autre cochenille de moindre prix, ou s'il y a abondance de mâle dont on fait peu de cas, parce qu'ils sont plus petits et qu'ils tombent avant le tems.

Cette récolte doit précéder de quelques jours

le moment de la ponte, soit pour prévenir la perte des œufs qui sont riches en couleur, soit pour empêcher les petits de se répandre sur une plante déjà épuisée, qui a besoin de quelques mois de repos. Laissez ainsi reposer un peu les peuples qu'une longue révolution a épuisés.

On commence par récolter le bas de l'arbre, et l'on détache successivement les cochenilles avec un couteau. Elles tombent dans un bassin placé au-dessous, dont un des bords aplati s'applique exactement contre la plante, que l'on nettoie ensuite avec le même couteau, ou avec un linge.

La saison des pluies est dangereuse. Elle pourrait entraîner la destruction totale des cochenilles; pour prévenir ce malheur, on coupe les branches de nopal chargées d'insectes encore jeunes. On les serre dans les habitations, où elles conservent leur fraîcheur comme toutes les plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs, où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits

Espèce roturière. — Moins de délicatesse, et plus d'utilité.

La cochenille sylvestre est une espèce différente de la cochenille fine ou mestèque, dont on vient de parler. Cependant on la cultive dans les mêmes lieux et sur la même plante. C'est une variété plébéienne, à laquelle on n'accorde pas les mêmes soins et les mêmes précautions. Elle a la vie moins délicate; comme les gens de la campagne, elle résiste mieux aux injures de l'air. Sa récolte est plus facile, moins variable pour le produit, et peut se faire toute l'année. Cette espèce, qui ressemble tant aux espèces d'hommes que nous appelons les classes secondaires, est plus petite, plus vorace, moins chargée en couleur, enveloppée d'un coton qu'elle étend à deux lignes autour d'elle. Elle est aussi plus utile, bien qu'elle soit moins estimée. Elle se multiplie plus facilement, se répand plus loin et plus vite, et n'a besoin pour produire d'aucune précaution, d'aucun secours étranger; une nopalerie est bientôt couverte de cochenille sylvestre. Le produit de cette espèce est plus sûr; son prix

équivaut aux deux tiers de celui de la mestèque, et se propage sur toutes les espèces de nopal : aussi beaucoup de cultivateurs la préfèrent ; mais ils ont soin de lui assigner un terrain particulier et séparé, parce que son voisinage affamerait l'autre, qui serait aussi étouffée sous son duvet. Gens qui dédaignez le peuple, laissez-le faire, son bon sens et son industrie nous auront bientôt vaincu.

Suite de la culture de la Cochenille. — Sotte indolence des vainqueurs. — Oaxaca.

Les cochenilles, dit un écrivain qui traite ces matières, n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manières de les sécher. La meilleure est de les exposer plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Espagnols appellent *Rénégrida*. La seconde est de les mettre au four, où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre ; ce qui leur fait donner le nom *de Jaspéada*. Enfin la plus imparfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les

mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de maïs : elles s'y brûlent souvent. On les appelle *Néyra*.

Quoique la cochenille appartienne au règne animal, sujet à une corruption et à une détérioration si facile, elle ne se gâte jamais, et n'exige d'autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, où elle se garde des siècles entiers, et conserve toute sa vertu. Cette riche production réussirait vraisemblablement dans différentes parties du Mexique; mais jusqu'à nos jours, il n'y a eu guère que la province d'Oaxaca qui s'en soit sérieusement occupée. Les récoltes ont été plus abondantes sur un terrain avide où le nopal se plaît, que sur un sol naturellement fécond ; elles ont éprouvé moins d'accidens dans les expositions agréablement tempérées, que dans celles où le froid et le chaud se faisaient sentir davantage. Les Mexicains connaissaient la cochenille avant la destruction de leur empire. Il s'en servaient pour peindre leurs maisons et pour teindre leur coton. Dès 1523, dit Herréra, le ministre ordonnait à Cortez de la multiplier. Les conquérans repoussèrent ce travail; ils méprisaient tout ce qui n'est pas nobles, militaires ou prêtres; ils n'esti-

maient que l'art de tuer des hommes ou de les damner. Les Indiens seuls purent donc se livrer à cette industrie, mais avec les fonds avancés par les Espagnols, à des conditions plus ou moins usuraires. Le fruit de leur industrie fut porté dans la capitale de la province, qui se nomme aussi Oaxaca. On arrive à cette ville par de beaux chemins : heureuse d'un printems éternel, elle s'élève au milieu d'une plaine spacieuse que couvrent de jolis hameaux, des plantations soignées et des habitations luxueuses. Ses rues larges, tirées au cordeau, sont formées de maisons un peu basses, mais agréablement bâties. Ses places, son aquéduc, ses édifices publics sont de bon goût.

Elle a quelques manufactures de soie et de coton; les marchandises d'Asie et celles d'Europe y sont d'un usage général. Admirez la force de l'industrie! la seule cochenille a suffi pour élever et orner cette petite ville. Suivant tous les voyageurs, les mœurs sont plus agréables, plus civilisées, les habitans plus doux et plus sociaux que dans le reste du Mexique. Il ne faut qu'un métier, une manufacture et quelque liberté pour faire les grandes villes et les grands peuples.

Consommation de la Cochenille—Du Luxe.

Quatre mille quintaux de cochenille fine, deux cents quintaux de granille, cent quintaux de poussière de cochenille, trois cents quintaux de cochenille sylvestre, arrivaient, en 1789, de l'Amérique en Europe. Cette énorme consommation s'est encore augmentée depuis.

Le luxe des hommes dépense mille fois plus que leurs besoins. Le tabac, le verre, les cheminées, le linge, la poudre, les lunettes, mille choses dont nous ne saurions nous passer, n'étaient point connues des anciens, qui n'étaient pas plus misérables pour cela. Chaque jour la folie de nos besoins factices augmente. Où s'arrêtera l'homme? Tantôt il faut qu'une poussière odorante aille chatouiller et irriter les houppes nerveuses de ses narrines; il faut que toutes les plantes cèdent à ses alambics; quelque quintescence voluptueuse qui, versée dans ses coupes par ses maîtresses, le plongent dans l'ivresse : il lui faut des tapis faits de la plus belle toison d'un animal étranger; il faut qu'il respire et expire la fumée d'un végétal

odorant; il faut que toutes les saveurs et toutes les odeurs de la nature concourent à ses plaisirs. A tant de jouissances, le philosophe ne peut opposer qu'un seul mot : est-il plus heureux?...

Aux grandes exportations dont on a parlé, il faut ajouter (dit un historien) l'envoi que fait le Mexique de dix mille trois cent cinquante quintaux de bois de campêche, qui produisent 112,428 livres; de trois cent dix quintaux de drésillet, qui produisent 4,266 livres; de quarante-sept quintaux de carmin, qui produisent 81,000 livres; de six quintaux d'écaille, qui produisent 24,300 livres; de quarante sept quintaux de rocou, qui produisent 21,600 livres; de trente quintaux de salsepareille, qui produisent 4,147 livres; de quarante quintaux de beaume, qui produisent 45,920 livres; de cinq quintaux de sang de dragon, qui produisent 270 livres; de cent cuirs en poil, qui produisent 1,620 livres.

Commerce actuel de la Cochenille.

L'éducation de la cochenille, dit le voyageur déjà cité, commence à la nouvelle Gre-

nade, à Quito, au Pérou et au Mexique, remonte probablement à la nouvelle Espagne, au-delà de l'incursion des Toltèques. Du tems de la dynastie des rois Artèques, la cochenille était plus commune qu'aujourd'hui. Il y avait des nopaleries non-seulement dans le Mixtecapa (la Misteca), et dans la province de Huaxyacac (Oaxaca), mais encore dans l'intendance de Cholula et de Huyotzingo. Les Indiens, pour ne pas être forcés de vendre la cochenille à bas prix, ont négligé partout cette branche d'industrie, excepté dans l'intendance d'Oaxaca, dont on en tire tous les ans 400,000 kilogrammes. Il y a à peine quarante ans que les Indiens et le gouvernement Espagnol, ont détruit à la fois et d'un commun accord, dans la péninsule d'Incatan, l'insecte et les nopals sur lesquels vit la cochenille.

La quantité de cochenille que l'intendance d'Oaxaca fournit à l'Europe, peut être évaluée, année commune, à 12 millions de livres tournois.

L'abbé Raynal (t. 11, p. 78) évalue toute l'exportation de la nouvelle Espagne à 4000 quintaux. M. Humboldt trouve qu'elle est de moitié trop basse.

En 1795, le capitaine Nelson enleva la cochenille à Rio-Janéiro, la porta aux grandes Indes. Ce dernier pays a commencé à verser la cochenille dans le commerce, mais la quantité en est peu considérable, et la couleur moins brillante.

Mais, comme si la nature n'avait pas fait assez pour ces peuples en leur accordant presque gratuitement tous les trésors de la terre que les autres nations ne doivent qu'aux travaux les plus rudes, elle leur a encore prodigué, surtout au Mexique, l'or et l'argent, qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.

Formation des métaux. — Leurs finesses. — Essais. — Opinion des naturalistes.

L'homme qui juge les choses en elles-mêmes, pourrait mettre en doute l'utilité des ces métaux. Ne sont-ce pas eux qui, par leur prestige, ont balancé l'infamie et l'exécration que méritaient les dévastateurs de l'Amérique? Aux noms de Mexique, de Pérou, de Potosi, je ne sais quel éclat et quel luxe d'or et d'argent saisissent l'imagination. Ce serait du

sang qu'il nous faudrait voir, si nous étions sages. L'esprit de justice et le sentiment de l'humanité nous animent, disons-nous ; ils sont devenus l'âme de nos écrits, la règle invariable de nos jugemens. Eh bien ! la justice et l'humanité devraient nous faire frémir à la vue d'un or acheté par tant d'assassinats; cependant, s'il fallait encore reconquérir par des moyens aussi barbares, combien d'entre nous ne se présenteraient-ils pas? sommes-nous meilleurs que nos ancêtres, et quelle est cette sagesse dont notre siècle s'énorgueillit si fort? Qu'est-ce que cet or, malheureux ! cet or, qui vous ôte l'idée du crime et l'horreur du sang? « C'est, dit le raisonneur élevé à l'é-
» cole de Smidt, un moyen d'échange entre
» les nations; un signe représentatif de toutes
» les sortes de valeurs; une évaluation com-
» mune de tous les travaux. » Mais le philosophe demande à son tour, s'il ne vaudrait pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes et hospitalières, que de s'être empoisonnées de tous ces métaux corrupteurs, de cette avarice insatiable, et de cette férocité que rien n'adoucit.

L'origine des métaux est, parmi les minéralogistes, un grand sujet de débats; chacun a

son système, chacun va chercher dans la disposition de ces grands ossemens du monde, qu'on appelle montagnes, des preuves ou des argumens en sa faveur. Une opinion difficile à soutenir, c'est qu'ils vivent aussi vieux que le monde : sans doute ils se forment successivement, et l'action immortelle de la nature est à chaque moment vivante jusqu'au sein de la terre. « Chaque métal, dit l'Encyclopé-» die, a pour principe une terre qui les cons-» titue, et qui lui est particulière. Il se montre » à nous, tantôt sous la forme qui le carac-» térise, et tantôt sous des formes variées, » dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés » qui puissent le reconnaître. Dans le premier » cas, on l'appelle vierge, et dans le second, » minéralisé.

» Soit vierges, soit minéralisés, les métaux » sont quelquefois épars par fragmens dans » les couches horizontales ou inclinées de la » terre.

» Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils » y ont été entraînés par les embrasemens, » les inondations, les tremblemens qui boule-» versent sans interruption notre planète; or-» dinairement on les trouve tantôt en veines » suivies, et tantôt en masses détachées, dans

» le sein des roches et des montagnes où ils » ont été formés. »

Les conjectures des naturalistes sont de véritables romans, où la vérité est quelquefois devinée; suivant eux, le sein de la terre est un grand atelier, toujours échauffé, d'où s'échappent des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses et salines agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, et les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent et s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différens mouvemens, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en est pas de même, si elles se sont combinées avec des matières étrangères. Ainsi se forment, en effet, et les empires, et les peuples, et les hommes. Si les peuples rencontrent par hasard une loi sage, une coutume patriotique, si les hommes sont lancés de bonne heure dans une carrière en rapport avec leurs facultés, ils deviennent précieux dans leur espèce: le roi du monde est le hasard.

Lieux où se trouvent des mines. — Travaux des mines.

« La nature semblait vouloir les cacher, » dit un ancien, ces métaux si funestes ; mais » elle n'a pu les dérober à l'avidité de l'hom- » me. En multipliant les recherches, les com- » paraisons, les instrumens, les machines, » les observations, on est parvenu à con- » naître les lieux où se trouvent les mines.

» Ce sont pour l'ordinaire, disent les na- » turalistes, des montagnes où les plantes » croissent faiblement et jaunissent vite ; où » les arbres sont petits et tortueux, où l'hu- » midité des rosées, des pluies, des neiges » mêmes ne se conserve pas, où s'élèvent » des exhalaisons sulfureuses et minérales, » où les eaux sont chargées de sels vitrioli- » ques, où les sables contiennent des parties » métalliques. Quoique chacun de ces signes, » pris solitairement, fait équivoque, il est » rare qu'ils se réunissent tous, sans que le » terrain renferme quelque mine. »

Par la stérilité même et l'affreux aspect des terrains qui renferment des mines, il

semble qu'une Providence bienfaisante ait voulu nous en éloigner. L'or germe là où rien ne peut prospérer, au sein de roches hideuses qui ne portent ni verdure, ni mousses, où l'on trouve des marais infects, qu'entoure une atmosphère ensoufrée; là est placé le berceau physique de l'or, qui ne doit sortir de ces langes stériles et réprouvés, que pour répandre son poison sur le monde moral.

A quelles conditions tirons-nous ce poison, ou cette richesse, des abîmes où la nature l'avait renfermé? Il faut percer des rochers, traverser une profondeur immense, creuser des canaux, établir des souterrains, repousser et détourner des eaux qui affluent et qui menacent de toutes parts, bâtir d'immenses galeries, y entraîner des forêts coupées en étais, former des voûtes, les soutenir contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler, appuyer les roches qui sont toujours prêtes à enfouir sous leur chute les hommes avares et audacieux qui les ont minées; faire des canaux, pratiquer des aquéducs, inventer des machines hydrauliques de toutes les espèces; tantôt arrêter, tantôt précipiter les eaux, tantôt les faire venir de très-loin, tantôt les évaporer; construire mille

sortes de fourneaux ; s'exposer sans cesse à être étouffé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes, ou d'être étouffé par les miasmes pestilentiels de la terre ; vivre enfin dans une phthisie continuelle qui fait du corps un cadavre vivant, et réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée.

En examinant combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives et d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain et l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Travaux métallurgique. — L'or et l'argent.

Classer les métaux, chercher leur origine, analyser leurs élémens, tel est le travail de la minéralogie. C'est une partie toute savante et toute théorique. Quand ce travail est fini, celui de la métallurgie commence : son objet est de séparer les métaux les uns des autres, et de les dégager des matières étrangères qui les enveloppent.

« Pour séparer l'or des pierres qui le con-
» tiennent, dit l'Encyclopédie, il suffit de les
» écraser et de les réduire en poudre. On
» triture ensuite la matière pulvérisée avec du
» vif argent. » Le vif argent a la propriété singulière de s'unir avec ce précieux métal, sans s'unir jamais avec les parties hétérogènes qui s'y trouvent mêlées; c'est ainsi que l'on voit quelques âmes privilégiées sortir pures du sein de la corruption de la société: par le feu on distille ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fond du vase, dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. — L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations que l'or. Mais quand l'argent se trouve combiné avec des substances étrangères, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité et une expérience consommée pour le purifier. On a été fort long-tems sans connaître dans le nouveau monde les procédés nécessaires à cette opération; on l'exploite mal aujourd'hui même. Raynal et plusieurs historiens assurent que des mineurs allemands ou suédois trouveraient dans le minéral déjà exploité plus de richesses que l'Espagnol n'en a déjà tirées. « Ils élèveraient, disaient ces historiens, leur

» fortune sur des mines qu'un défaut d'intel-
» ligence a fait rejeter comme insuffisante
» pour payer les dépenses qu'elles exigaient. »

Découverte et exploitation des mines.

Avant l'arrivée des Castillans, les Mexicains ne regardaient l'or que du même œil que nous voyons le mica de nos rivages. Ils ramassaient les grains que les torrens détachaient des montagnes. Pour l'argent ils en avaient moins encore. Les hasards qui pouvaient leur en procurer étaient infiniment plus rares.

Ils n'avaient pas encore imaginé de faire de ces métaux un moyen d'échange : c'étaient pour eux des objets de pur ornement et de simple curiosité ; ils y étaient peu attachés. Aussi prodiguèrent-ils d'abord le peu qu'ils en avaient à une nation étrangère qui en faisait son idole; aussi en jetaient-ils aux pieds de ces chevaux, qui, en mâchant leurs mors, leur semblaient s'en nourrir. Mais lorsque les hostilités entre les deux peuples eurent commencé, et à mesure que l'animosité augmentait, ces perfides trésors furent jetés en par-

tait ces perfides trésors furent jetés en partie dans les lacs et dans les rivières, pour en priver un ennemi implacable, qui semblait n'avoir passé tant de mers, que pour en obtenir la possession.

Ce fut surtout dans la capitale et dans son voisinage qu'on prit ce parti. Après la soumission, le conquérant parcourut l'empire pour trouver de l'or : il satisfit à tout prix sa passion dominante; palais des rois, autels des dieux, temples, maisons des particuliers, les moindres cabanes, tout fut dépouillé. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

Nouvelle expédition. — Guadalaxara. — Richesse nouvelle.

Les plus belles mines, celles qui pouvaient donner les plus grandes espérances, se trouvaient dans des contrées qui n'avaient jamais subi le joug mexicain. Nuno de Gusman fut chargé, en 1530, de les asservir. Ce capitaine était d'une famille noble, et d'un grand courage. Il crut se distinguer en surpassant en férocité tous les aventuriers qui, jusqu'alors,

avaient traversé et inondé de sang le Mexique. Il livra une guerre d'extermination; et sur des milliers de cadavres il vint à bout, en moins de deux ans, d'établir une domination très-étendue, dont les ministres espagnols formèrent l'audience de Guadalaxara. Ce fut toujours la partie de la nouvelle Espagne la plus abondante en métaux. Les parties les plus fertiles en ce genre, sont la nouvelle Galice, la nouvelle Biscaye, et principalement le pays de Zacatecas. Ce sont les plus stériles de toutes les contrées. Du sein d'arides montagnes, sortent plus de 80,000,000 de livres d'or et d'argent par année.

La circulation intérieure, les Indes orientales, les îles nationales et la contrebande absorbent près de la moitié du numéraire. « On en porte, dit un Espagnol, dans la métro- » pole, 44,196,047 livres, à quoi il faut ajouter » cinq mille six cent trente-quatre quintaux » de cuivre, qui sont vendus en Europe 463,600 » livres ».

Les Espagnols, dans la première joie de leur triomphe, firent tous leurs paiemens avec des lingots d'argent, avec des morceaux d'or, qui n'avaient reçu ni empreinte, ni forme. Ce ne fut qu'au mileu de la paix qu'on sentit

le besoin d'une monnaie régulière. Trop de fraudes étaient encouragées par la méthode de payer en lingots. Vers 1542, ces premiers métaux furent convertis en espèces de différentes grandeurs. On en fabriqua aussi de cuivre; mais, chose singulière ! ce furent les Indiens qui les dédaignèrent. Ces gens, accoutumés à l'or, quand on les forçait à recevoir du cuivre, le jetaient avec mépris dans les lacs et dans les rivières. En moins d'un an, il en disparut pour plus d'un million. Le gouvernement fut obligé de renoncer à un moyen d'échange qui révoltait les dernières classes du peuple.

Fabriques et manufactures.

« Certes, dit un auteur du dernier siècle,
» l'éducation des troupeaux, les cultures et
» l'exploitation des mines, sont restées au
» Mexique fort loin du terme où une autre na-
» tion active n'eût pas manqué de les porter.
» Les manufactures y sont dans un plus grand
» désordre encore. Celles de laine ou de co-
» ton sont assez généralement répandues; mais
» comme elles sont entre les mains des In-

» diens, des métis, des mulâtres, et qu'elles » ne servent qu'aux vêtemens de gens peu ri- » ches, leur imperfection surpasse tout ce » qu'on peut dire. Il ne s'en est formé de moins » defectueuses qu'à Quexetalo, où l'on fabri- » que d'assez beaux draps ». Cependant il est vrai de dire qu'aujourd'hui la province de Tlascala a plusieurs fabriques très-bien montées. Cette province est située entre Véra-Crux et Mexico. Séduisante d'ailleurs par la douceur du climat, la beauté du pays, la fertilité des terres, elle est devenue la patrie et l'asile de la plupart des ouvriers qui passaient de l'ancien dans le nouveau monde. On en a vu sortir successivement des étoffes de soie, des rubans, des galons, des dentelles et des chapeaux.

Ces marchandises étaient à l'usage de ceux des métis des Espagnols qui n'etaient pas assez riches pour payer les marchandises apportées d'Europe. Une petite ville fort peuplée, nommée par les Espagnols Los-Angeles, est le centre de cette industrie. Toute la fayence, la plupart des verres et cristaux qui se vendent dans l'empire, sortent de ses atteliers. Le gouvernement y fait même fabriquer des armes à feu.

Pour l'etat moderne et la situation présente

des manufactures dans le Mexique, nous sommes encore forcés de nous en rapporter à un auteur qui nous fournit tous les renseignemens les plus récens et les plus minutieux.

État actuel des fabriques, des manufactures et du commerce.

« Avant l'arrivée des Espagnols, les indi-
» gènes étaient vêtus dans les Cordillières du
» Mexique, dans celles du Pérou et de Quito.
» Des hommes qui savaient fabriquer la soie,
» tisser des toiles de coton, ou filer le poil de
» Lamas et de Vigogne, apprirent facilement
» à faire des draps; aussi cette fabrication fut-
» elle établie au Pérou, à Cusco, et au Mexi-
» que, peu d'années après la conquête de ce
» pays, aussitôt que l'on eût introduit des bre-
» bis d'Europe en Amérique.

» On estime la valeur du produit de l'indus-
» trie manufacturière de la nouvelle Espagne à
» 42 millions de livres. L'intendance de Gua-
» dalaxara seule a fourni, en 1802, en toiles de
» coton et en tissus de laine, pour la valeur de 8
» millions 406 mille 300 livres; en cuirs tan-

» nés, pour 2 millions 199,225 livres; et en
» savon, pour un million 404,100 livres : la
» fabrication du tabac est un droit régulier.
» Les frais de la fabrication des cigarres et
» du tabac en poudre s'élèvent, année com-
» mune, à plus de 6 millions 200 mille livres
» tournois.

» L'Europe, avant peu, pourra tirer de la
» soude du Méxique, comme elle tire depuis
» long-tems de la potasse des États-Unis de l'A-
» mérique septentrionale. Les quarante-six fa-
» briques de fayence que l'on comptait au
» Mexique en 1793, se sont réduites à seize en
» fayence, et à deux en verres, à cause du
» bas prix de la poterie et de la porcelaine d'Eu-
» rope, introduites par le port de la Véra-Crux.

» Les mines de plomb, assez rares dans l'A-
» sie boréale, sont abondantes dans les mon-
» tagnes de formation calcaire que renferme
» la partie du nord du Mexique; celles du zinc,
» d'antimoine, d'arsenic, de cobalt, de man-
» ganèse, de mercure, de cinabre, de fer, de
» cuivre, d'étain, d'or, d'argent, d'émerau-
» des, de rubis, de diamans, et de perles,
» ne le sont pas moins.

» En 1802, le seul port de Cadix a reçu des
» différens ports de l'Amérique, en productions

» coloniales et en métaux précieux, pour la
» valeur de 409 millions de livres tournois, ce
» qui équivaut à l'importation totale de l'Angleterre en 1790, avec toute les parties du
» monde, qui, d'après les listes présentées au
» parlement, s'est montée à 432 millions tournois.

» Si l'Asie ne prenait aucune part au commerce de l'Amérique, les nations manufacturières de l'Europe trouveraient actuellement, dans les colonies espagnoles, un débit annuel de 310 millions 800 livres tournois. Cette importation énorme n'est balancée que par 160 millions 125 mille livres, valeur des produits de l'agriculture coloniale. L'excédent de l'importation, qui s'élève à 150 millions 675 mille livres, est soldé en or et en argent, tirés des mines de l'Amérique. »

Dépopulation du Mexique.

L'indolence des peuples qui habitent la nouvelle Espagne, doit être une des principales causes qui ont retardé les prospérités de cette région fameuse; mais elle n'est pas la seule, et la difficulté des communications doit avoir

beaucoup ajouté à cette inertie. La circulation est continuellement arrêtée par toutes les entraves qu'a pu imaginer une administration injuste et fiscale. Il y a tout au plus deux rivières qui puissent porter de faibles canots, et encore dans de certaines saisons et pendant un espace de tems fort borné. Point d'industrie; on ne trouve quelques traces de chemin qu'auprès des grandes villes : partout ailleurs il faut voiturer les denrées ou les marchandises à dos de mulet. Pour ce qui est fragile, la tête des Indiens tient lieu de cheval, et les hommes sont dans le pays les meilleures bêtes de somme. Dans la plupart des provinces, la police fixe au voyageur ce qu'il doit payer pour le logement, les chevaux, les guides et pour la nourriture. Cet usage est barbare; mais il n'expose pas le voyageur aux rapines d'une mauvaise foi déhontée, comme dans les contrées plus civilisées de l'Europe. Comment un pays ainsi gouverné pourrait-il prospérer? En vain la nature, qui lui avait accordé des richesses végétales, lui avait prodigué en même tems ces métaux qui représentent dans tous les pays tous les genres de richesses; des maîtres indolens, des esclaves maltraités, mouraient avant le tems, et la terre dépeu-

plée restait sans culture. Jetons cependant de nouveau les yeux sur les richesses végétales de ce beau pays que nous avons épuisées. Voyons combien il a produit et combien il peut produire; et, pour ne pas nous tromper dans nos recherches, suivons les pas de deux voyageurs exacts, MM. *de Humboldt* et *de Bercy*.

Culture du Mexique.

« Le vaste royaume du Mexique, soigneu-
» sement cultivé, produirait lui seul (dit
» M. Humboldt) tout ce que le commerce
» rassemble sur le reste du globe : le sucre,
» le café, le cacao, le coton, l'indigo, la co-
» chenille, le froment, le chanvre, le lin, la
» soie, les huiles et le vin. Il fournirait tous les
» métaux, sans en exclure le mercure même;
» de superbes bois de construction. L'abon-
» dance du fer et du cuivre favoriserait les pro-
» grès de la navigation mexicaine. Si le manque
» de port, depuis l'embouchure de Rio-Alvara
» jusqu'à celle de Rio-Bravo, oppose des obs-
» tacles difficiles à vaincre, ces obtacles n'exis-
» tent pas du côté de l'Océan pacifique : Saint-
» François, dans la nouvelle Californie; San-

» Blas, dans l'intendance de Guadalaxara, près
» de l'embouchure de San-Iago, surtout Aca-
» pulco, sont des ports magnifiques. Dans la
» mer du sud, il n'y a que Coquimbo, si-
» tué sur les côtes du Chili, que l'on ose lui
» préférer. Plus au sud, on trouve le port
» de Realxo, dans le royaume de Guatimala,
» formé, comme celui de Guyaqu'il, par une
» belle et grande rivière. San-Zarate, très fré-
» quenté pendant la bonne saison, n'offre
» qu'une rade ouverte comme celle de Tehuan-
» tekat. Les côtes orientales de la nouvelle
» Espagne sont privées de ports de mer, car
» celui de la Véra-Crux par lequel se fait
» annuellement un commerce de 50 à 60
» millions de piastres, n'est qu'un mauvais
» mouillage entre les bas-fonds de la Caleta,
» de la Galega et de la Lavandera. Il est curieux
» d'observer que les côtes de l'ancienne Espa-
» gne offrent les mêmes désavantages aux
» navigateurs. Les habitans du Mexique se ber-
» cent de l'espérance d'ouvrir au commerce
» les ports artificiels suivans : au sud de Véra-
» Crux, à l'embouchure des rivières d'Alvara-
» do et de Guaxacualo, au nord de Véra-Crux,
» au Rio-Tampico, et surtout au village de
» Sotto-la-Marina, près la barre de San-Ander. »

Dépopulation. — Suite.

Les premiers pas des Castillans au Mexique furent sanglans, comme toutes leurs démarches dans ce malheureux pays. Plus ils avaient de moyens de carnage contre de malheureux hommes tout nus, plus ils abusèrent de ces terribles moyens; et au siége de Mexico et dans les autres expéditions entreprises pour remettre dans les fers des peuples désespérés qui avaient trouvé du courage dans leur esclavage, et dont le crime était de vouloir briser leurs fers, vaincus et vainqueurs jonchaient la terre. Bientôt la dépopulation s'accrut par l'introduction de la petite vérole et par les épidémies de 1545 et de 1576, dont la première coûta huit cent mille habitans à l'empire, et la seconde deux millions, si l'on veut adopter les calculs des Espagnols, si amis de l'exagération. Il est d'ailleurs démontré que, sans aucune cause accidentelle, le nombre des indigènes s'est sensiblement réduit à très-peu de chose. « Selon les registres » de 1600 (dit Raynal), il y avait cinq cent » mille Indiens tributaires dans le diocèse de » Mexico, et il n'y en restait plus que cent dix-

» neuf mille six cent onze en 1641. Il y en
» avait deux cent cinquante-cinq mille dans
» le diocèse de Los-Angeles, et il n'en restait
» que quatre-vingt huit mille deux cent qua-
» rante. Il y en avait cent cinquante mille dans
» le diocèse d'Oaxaca, et il n'en restait plus
» que quarante-quatre mille deux cent vingt-
» deux. Nous ignorons les révolutions arrivées
» dans les six autres églises ; mais il est vrai-
» semblable qu'elles ont été partout les mê-
» mes »

Le philosophe sent une joie amère de voir les atrocités ainsi punies; de voir les conquérans, après une aussi grande dépense d'hommes, d'or et de crimes, s'étonner de ce que leur conquête diminue chaque jour entre leurs mains, et de trouver que, s'il n'y a pas eu une Providence bienfaisante pour défendre les malheureux Mexicains, au moins y a-t-il eu une Providence *vengeresse*, pour frapper de stérilité le pays conquis, et pour flétrir la proie sanglante, une fois devenue la possession des vainqueurs.

L'usage où étaient, où sont encore les Espagnols, les métis, les mulâtres, les nègres, de prendre souvent leurs femmes parmi les Indiennes, tandis qu'aucune de ces races n'y

a jamais ou presque jamais choisi des maris, a contribué sans doute à l'affaiblissement de cette nation ; mais cette influence a dû être assez bornée. Des mariages mêlés ne sont rien auprès des effets terribles d'une tyrannie permanente.

Compensation incomplète. — Description de Mexico.

On ne dissimulera pas qu'à mesure que le peuple indigène voyait diminuer sa belle et forte population, celle des races étrangères dégénérées et indolentes, augmentait dans une progression très remarquable. « En 1600, dit » Raynal, le diocèse de Mexico ne comptait que » sept mille de ces familles; et leur nombre s'é- » leva, en 1741, à cent dix-neuf mille cinq cent » onze. Le diocèse de Los-Angeles n'en comp- » tait que quatre mille, et il s'éleva à trente » mille six cents; le diocèse d'Oaxaca n'en » comptait que mille, et il s'éleva à sept mille » cent quatre-vingt-seize. »

Ces nouveaux habitans étaient aussi efféminés que leurs prédécesseurs étaient braves et laborieux.

La culture des terres et l'exploitation des mines dévoraient les tristes restes de la population indienne. Tous les travaux manuels étaient dédaignés des Espagnols, des métis, des mulâtres, des noirs même. Plusieurs vivaient de rapine et d'aumône; la plupart dans l'oisiveté. Un grand nombre donne quelques momens aux arts et au commerce; le reste est employé au service des gens riches.

La paresse s'est ainsi jointe à la cruauté, au luxe, à l'orgueil, à la débauche. C'est surtout dans la capitale de l'empire, que le contraste de ces vices forme un ensemble plus hideux. Mexico détruit par des guerres sanglantes, habité ensuite et reconstruit par les brigands ou les conquérans qui l'avaient détruit, n'est encore qu'une ville très-secondaire, bien que Cortès lui-même, comme pour excuser les cruautés, l'ait fait rebâtir d'une manière fort supérieure à ce qu'il était avant son désastre.

« La ville (dit un voyageur) s'élève au mi-
» lieu d'un grand lac dont les rives offrent des
» sites heureux, qui seraient charmans si l'art
» y secondait un peu la nature. Sur le lac
» même, l'œil contemple avec surprise et sa-
» tisfaction des îles flottantes, chargées de

Vue de Mexico.

» fleurs, d'arbres et de fruits. Ce sont des » radeaux formés avec art et solidité, par les » indigènes, au moyen de roseaux entrelacés » et assez solides pour porter de fortes cou- » ches de terre et même des habitations légè- » rement construites. Quelques Indiens font » là leur demeure et y cultivent une assez » grande abondance de légumes. Ces jardins » singuliers n'occupent pas toujours le même » espace; ils changent de situation lorsque ce » changement convient à leur possesseur. »

Des levées très-larges et bâties sur pilotis conduisent à la ville. C'est un aspect fort beau et fort majestueux que celui de cette ville, située au milieu d'un plateau que de grandes montagnes environnent, et séparée de la terre par une vaste étendue d'eau, que traverse en ligne droite une énorme jetée, et dont des barques, des navires, des bâtimens de toutes les dimensions couvrent la surface.

Comment les vainqueurs n'ont-ils pas profité d'une si belle situation? L'air qu'on rèspire dans cette ville est tempéré, presque toujours d'une chaleur égale et douce. On y peut porter toute l'année des vêtemens de laine, sans les changer avec les saisons.

Les moindres précautions suffisent pour

garantir le citoyen de la chaleur ou du froid.

Charles-Quint demandait à un Espagnol qui arrivait de Mexico, combien il y avait de tems entre l'hiver et l'été : Autant, répondit-il, qu'il en faut *pour passer du soleil à l'ombre.*

L'avantage qu'a cette cité d'être le chef-lieu de la nouvelle Espagne, en a successivement multiplié les habitans. En 1777, le nombre des naissances s'y éleva à cinq mille neuf cent quinze, et celui des morts à cinq mille onze; d'où l'on peut conclure que la population ne s'éloigne guère de deux cent mille âmes.

Tous les citoyens ne sont pas opulens, mais plusieurs le sont plus peut-être qu'en aucun lieu du globe; beaucoup aussi, avec de l'or, ne peuvent se procurer les superfluités du luxe. Ces richesses accumulées très-rapidement ont produit un effet très-remarquable. La plupart des choses qui sont ailleurs de fer ou de cuivre, ont été exécutées avec l'argent ou l'or.

On a fait avec de l'or des manches de couteaux, des fers de chevaux, des étriers, des clés, des tables, des vases même, et des vases réservés aux plus vils offices.

Cette magnificence romanesque a jeté dans les mœurs une bizarre somptuosité. Des mil-

liers d'esclaves ont servi des femmes espagnoles dans leurs palais éclatans d'or; elles ne sont sorties que portées sur des lits de soie, pendant que l'on brûlait des parfums autour d'elles, et que des mains officieuses chassaient les insectes de leurs têtes chargées de pierreries : on a vu des hommes riches ne se montrer en public qu'environnés d'un cortége digne d'un souverain, et dépenser à l'occasion d'une fête plusieurs millions en un seul jour; on a vu et on voit encore des négresses, devenues maîtresses de ces hommes, porter sur leurs habits le revenu d'un empire, et des prêtres blanchir tous ces péchés à raison d'une somme donnée aux églises.

Luxe et mauvais goût.

Une ostentation inconnue jusqu'alors dans les deux hémisphères, s'empara du Mexique. Les citoyens de la plus riche cité du monde ne se contentèrent plus d'une habitation modeste, placée sur des rues larges et bien alignées; il fallut, à la plupart, des hôtels, non pas élégans ni commodes, mais immenses.

On multiplia les édifices publics ; on les fit, comme la Vénus de ce mauvais peintre ancien, riches et non pas beaux : l'architecture employée pour ces constructions ne fut ni gothique ni grecque, mais uniforme, barbare et maussade ; l'uniformité tua le génie ; partout les mêmes fontaines, les mêmes places, les mêmes ornemens du plus mauvais goût.

Des arbres mal choisis et d'un vilain feuillage ôtèrent aux promenades ce que des allées bien distribuées et des eaux jaillissantes auraient pu leur donner d'agrémens. On bâtit cinquante-cinq couvents, d'une grandeur et d'un luxe révoltans pour le penseur, d'une barbarie d'architecture dégoûtante pour l'artiste.

La dévotion des Espagnols avait élevé à tous les saints des chapelles magnifiques et d'innombrables temples, où les trésors du globe entier étaient entassés, mais où l'on ne trouvait, parmi tant d'opulence, ni majesté, ni beauté, ni grandeur, et qui n'inspiraient pas, à ceux qui les fréquentaient, des idées et des sentimens dignes de l'Être suprême, qu'on y venait adorer.

Dans cette multitude d'immenses constructions, il n'y a eu long-tems que deux monu-

mens dignes de fixer l'attention d'un voyageur. L'un est le palais du vice-roi, où s'asemblent aussi les tribunaux, où l'on fabrique la monnaie, où est le dépôt du vif-argent. Le peuple, que la famine, parmi tant de richesses, finit un jour par réduire au désespoir, le brûla en 1692; on le rebâtit depuis sur un meilleur plan. C'est un carré qui a quatre tours et sept cent cinquante pieds de long, sur six cent quatre-vingt dix de large. La cathédrale commencée en 1573, et finie en 1667, ferait également honneur aux meilleurs artistes; sa longueur est de quatre cents pieds, sa largeur de cent quatre-vingt quinze, et elle a coûté 9,460,800 livres: malheureusement, ces édifices n'ont pas la solidité qu'on leur désirerait.

Digues, travaux contre les inondations.

Mexico est situé dans un lac considérable, qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties, l'une remplie d'eaux douces, et l'autre d'eaux salées. Ces eaux paraissent également sortir d'une haute montagne, située à peu de distance de la ville, avec cette

différence que les dernières doivent traverser des mines qui leur communiquent leur qualité; phénomène semblable à plusieurs prétendues merveilles admirées des anciens Grecs. Mais indépendamment de ces sources régulières, il existe un peu plus loin quatre petits lacs qui, dans le tems des orages, se déchargent quelquefois dans le grand avec une violence destructive.

Cette position était fort avantageuse pour une ville; mais les anciens habitans avaient toujours été exposés à des inondations qui leur faisaient payer fort cher les avantages que leur procurait l'emplacement qu'ils avaient choisi pour en faire le centre de leur puissance: les maisons, attaquées dans leurs fondemens par l'eau dévastatrice, croulèrent de toutes parts; il fallut remédier chaque jour aux progrès de l'onde. Les bâtimens, plus pesans, s'enfoncèrent (quoiqu'élevés sur pilotis) en fort peu de tems, de quatre, de cinq, de six pieds, dans un terrein qui n'avait pas assez de solidité pour les porter: et la ville, moitié détruite, moitié abymée, n'offrit plus aux habitans ni une demeure sûre ni un asile agréable.

On essaya à plusieurs reprises de détourner

ces malheurs publics; on dépensa de grandes sommes d'argent pour construire des digues; mais les directeurs de ces grands ouvrages étaient Espagnols, tous dévots, quelquefois prêtres, le plus souvent ignorans; ils n'avaient pas de connaissances suffisantes pour achever ces travaux gigantesques; jamais il n'employaient les méthodes les plus efficaces. Les agens subalternes n'avaient d'ailleurs ni assez d'activité, ni assez de talens, ni assez de zèle pour suppléer par leurs efforts à l'incapacité des chefs. Ce fut un ingénieur nommé Martinet, qui eut en 1601, l'idée de construire un grand canal que la cour jugea préférable à tous les moyens employés jusqu'à cette époque; on mit tout en œuvre pour exécuter le projet. Afin de fournir à cette dépense, on exigea des habitans du Mexique le centième du prix des maisons, des terres, des marchandises, impôt inconnu dans le nouveau monde. Après avoir ainsi taxé le peuple, et condamné quatre cent soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens à s'occuper pendant six mois de travaux les plus fatigans, on renonça à l'entreprise, qui fut jugée impraticable. La cour, fatiguée de la diversité des opinions et des troubles, que son manque de

parole occasionnait, arrêta en 1631, que Mexico serait abandonnée et que l'on construirait ailleurs une nouvelle capitale.

Ce projet était sage, mais, comme dit un homme éloquent, « l'avarice qui ne voulait » rien sacrifier, la volupté qui craignait d'in» terrompre ses plaisirs, la paresse qui redou» tait les soins, toutes les passions se réuni» rent pour faire changer les résolutions du » ministère, et leur espérance ne fut pas » trompée. »

Mexico resta exposé à tous les outrages de l'onde. Il se passa un siècle et plus, sans que le gouvernement s'occupât sérieusement de prévenir des malheurs, dont les peuples avaient à gémir sans cesse. Ce ne fut qu'après les plus grands désastres que les esprits se réveillèrent. On s'est déterminé, en 1763, à couper une montagne où l'on s'était contenté jusqu'alors de faire quelques excavations, et, depuis, les eaux ont eu tout l'écoulement que la sûreté publique pouvait exiger.

Ce n'est pas le gouvernement, c'est le commerce qui s'est chargé de ce grand ouvrage, à raison de 4,320,000 livres. Lui-même il a voulu supporter tout ce que cette entreprise coûterait; de plus, il a voulu que,

(si l'on faisait des économies) elles tournassent au profit du fisc. Cette générosité n'a pas été une vertu d'ostentation; il en a coûté 1,890,000 livres aux négocians pour avoir servi leur patrie, et les ministres l'ont souffert. On a long-tems projeté d'autres travaux; le projet de dessécher le grand lac qui entoure Mexico a été long-tems agité; mais les choses d'utilité générale sont toujours les dernières dont les gouvernemens s'occupent. Sans doute de tels ouvrages dépensent infiniment; mais qu'est-ce que l'argent, quand il s'agit de rendre l'air salubre, de conserver la vie à ses semblables, d'éloigner les maladies, de multiplier les produits de la terre? on s'occupe de construire des églises, et on laisse la peste s'exhaler du sein des étangs; des pyramides s'élèvent, et le commerce meurt, faute de canaux; les caprices d'une favorite tirent des millions du trésor, et des milliers d'indigens entourent de leurs haillons sa calèche dorée; des réjouissances publiques sont données à grands frais, comme pour se moquer de la misère du peuple sur lequel pèsent des impôts énormes; on gagne des batailles, et l'état fait banqueroute; on fait des tableaux, on érige des bronzes adulateurs, on laisse l'administra-

tion de la justice s'avilir entre des mains souillées, et la mort établir son empire dans des hôpitaux infects; c'est ce qui est arrivé à Mexico. Cette ville antique, bien bâtie, heureusement située, le siége du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnaies, le séjour des plus grands propriétaires, le centre de toutes les affaires importantes, est restée dans un état stationnaire, faute de secours et de soins. L'industrie n'a tiré son activité que d'elle-même, et aucune impulsion supérieure ne l'a favorisée.

Rapports commerciaux du Mexique avec les Philippines.

Cependant l'industrie des habitans eux-mêmes et l'ambition de la cour formèrent plusieurs liaisons de commerce avec l'étranger. La première et la mieux connue de celles que le Mexique entretient par la mer du sud, a été formée avec les îles Philippines. Pour fonder une colonie aux Philippines, il fallut surmonter bien des obstacles; mais la cour de Madrid, qui avait conçu le projet d'un grand établissement en Asie, mit tout en œuvre pour le faire réussir. Elle sentit que les richesses de

l'Amérique attiraient si puissamment les Espagnols qui consentaient à s'expatrier, qu'il ne paraissait pas possible d'engager même les plus misérables à s'aller fixer aux Philippines, à moins que l'on ne consentît à leur faire partager ses trésors; on se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans, dans le Nouveau-Monde, des marchandises de l'Inde, pour y être échangées contre les métaux.

La cour obtint le résultat qu'elle désirait; mais cette liberté illimitée eut des suites si considérables qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en bornant un commerce qu'on croyait et qui était en effet immense. « Ce » qu'il devait être permis d'en faire dans la suite, » dit un auteur, fut partagé en douze mille ac- » tions égales. Chaque chef de famille en avait » une, et les gens en place un nombre pro- » portionné à leur élévation. Les communautés » religieuses furent comprises dans l'arrange- » ment, suivant l'étendue de leur crédit ou » l'opinion qu'on avait de leur utilité.

» Les vaisseaux qui partaient d'abord de » l'île de Cuba, et ensuite de celle de Luçon, » prirent dans les premiers tems la route du

» Pérou. La longueur de cette navigation était
» excessive. On découvrit des vents alisés qui
» ouvraient au Mexique un chemin plus court ;
» et cette branche de commerce se porta sur
» les côtes, où il s'est fixé. »

Les rapports du Mexique et des Philippines sont devenus fréquens ; on expédie tous les ans du port de Manille un vaisseau d'environ deux mille tonneaux. Nous sommes obligés, pour donner l'histoire complète du Mexique, de nous occuper de son commerce et de parler des Philippines. Les historiens n'oublient pas les expéditions guerrières qui tuent les hommes ; ils ne doivent pas oublier ces expéditions mercantiles qui les enrichissent. D'ailleurs, les rapports commerciaux changent les mœurs des peuples ; leur industrie et leurs habitudes sociales sont soumises au départ et au retour des vaisseaux marchands. Si le récit sanglant des horreurs de la conquête a été permis, que le récit plus doux et plus instructif des conquêtes du commerce me soit permis à son tour ! Suivons donc la route de ce navire, parti du Mexique, chargé d'Espagnols basanés et d'indigènes sans barbe.

Le départ est fixé au mois de juillet. Après s'être débarrassé d'une foule d'îles et de ro-



Truxillo fait massacrer les envoyés de Bolivar.

chers, toujours incommodes, quelquefois dangereux, le galion fait route au nord, jusqu'au trentième degré de latitude; là commencent à régner des vents alisés qui le mènent à sa destination.

Long-tems il a été défendu, sous les peines les plus graves, de chercher en avançant en mer, des vents plus forts et plus réguliers qui précipiteraient la marche du vaisseau. C'est ainsi que, dans les états mal dirigés, détruire un abus est un crime, et sortir de la route tracée, une action détestable. C'est à ce bel ordre, émané de la cour d'Espagne, qu'il faut attribuer le peu de succès des navigateurs castillans dans ces parages. Voilà pourquoi cet océan, qui aurait offert tant d'objets d'instruction et d'utilité à des nations plus éclairées ou moins circonspectes, ne lui a pas donné une seule découverte pendant des siècles entiers. Surchargé d'équipages et de marchandises, le vaisseau restait six mois en mer : depuis, on a beaucoup abrégé cette traversée. Les navigateurs sont moins timides; ils n'invoquent plus saint Elme, et ils osent faire voile pendant la nuit.

Acapulco.

Le port d'Acapulco, où le vaisseau aborde, a deux embouchures, dont une petite île ferme la séparation; on y entre de jour par un vent de mer, et l'on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, cinquante soldats, quarante-deux pièces de canon, et trente-deux hommes du corps de l'artillerie, telle était, en 1789, la défense de cette place.

Elle suffisait cependant à un port également étendu, sûr et commode. Le bassin, qui forme cette belle rade, est entouré de hautes montagnes; on voit leurs sommets arides se dessiner sur un ciel presque toujours jaunâtre et couleur de cuivre. Une atmosphère embrasée, lourde et malsaine, les environne, et pèse sur les habitations de trois ou quatre cent familles de Chinois, de mulâtres et de nègres, qui servent de milice. Cette organisation a subi de légers changemens.

L'arrivée du galion a toujours été un événement pour Acapulco. Des négocians de toutes les provinces du Mexique y viennent alors échanger leur argent et leur cochenille contre les épiceries, les mousselines, les por-

celaines, les toiles peintes, les soieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Asie.

C'est une singulière chose que ce mélange de la population la plus malheureuse et la plus riche ; des commerçans les plus opulens, et des misérables les plus nécessiteux. Là, pendant quelque tems, règnent à la fois la fraude et la misère, la débauche et l'indigence, la richesse et les haillons, la rapine et l'abondance. C'est là que se consomment les plus audacieuses contrebandes de l'univers.

Ce singulier spectacle dure près de trois mois. Les commerçans, chargés d'or et fatigués de débauche, regagnent leurs foyers, et le galion reprend la route des Philippines avec quelques compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. Il a été intercepté plusieurs fois par les Anglais dans sa traversée; une fois entr'autres par Cavendish, qui s'en empara en 1587 ; une fois par Rogers en 1709, et par Anson en 1742. Des richesses dont il est tout chargé, la moindre partie se répand dans la colonie.

« L'espace immense que les galions avaient » à parcourir fit désirer, dit un voyageur, un » port où ils pussent se radouber et se rafraî- » chir. On le trouva sur la route d'Acapulco,

» aux Philippines, dans un archipel connu
» sous le nom d'îles Mariannes. »

Si dans cet ouvrage je m'écarte de tems en tems de la route la plus directe, et si je suis le peuple dont je parle dans ses excursions et dans ses lointaines erreurs, le lecteur sensé s'apercevra du rapport intime qui se trouve entre ces mêmes voyages, les mœurs que je veux peindre et l'histoire que je raconte.

Des Mariannes. — Heureux peuple et heureux climat.

Au moins l'épisode que m'offrent ici les îles Mariannes, ressemble-t-il à l'un de ces points de vue enchanteurs, qui séduisent le voyageur, et, en l'arrachant à sa route, le paient de sa peine par des beautés sans nombre: ce sont des rochers qui forment une chaîne depuis le 13eme jusqu'au 22eme degré. Sur ces rochers, la nature a jeté avec profusion la plus douce verdure, les plus belles fleurs, des eaux de cristal tombant en cascade, des arbres chargés de bouquets et de fruits dans le même tems, des sites pittoresques, des oiseaux de toute espèce, et des végétations d'une piquante diversité.

La zône torride brûle au-dessus des Mariannes, et cependant l'air est pur, le ciel serein, le climat tempéré. « On y voyait autrefois des peuples nombreux (dit un écri-» vain); rien n'indique d'où ils étaient sortis. » Sans doute qu'ils avaient été jetés par quel-» que tempête sur ces côtes, mais depuis si » long-tems, qu'ils avaient oublié leur ori-» gine, qu'ils se croyaient les seuls habitans » du monde. »

Heureux peuples qui n'entendaient pas du sein de leurs îles le bruit triste et confus du monde civilisé! Sans luxe, sans guerre, sans richesses, presque sans passions, leur culte, leurs lois, leur gouvernement, était tout simple chez eux. Ils coulaient leurs jours dans une indolence perpétuelle, et c'était aux bananes, aux noix de coco, surtout au rima, qu'ils devaient ce malheur ou cet avantage.

Le Rima, ou arbre à pain.

Le rima, célébré par quelques voyageurs sous le nom d'arbre à pain, n'est pas encore bien connu des botanistes. C'est un arbre agréable à la vue, dont la tige élevée et droite

se divise vers la cîme en plusieurs branches : « ses feuilles sont alternes, grandes, fermes, » épaisses, sinuées profondément vers les » bords latéraux. Les plus jeunes, avant leur » développement, sont enfermées dans une » membrane qui se dessèche et laisse, en tom- » bant, une impression circulaire autour de la » tige. Elles rendent, ainsi que les autres par- » ties de l'arbre, une liqueur laiteuse très- » tenace... De l'aisselle des feuilles supérieu- » res sort un corps spongieux, long de six » pouces, tout couvert de petites fleurs mâles » très-serrées. Plus bas, on trouve d'autres » corps chargés de fleurs femelles, dont le » pistil devient une baie alongée et remplie » d'une amande. Ces baies, portées sur un » axe commun, sont si rapprochées, qu'elles » se confondent et forment, par leur assem- » blage, un fruit très-gros et de dix pouces » de longueur, hérissé de pointes grosses, » courtes et émoussées. »

Il paraît qu'il existe deux espèces ou variétés du rima. L'un a le fruit intérieurement pulpeux, rempli d'amandes bonnes à manger, qui ont la forme et le goût de la châtaigne. Le fruit de l'autre est plus petit : il n'a point d'amandes, parce qu'elles avortent lorsqu'il

est parfaitement mûr : sa chair est molle, doucereuse et malsaine; mais quand on le cueille un peu avant sa maturité, il a le goût d'artichaut, et on le mange comme du pain, ce qui lui a fait donner le nom de fruit à pain. Ceux qui veulent le conserver une ou plusieurs années le coupent par tranches et le font sécher au four ou au soleil.

Ce fruit, dont il se fait une exportation considérable, est devenu d'un usage commun au Mexique : une plante, un fruit peuvent changer les mœurs d'une nation, et la découverte des propriétés du tabac n'est pas l'un des points les moins importans de l'histoire moderne.

Observations des voyageurs mexicains et espagnols aux îles Mariannes.

« L'usage du feu, disent-ils, y était totalement ignoré; aucun de ces volcans, terribles arsenaux de la nature, qui laissent l'empreinte de leurs ateliers ineffaçablement gravée sur la surface du globe. Par un hasard extraordinaire, aucun de ces phénomènes célestes, qui allument souvent des

» flammes dévorantes et inattendues dans tous
» les climats, n'avait révélé aux habitans
» l'usage du feu ; aucun de ces hasards heu-
» reux qui, par frottement ou par collision,
» font sortir de brillantes étincelles de tant de
» corps, n'avait instruit ces paisibles insu-
» laires. »

Les voyageurs virent avec surprise des hommes qui n'avaient pas la moindre idée d'un élément si familier aux autres nations. Pour le leur faire connaître sans doute, ils brûlèrent leurs cabanes, mirent le feu à leurs moissons et à leurs arbres, et firent rôtir quelques-uns d'entr'eux. Voilà quelle instruction et quels bienfaits répandaient ces voyageurs ! Les pauvres habitans virent avec effroi une substance inconnue et dévorante, s'attacher à leurs possessions et les détruire; ils la prirent pour un animal qui s'accrochait au bois et qui s'en nourrissait. La vue de leurs compagnons brûlés ne les détrompa pas. Ils voulurent approcher de l'animal dévorant; et, s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la terreur aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de très-loin.
» Garantissez-nous, criaient-ils, de la mor-
» sure de cette bête si terrible et si cruelle, qui,
» par la seule violence de sa respiration, nous

» blesse et nous donne la mort. » Cependant ils revinrent par degrés de la consternation dont ils avaient été frappés; leur erreur se dissipa peu à peu, et on les vit s'accoutumer enfin à un bien précieux, dont tous les autres peuples connus avaient la possession immémoriale.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes, trouvèrent bien plus extraordinaire encore la supériorité que le sexe le plus délicat avait prise sur le plus fort dans les Mariannes. Imaginez ces voyageurs conquérans, qui n'estimaient que la puissance et la tyrannie, rencontrant la puissance entre les mains du sexe le plus faible. Là on ne faisait rien sans leur aveu; elles avaient la libre disposition de tout; dans aucun cas, même celui d'une infidélité publiquement connue, on n'était autorisé à leur manquer; les égards qui leur étaient dus se rapprochaient du culte. Toute l'autorité était dans leurs mains; et pour peu qu'elles jugeassent elles-mêmes qu'un mari devait être remplacé, soit parce qu'il n'avait pas assez de douceur, de complaisance et de soumission, soit parce qu'il vieillissait ou parce que les maladies et d'autres circonstances l'empêchaient de plaire, elles le renvoyaient sans

autre formalité, et contractaient un nouveau mariage. S'il s'agissait d'une infidélité, elles se vengeaient en pillant la cabane et les propriétés de l'infidèle époux. « Comment des » coutumes si bizarres avaient-elles pu s'établir ? demande un philosophe observateur. Si » l'on en croit les relations anciennes ou mo- » dernes, les hommes de cet archipel étaient » noirs, laids, mal faits ; ils avaient la plupart » une maladie hideuse de la peau, malgré l'u- » sage journalier du bain. Les femmes, au con- » traire, avaient un teint assez clair, des traits » réguliers, un air aisé, quelques grâces, le » goût du chant et de la danse ; est-il étonnant » qu'avec tant de moyens de plaire, elles aient » acquis un empire absolu et inébranlable ? Ce » qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'il » y ait eu des contrées, et surtout des contrées » sauvages, où l'on ait trouvé une différence si » marquée entre les deux sexes. L'unanimité » des historiens pourra-t-elle jamais étouffer » les doutes que doit faire naître une narration » si peu vraisemblable ? »

Il est une manière assez simple d'expliquer ce prétendu prodige. Il aura suffi de quelque légère apparence pour faire croire aux Mexicains ignorans et aux Espagnols, amoureux de l'ex-

traordinaire, que cette bizarre coutume était passée en loi : plus d'égard envers les femmes que chez beaucoup de sauvages, quelques coutumes particulières, voilà peut-être le fondement de ces narrations si pompeuses et si romanesques.

Les témoignages réunis de tous les écrivains possibles ne sauraient prévaloir contre une loi bien connue, générale et constante de sa nature. « Partout, excepté aux îles Ma-
» riannes (a dit un voyageur), on a trouvé et
» l'on a dû trouver la femme soumise à l'homme.
» Si l'on veut que je me prête à cette excep-
» tion, il faut l'appuyer d'une autre ; c'est que,
» dans cette contrée, les femmes l'empor-
» taient sur les hommes, non-seulement en
» intelligence, mais en force de corps. Si l'on
» ne m'assure pas de l'un de ces faits, je
» nie l'autre, à moins toutefois que quelque
» dogme superstitieux n'ait rendu leurs per-
» sonnes sacrées; car il n'y a rien que la su-
» perstition ne dénature, d'usage monstrueux
» qu'elle n'établisse, point de forfaits aux-
» quels elle ne détermine, point de sacrifices
» qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme :
» Dieu veux que tu te mutiles, il se mutilera ;
» si elle lui a dit : Dieu veut que tu assassines

» ton fils, il l'assassinera ; si elle lui a dit
» aux îles Mariannes : Dieu veut que tu rampes
» devant la femme, il rampera devant la
» femme. La beauté, les talens et l'esprit,
» dans toutes les contrées du monde sauvage
» ou policé, prosternèrent un homme aux
» pieds d'une femme.

» Mais ces avantages particuliers à quelques
» femmes n'établirent nulle part la tyrannie
» générale du sexe faible sur le sexe robuste.
» L'homme commande à la femme, même
» dans les pays où la femme commande à la
» nation. Le phénomène des îles Mariannes
» serait dans l'ordre moral ce que l'équilibre
» de deux poids inégaux, suspendus à des bras
» égaux de levier, serait dans l'ordre physi-
» que ; aucune sorte d'autorité ne doit nous
» amener à la croyance d'une absurdité. Mais,
» dira-t-on, si les femmes ont mérité là cette
» autorité, par quelques services importans,
» dont la mémoire s'est perdue ? Eh bien !
» l'homme, reconnaissant le premier jour,
» aura été ingrat le second. »

La troisième chose remarquable dans les Mariannes, c'était un pross ou canot, dont la forme singulière a toujours fixé l'attention des navigateurs éclairés.

Le Pross, Canot des Mariannes. — Missionnaires et Massacres.

Ces peuples occupaient des îles séparées par des intervalles considérables. Quoique sans moyens et sans désirs d'échanges, ils voulaient communiquer entre eux. L'amour et l'hospitalité nécessitaient ces rapports. Ils réussirent avec le secours d'un bâtiment d'une sûreté entière, quoique très-petit : propre à toutes les évolutions navales, malgré la simplicité de sa construction ; si facile à manier, que trois hommes suffisaient pour toutes les manœuvres ; recevant le vent de côté, genre de mérite absolument nécessaire dans ces parages.

Le pross avait en outre l'avantage unique d'aller et de venir, sans jamais virer de bord, en en changeant seulement la voile. Enfin il marchait si bien, qu'il faisait douze à quinze milles en moins d'une heure, et qu'il allait quelquefois plus vite que le vent.

Ce pross, appelé volant à cause de sa légèreté, est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé; et l'invention n'en saurait être

disputée aux habitans des Mariannes, puisqu'on n'en a trouvé le modèle dans aucune mer du monde. Ils l'avaient cependant construit sans le secours du feu, et sans aucune idée de la géométrie.

Les Espagnols et les Mexicains ne surent pas profiter de tous les avantages que leur offraient leurs rapports avec ces îles dont nous continuons l'histoire, trop curieuse et trop étroitement liée avec celle du commerce mexicain pour être abrégée ou passée sous silence.

Ils n'y découvraient pas de mines, c'était assez pour le mépriser. Que leur faisait le spectacle d'une nature vierge, si intéressante en elle-même, mais si fade pour celui qui cherche de l'or et des esclaves? Long-tems méprisées, les Mariannes restèrent plus tranquilles que les riches contrées où les métaux se forment : on négligea de leur donner des missionnaires et de les convertir à coups de sabre. Cependant elles eurent quelques missionnaires en 1668; et les voies de la persuasion se trouvant apparemment trop peu efficaces, on appuya par des soldats les prédications des apôtres.

Héroïsme.

Nous avons fait remarquer dans tout cet ouvrage, que des sauvages isolés, guidés par un farouche instinct, auxquels l'arc et la flèche étaient même inconnus, qui n'avaient pour toute défense que de gros bâtons, ne pouvaient pas résister aux armes et aux troupes de l'Europe. Cependant la plupart d'entre eux se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Les Espagnols les tuèrent par le fer, et les firent périr plus inhumainement encore par les honteuses maladies qu'ils leur communiquèrent. Une grande et terrible résolution naquit alors dans ces âmes sauvages. Tous les habitans firent avorter leurs femmes, de peur de leur faire porter des enfans esclaves; enfin la population diminua, tomba, s'anéantit, et le peu qui en restait se concentra dans la seule île de Guam.

L'île de Guam. — Vertu et bienfaisance d'un Espagnol.

L'île de Guam, dont il faut que nous parlions, a quarante lieues de circonférence; son port, situé dans la partie occidentale, a été long-tems défendu par une batterie de huit canons. Elle est fermée d'un côté par une langue de terre qui s'avance deux lieues dans la mer, et de l'autre par un rescif de même étendue qui l'embrasse presque circulairement. Quatre vaisseaux peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'ouest, qui ne souffle jamais violemment dans ces parages.

C'est dans cette île que les faibles restes de l'archipel se réfugièrent après le désastre. Quelques malheureux couverts de plaies mal cachées par des haillons, étaient les seuls débris de tout cet archipel florissant.

Peu à peu cependant les Espagnols adoucirent leur férocité, et les indigènes consentirent à vivre. A quatre lieues de la rade, sur les bords de la mer, dans une situation heureuse, s'éleva l'agréable bourgade d'Agana.

C'est dans ce chef-lieu de la colonie, et dans vingt-un petits hameaux distribués autour de l'île, que sont répartis quinze cents habitans; car c'est à ce nombre seulement que s'est élevée la croissance de la population.

L'intérieur de Guam sert d'asile et de pâture aux chèvres, aux porcs, aux bœufs, aux volailles, qu'au tems de la conquête y portèrent les Espagnols, et qui depuis sont devenus sauvages. Ces animaux, qu'il faut tuer à coups de fusils, ou prendre au piége, formaient la principale nourriture des Indiens et de leurs oppresseurs, lorsque tout à coup les choses ont changé de face.

Un Espagnol, honnête homme, M. Tobias, homme actif, humain, éclairé, a compris enfin que la population ne se rétablirait pas, qu'elle s'affaiblirait même encore, à moins qu'il ne réussît à rendre son île agricole. Cette idée élevée l'a fait cultivateur lui-même : à son exemple, les naturels du pays ont défriché les terres dont il leur avait assuré la propriété. Leurs champs se sont couverts de riz, de cacao, de maïs, de sucre, d'indigo, de coton, de fruits, de légumes, dont depuis un siècle ou deux les conquérans, si fiers de leurs lumières, leur laissaient ignorer l'usage.

Le bien fait par hasard, tourna au profit de ceux qui le faisaient. Ces enfans, d'une nature brute, long-tems avilis et dégradés par la tyrannie et la superstition, ont exercé dans des ateliers quelques arts de nécessité première, et fréquenté sans répugnance les écoles ouvertes pour leur instruction. On a vu des êtres humains, passer presque subitement de la barbarie à la civilisation, et ils ont enfin été heureux dans un des meilleurs pays du monde; exemple et leçon pour les hommes qui veulent asservir les nations par l'ignorance. Ce sont les sciences, ce sont les progrès de l'industrie que doivent favoriser tous ceux qui ont intérêt à la docile obéissance des hommes.

Cette révolution a été l'ouvrage d'un seul homme venu du Mexique. Nous sommes heureux d'avoir pu citer une belle action d'un de ces aventuriers dont l'histoire est toute couverte de sang humain.

Conquêtes de la Californie, jointe à la conquête du Mexique.

L'histoire de la conquête du Mexique serait incomplète, si nous négligions de parler

de la Californie, dont la conquête l'a suivie de près, et où nous allons retrouver nos aventuriers cupides et braves, dans toute leur férocité, et dans toute leur avarice.

« La Californie est proprement une longue » pointe de terre, qui sort des côtes septen- » trionales de l'Amérique, et s'avance entre » l'est et le sud jusqu'a la zône torride. Elle » est baignée des deux côtés par la mer Pa- » cifique. La partie connue de cette pénin- » sule a trois cents lieues de longueur sur » dix, vingt, trente et quarante de large. » Ainsi s'exprime un géographe connu.

Il est impossible que, dans un si grand espace, la nature du sol et la température de l'air soient partout les mêmes. Mais il y a une observation vraie pour tout ce climat : c'est qu'il est stérile, généralement sec et chaud à l'excès; le terrain est tantôt nu, tantôt pierreux, plus loin montueux, et plus loin encore sabloneux, partout infertile. Aussi est-il peu propre au labourage et à la multiplication des bestiaux.

Du Pita Haya.

Parmi le petit nombre d'arbres qu'on trouve dans ce pays, le plus utile est le pita haya, dont les fruits sont la principale nourriture des Californiens.

C'est une espèce de cierge, qui, comme les autres, n'a point de feuilles. Ses tiges droites et cannelées ont les côtes chargées d'épines et supportent immédiatement des fleurs blanchâtres, semblables à celles du nopal, sur lequel vit la cochenille, mais beaucoup plus alongées. Les fruits qui succèdent à ces fleurs ont à leurs surfaces des inégalités produites par la base subsistante des écailles du calice. Ils sont de la grosseur d'un œuf de poule, rouges en dehors et remplis intérieurement d'une pulpe blanche, bonne à manger, plus douce et plus délicate que celle de la figue ordinaire. On trouve dans cette pulpe de petites semences noires et luisantes.

De la Californie. — Des mœurs des habitans. — Amour filial. — Citation d'un philosophe éloquent.

Les Espagnols racontent qu'ils trouvèrent les Californiens bien faits et fort robustes. Cependant ils les accusent sans ménagement d'une pusillanimité extrême, d'inconstance, de paresse, de stupidité, et même d'imbécillité. A les entendre, ce sont des enfans, en qui la raison n'est pas encore développée. Plus basanés que les Mexicains, ils prouvent par cette différence de peau, que la vie policée renverse ou change entièrement l'ordre et les lois de la nature, puisque, sous la zône tempérée, un peuple sauvage est plus noir que ne le sont les nations civilisées de la zône torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avaient aucune pratique de religion, et leur gouvernement était tel qu'on devait l'attendre de leur ignorance. Chaque nation était un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entr'elles par des alliances, mais sans

aucun chef. L'obéissance filiale n'y était pas même connue, quoique ce sentiment soit, sinon plus vif, du moins plus pur dans l'état de nature que dans celui de société.

« En effet, dit un philosophe, les secours » qu'une police régulière assure à tous les » individus chez les nations civilisées, les » jeunes sauvages ne les attendent que de » leur père. C'est lui qui pourvoit à leur subsistance quand ils sont enfans; c'est » lui qui veille à leur sûreté. Comment ne » rechercheraient-ils pas sa bienveillance? » comment n'éviteraient-ils pas avec soin ce » qui pourrait les priver de son appui?

» Un respect qui n'est point exigé ne sau- » rait guère s'affaiblir dans des enfans qu'une » habitude animale, plus encore que le besoin, » ramène toujours dans la cabane qui les a vus » naître, et dont ils ne s'éloignent jamais à » de grandes distances. Les séparations que » l'éducation, l'industrie, le commerce, oc- » casionnent si fréquemment parmi nous, » et qui ne peuvent que relâcher les liens de » la parenté, les sauvages ne les connaissent » point. Ils restent à côté de celui qui leur a » donné l'existence, tant qu'il vit. Comment » s'écarteraient-ils de l'obéissance? Rien ne

» leur est impérieusement ordonné. Point
» d'être plus libre que le petit sauvage. Il naît
» émancipé; il va, il vient, il sort, il rentre, il
» découche, sans qu'on lui demande ce qu'il a
» fait, ce qu'il est devenu : jamais on ne s'a-
» viserait d'employer l'autorité de la famille
» pour le ramener, s'il lui plaisait de dispa-
» raître. Rien de si commun dans les villes
» que les mauvais pères; il n'y en a point au
» fond des forêts : plus les sociétés sont opu-
» lentes, et plus il y a de luxe, moins la voix
» du sang s'y fait entendre.

» Le dirai-je? la sévérité de notre éducation,
» sa variété, sa durée, ses fatigues, aliènent la
» tendresse de nos enfans. Il n'y a que l'expé-
» rience qui les réconcilie avec nous. Nous
» sommes obligés d'attendre long-tems la re-
» connaissance de nos soins et l'oubli de nos
» réprimandes : le sauvage n'en entendit ja-
» mais dans la bouche de ses parens, jamais
» il n'en fut châtié. Lorsqu'il sut frapper l'a-
» nimal dont il avait à se nourrir, il n'eut
» presque plus rien à apprendre. Ses passions
» étant naturelles, il les satisfait sans redou-
» ter l'œil des siens; mille motifs contraignent
» nos parens à s'opposer aux nôtres. Croit-on
» qu'il n'y ait point d'enfant parmi nous à

» qui le desir de jouir promptement d'une
» grande fortune ne fasse trouver la vie de
» leurs pères trop longue? J'aimerais à me le
» persuader. Le cœur du sauvage, à qui son
» père n'a rien à laisser, est étranger à cette
» espèce de parricide. »

Dans nos foyers, les pères âgés radotent souvent, au jugement de leurs enfans; il n'en est pas ainsi dans la cabane du sauvage. On y parle peu, et l'on y a une haute opinion de la prudence du père. Ce sont leurs leçons qui suppléent au défaut d'observations sur les ruses des animaux, sur les forêts giboyeuses, sur les côtes poissonneuses, sur les saisons et sur les tems propres à la chasse et à la pêche. Le vieillard raconte-t-il quelques particularités de ses guerres, ou de ses voyages? rappelle-t-il les combats qu'il a livrés, les périls qu'il a courus, les embûches qu'il a évitées? s'éleve-t-il à l'explication des phénomènes les plus simples de la nature? le soir, dans une nuit étoilée, à l'entrée de la cabane, leur trace-t-il du doigt le cours des astres qui brillent au-dessus de leur tête, d'après les connaissances bornées qu'il en a? Il est admiré. S'il survient une tempête, quelque révolution sur la terre, dans les airs, sur les eaux; quel-

que événement, agréable ou fâcheux? Tous s'écrient : Notre père nous l'avait prédit ! et la soumission pour ses conseils, la vénération pour sa personne en sont augmentés. Lorsqu'il approche de ses derniers momens, l'inquiétude et la douleur se peignent sur les visages, les larmes coulent à sa mort, et un long silence règne autour de sa couche. On le dépose dans la terre, et l'endroit de sa sépulture est sacré. On lui rend des honneurs annuels; et dans les circonstances importantes ou douteuses, on va quelque fois interroger sa cendre. « Hélas! dit un philosophe, les enfans » sont livrés à tant de distractions parmi nous, » que les pères en sont promptement oubliés. »

Ce n'est pas que je préferasse l'état sauvage à l'état civilisé ; mais plus j'y réfléchis, plus il me semble que, depuis la condition de la nature la plus brute jusqu'à l'état le plus civilisé, tout se compense à-peu-près, vices et vertus, biens et maux physiques. Dans la forêt, ainsi que dans la société, le bonheur d'un individu peut être moins ou plus grand que celui d'un autre individu; mais je soupçonne que la nature a posé des limites à celui de toute portion considérable de l'espèce humaine, au-delà desquelles il y a à-peu-près autant à perdre qu'à gagner.

Qu'on nous pardonne cette digression. L'histoire serait bien sèche sans la philosophie; elle serait un colosse privé des yeux, comme Polyphème aveuglé par Ulysse. Ces spéculations, ces raisonnemens et ces vues philosophiques nous offrent un grand soulagement parmi ces récits uniformes et ennuyeux d'horreurs éternelles.

Conquête projetée et tentée. — Citation. — Progrès de l'industrie moderne.

La soif des conquêtes croît toujours avec les conquêtes nouvelles; c'est l'avidité insatiable de l'hydropique.

Le Mexique n'eut pas été plutôt réduit et pacifié, que Cortez forma le projet d'ajouter à sa conquête la Californie. Lui-même il se chargea en 1526 de l'expédition, qui ne fut pas heureuse. Celles qui se succédèrent rapidement, pendant deux siècles, eurent le même sort, soit que les particuliers en supportassent les frais, soit qu'elles se fissent aux dépens du gouvernement; et cette continuité de revers a été expliquée par un historien contemporain.

« L'usage de lever les vues, les plans, les

» cartes de lieux qu'on parcourait, n'était pas
» alors fort commun. Si quelque aventurier
» plus intelligent ou plus laborieux que ses
» compagnons écrivait une relation de son
» voyage, cet écrit était rarement placé dans
» les dépôts publics. L'y mettait-on ? enseveli
» dans la poussière, il était oublié. L'impres-
» sion aurait remédié à cet inconvénient; mais
» la crainte que les étrangers ne fussent ins-
» truits de ce qu'on croyait important de leur
» cacher, faisait rejeter ce moyen de com-
» munication. De cette manière, les peuples
» n'acquéraient aucune expérience. Les ab-
» surdités se perpétuaient, et les derniers en-
» trepreneurs échouèrent par les mêmes fautes
» qui avaient empêché le succès des pre-
» miers. »

Voyez quels immenses progrès a fait l'industrie moderne ! Aujourd'hui la moindre découverte est soigneusement consignée dans les narrations, dans des cartes, dans des relations : tous les journaux en parlent; toutes les nations d'Europe traduisent ces nouveaux documens; toutes les oreilles en sont frappées, la jeunesse même participe à ces richesses.

Les caractères mobiles, le canon, les verres combinés par l'optique, les aérostats, le per-

fectionnement de la chimie, les nouvelles machines de toutes espèces, les merveilles de la vapeur, la gravure, toutes ces conquêtes de l'industrie ont attaché des ailes et donné un sceptre puissant au génie des découvertes, qui ne verra plus se perdre aujourd'hui aucun de ces précieux résultats.

Progrès de l'industrie au Mexique.

L'industrie a fait les plus grands progrès au Mexique même. « Maintenant, dit un » voyageur tout récent, il y a peu de pays » dans lesquels on n'exécute annuellement un » nombre plus considérable de grandes pièces » d'orfévrerie, de vases et d'ornemens d'é- » glises, qu'au Mexique : pour l'élégance et le » fini de l'exécution, elles peuvent rivaliser » avec tout ce qu'on a fait de plus beau en » ce genre, dans les états les plus civilisés de » l'Europe. On a exécuté récemment, en » bronze doré, des candélabres et d'autres » ornemens d'un grand prix, pour la nouvelle » cathédrale de la Puebla, dont l'évêque a » 550,000 livres de rentes. »

On a fait à la nouvelle Espagne d'aussi

belles voitures qu'à Londres et à Paris. Les ébénistes y exécutent des meubles remarquables par leur forme, par la couleur et le poli des bois que l'on tire de la région équinoxiale voisine des côtes, surtout des forêts d'Orizaba, San-Blas et de Colima. On fabrique des clavecins et des pianos jusque dans les *provincias internas*, à Durango, par exemple, à 200 lieues au nord de Mexico.

« Les indigènes, comme l'observe fort bien » M. de Humboldt, fabriquent des ouvrages de » bimbeloterie en bois et en cire, qui pourraient » devenir un article d'exportation pour l'Eu- » rope, comme le sont les boîtes, les cuillers, » et les jouets d'enfans, fabriqués par les habi- » tans de Nuremberg et les montagnards de » Berschtolgaden et du Tyrol. »

Héroïque et sublime entreprise des jésuites. — République chrétienne. — Gouvernement de la république. — Expulsion des législateurs.

Il était réservé à des prêtres d'achever ce que des guerriers n'avaient pu faire. On avait entièrement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les jésuites demandèrent en

1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencèrent l'exécution de leur projet. Ils avaient bien senti qu'il valait mieux gagner les hommes en les poliçant, qu'en les tuant. Ils formèrent un plan de législation d'après des notions exactes de la nature du sol, du caractère des habitans, de l'influence du climat. Voilà une mission vraiment sublime. Ils arrivèrent chez les sauvages qu'ils voulaient civiliser, leur apportèrent des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. Malgré toute leur aversion pour l'Espagne, ces peuples se laissèrent gagner. Le cœur humain résiste difficilement à ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent même avec plus de délicatesse et d'effusion que leur barbarie, leur peu de sensibilité et leur inconstance ne semblaient naturellement devoir en comporter.

Ces vices furent vaincus en partie par les révérends pères, qui suivaient leurs projets avec la chaleur et l'opiniâtreté particulières à leur corps. Les jésuites, élevés dans toute l'élégance des lettres, se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, et réussirent

Page 201.



République Chrétienne en Californie.

par ces moyens à donner la connaissance et, jusqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement; en 1745, ils formaient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrain et la disette d'eau. Une belle action faite au nom de Dieu est une chose si rare, qu'on ne peut la voir que comme une merveille.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bétel, les légumes, qu'on y cultive; les fruits et les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Une espèce de république s'est formée. Les Indiens ont chacun leur camp et la propriété de ce qu'il récoltent; mais ces enfans imprévoyans dissiperaient en un jour ce qu'ils auraient recueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeait pour le leur distribuer à propos.

Ils fabriquent des étoffes assez fines; et ce qui peut leur manquer est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe; avec le vin, assez approchant du Madère, qu'ils vendent à la nouvelle Espagne et aux galions. L'expérience a appris que l'ivresse leur était fatale, et que le vin ne pouvait leur être laissé sans qu'ils ne s'enivrassent.

Une douzaine de lois fort simples suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit, pour les faire observer, l'homme le plus intelligent du village, et celui-ci peut infliger le fouet et la prison, les seuls châtimens que l'on connaisse.

Admirable spectacle, que celui de cette république chrétienne, conduite comme par un chef mystérieux, dans la simplicité la plus grande !

Le lecteur qui sent quelques vertus au fond de son âme, et à qui les spectacles atroces ne suffisent pas, ne m'accusera pas de m'arrêter ici trop long-tems. Trop de scènes cruelles de destruction ont jusqu'ici affligé nos regards, pour qu'il ne nous soit pas permis, de les fixer un moment sur des travaux inspirés par l'humanité et dirigés par la bienfaisance. Toutes les autres conquêtes des Espagnols ont été faites par les armes. Nous n'avons vu que des hommes qui égorgeaient des hommes, ou qui les chargaient de chaînes. Nous n'avons trouvé au Mexique, dans les diverses provinces conquises, et aux diverses époques de la conquête, que perfidie, férocité, trahison, avarice, et tous les crimes auxquels on est porté par la réunion et la violence des

passions effrénées. La plume de l'historien du Mexique ne voit que du sang, ne trace que des lignes sanglantes.

Voici par hasard un pays qui appartient aux Espagnols, ajouté au Mexique, pacifié par des prêtres et conquis par la raison seule : asseyons-nous et respirons. Que le spectacle de l'innocence et de la paix dissipe les idées lugubres dont nous avons été jusqu'à présent obsédés, et soulage un moment notre âme des sentimens douloureux qui l'ont si constamment oppressée, flétrie et déchirée. Elle est trop peu durable cette vive, délicieuse jouissance, pour que je ne me hâte pas de la saisir. L'historien rencontre à chaque pas ces grandes catastrophes de la nature ou des sociétés, ces horreurs, ces combats, ces révolutions, toutes ces images de désolation qui remplissent l'âme d'un lugubre plaisir, et font couler des pleurs moitié amers, moitié doux. Mais il rencontre peu de ces charmans spectacles de bonheur et de philosophie ; et quand il les trouve, souvent il les abandonne. Ce qui est sage est calme, et le bonheur se tait. Il faut des sensations à l'homme, et l'homme en cherche à tout prix. Un génie sublime peut seul intéresser le cœur humain à des tableaux

de paix et de félicité. Bernardin, Jean-Jacques, il n'a fallu rien moins que vos âmes vertueuses et vos supérieures intelligences, pour nous forcer à lire quelques pages consacrées à peindre le bonheur de la vertu !

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, et un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étaient choisies par les législateurs et à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avait pas vu d'inconvénient à laisser ces faibles moyens à des prêtres qui avaient acquis sa confiance; et on l'avait bien convaincue que c'était le seul expédient qui pût préserver ses nouvelles conquêtes d'une oppression entièrement destructive.

Tel était l'état des choses, lorsqu'en 1767 la cour de Madrid chassa de la Californie les jésuites, comme elle les expulsait de ses autres provinces. On aurait bien pu épargner, dans cette proscription générale, ceux de tous les prêtres du monde qui avaient le mieux mérité des hommes, sur les deux rives de la mer jusqu'à la chaîne de montagnes qui lie la Californie à la nouvelle Espagne. Ils voulaient étendre leurs travaux et stabiliser leur

république; ils espéraient élever l'empire dont ils multipliaient les sujets, à un degré de puissance qui lui permît de voir d'un œil tranquille la navigation des Russes et la découverte du passage que les Anglais cherchent depuis si long-tems au nord-ouest. Quelle que soit l'ambition qui a dirigé les jésuites, on ne peut ici leur refuser son admiration. Ils ont exécuté de grandes choses pour le bonheur de leurs semblables.

Comment la Californie demeura au Mexique, et quels rapports sont établis entre les deux pays. — Projet du cardinal Albéroni.

En attendant que les vastes spéculations de ces pères soient ou anéanties totalement ou reproduites, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap Saint-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est le lieu où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissemens et des signaux qui les avertissent s'il a paru quelqu'ennemi dans ces parages; tant les hommes sont obligés à se redouter l'un l'autre. Ce fut en

1734 que le galion y aborda pour la première fois; ses ordres et ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Tous les gouvernemens de l'Europe ont adopté le système de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole; aussi le cabinet de Madrid a-t-il pendant long-tems apporté des obstacles aux liaisons nécessaires du Mexique avec l'Asie. Loin de penser comme eux, Albéroni voulait donner à cette liberté une extention illimitée.

« Il me paraît très-sage, disait-il, de faire » habiller les deux Amériques par les Indes. » Les colons seraient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une manière » plus analogue au climat. La guerre de l'Europe ne les exposerait pas à manquer souvent des choses les plus nécessaires. Ils seraient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de se défendre » contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces » ennemis eux-mêmes seraient moins redoutables, parce qu'ils perdraient peu à » peu les forces que l'approvisionnement du » Mexique et du Pérou leur procure. Enfin » l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle

» perçoit sur celles que fournissent ses rivaux, » ne perdrait aucune branche de ses revenus; » elle pourrait même, si les besoins l'exi- » gaient, obtenir de ses colonies des secours » qu'elles n'ont actuellement ni la volonté ni » le pouvoir de lui fournir. »

Ces paroles mêmes, consignées dans la correspondance d'Albéroni, prouvent combien avait d'étendue, de finesse et de force, l'esprit du vieux prélat; mais ce qu'il ne disait pas allait plus loin encore que ce qu'il disait. Il avait des projets bien plus vastes que ses aveux.

Les vues du ministre hardi et entreprenant s'étendaient d'une manière bien plus gigantesque. Il voulait que la métropole elle-même formât des liaisons immenses avec l'Orient, par la voie des colonies d'Amérique. Selon lui, les Philippines, qui jusqu'alors avaient payé un tribut énorme à l'activité des nations européennes ou asiatiques qui leur portaient des productions de leurs manufactures, pouvaient les aller chercher sur leurs propres vaisseaux, et les obtenir de la première main. En livrant la même quantité de métaux que leurs concurrens, les habitans des îles achèteraient à meilleur marché, parce que ces

métaux venant directement d'Amérique, auraient moins supporté de frais que ceux qu'il faut voiturer dans nos régions avant de leur faire passer aux Indes. « Les marchandises » embarquées à Manille, dit-il encore dans » sa correspondance, arriveraient à Panama » sur une mer constamment tranquille, par » une ligne très-droite et avec les mêmes » vents. Au moyen d'un canal très-court, » sollicité depuis long-tems par le commerce, » on ferait ensuite arriver aisément les cargaisons à l'embouchure du Chagre, où elles » seraient chargées pour l'Europe. »

Beaucoup de nations avaient intérêt à ne pas laisser l'Espagne arriver au point de richesse et de prédominance où Albéroni voulait la conduire; aussi trouva-t-il des obstacles sans nombre auxquels il opposait une fermeté inébranlable ; la hardiesse de ses combinaisons s'entourait de précautions et de moyens, à mesure qu'il rencontrait un ennemi sur sa route.

Le monde entier avait les yeux fixés sur Albéroni, sur l'Espagne et sur le sort du Mexique: les uns, enthousiastes du ministre, n'avaient point assez d'admiration pour ce génie extraordinaire qui ressuscitait pour ainsi dire de son

souffle une monarchie expirante; d'autres, en plus grand nombre, ne voyaient, dans ces projets si grands en apparence, que les délires d'une imagination déréglée qui s'exagérait les ressources d'un état ruiné, et qui se promettait des merveilles de ses remèdes empiriques. « Il veut (disaient les journaux du tems) donner le commerce du monde entier à une nation sans commerce, sans industrie, sans marchands, et réduite depuis deux siècles à l'impossibilité de faire même un commerce mesquin avec l'Europe. »

Cependant, au milieu de cette fermentation, Albéroni fut disgracié. L'univers ébranlé se reposa peu à peu; tous ses projets moururent. L'Espagne demeura immobile dans sa paresse et dans son ignorance. Les deux mondes virent tomber avec étonnement le colosse qui s'était promis de les ébranler.

On peut comparer l'histoire à un immense réseau dont il est impossible de toucher une maille sans en faire tressaillir toutes les parties. La seule histoire du Mexique et de ses conquérans nous a forcés à citer plusieurs îles sauvages; à parler du commerce et des relations commerciales du nouveau royaume; à revenir en Espagne et à pénétrer dans le cabinet du

cardinal-ministre; à étudier la politique de l'Europe, et à jeter un coup-d'œil sur le commerce du monde.

Des côtes du Mexique, et des communications entre le Mexique et le Pérou.

Après avoir parlé du commerce, et par conséquent de la navigation du Mexique, parlons de l'état physique de ses côtes. Elles ne ressemblent pas à celles du Pérou (1), où le voisinage et la hauteur des Cordillières font régner un printems éternel, des vents réguliers et doux. Les montagnes exercent sur l'air une influence que les naturalistes n'ont pas assez soigneusement appréciée. Après Panama, l'atmosphère n'étant plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, le climat devient différent.

La navigation est facile et sûre dans ces parages depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de mai : mais durant le reste de l'année, les calmes et les orages y rendent alternativement

(1) Voyez les Beautés du Pérou, qui servent de suite à celles du Mexique.

la mer calme, immobile, orageuse et dangereuse.

La côte qui borde cet océan a six cents lieues. Autrefois, il ne sortait des rades que la nature y a formées, ni un bâtiment pour le commerce, ni un canot pour la pêche. Cette inaction était bien en partie la suite de l'indolence des peuples; mais les funestes dispositions faites par la cour de Madrid y avaient plus de part encore. La communication entre les empires des Incas et de Montézuma, devenus provinces espagnoles, fut libre dans les premiers tems pour la mer du sud. On la borna quelque tems après à deux navires. Elle fut absolument prohibée en 1636.

Des représentations pressantes et réitérées déterminèrent à la rouvrir au bout d'un demi-siècle, mais avec des restrictions qui la rendaient nulle. « Ce n'est, dit un historien, » qu'en 1774 qu'il a été permis à l'Améri» que méridionale et septentrionale de faire » tous les échanges que leur intérêt mutuel » pourrait comporter. » L'univers entier a déjà tiré de grands avantages de ce nouvel ordre de choses. Herréra l'avait demandé depuis long-tems, en prédisant qu'il serait plus utile au pays de Guatimala qu'à tous les autres.

Commerce de plusieurs intendances.

« Cette audience domine sur douze lieues à
» l'ouest, soixante à l'est, cent au nord, et
» trois cents au sud. Sept ou huit provinces
» forment cette grande juridiction; celle de
» Costa Ricca est très-peu peuplée, très-peu
» cultivée, et n'offre guère que des troupeaux.
» Une grande partie des anciens habitans s'y
» sont jusqu'ici refusés au joug. Six mois
» d'une pluie qui tombe en torrent, et six mois
» d'une sécheresse dévorante, affligent Nica-
» ragua régulièrement chaque année; ce
» sont les hommes les plus efféminés de la
» nouvelle Espagne, quoique les moins riches.

« Les Castillans n'exercèrent nulle part
» plus de cruautés qu'à Honduras; ils en fi-
» rent un désert; aussi n'en tire-t-on qu'un
» peu de café et quelque salsepareille. Véra-
» Paz était en possession de fournir à l'an-
» cien Mexique les plumages éclatans dont on
» composait ces tableaux si long-tems vantés;
» la province a perdu toute son importance
» depuis que ce genre d'industrie a été aban-
» donné.

« Soconusco n'est connu que par la perfec-
» tion de son cacao. La plus grande partie de
» ce fruit sert à l'Amérique même. Les deux
» cents quintaux qu'on en porte en Europe
» appartiennent au gouvernement; s'il y en a
» plus que la cour ne peut consommer, on
» le vend au public le double de ce que coûte
» celui de Caraque. » Ces documens, empruntés à un voyageur espagnol, ont été conservés par nous dans toute leur intégrité. Obligés de citer différentes autorités pour donner à cet ouvrage toute l'authenticité dont il est susceptible, nous empruntons encore à un voyageur des détails curieux sur le commerce de plusieurs autres intendances.

Commerce de plusieurs intendances.

« Lorsque les Indiens, au nord du Balsan de Asapimi, veulent établir un commerce d'échange avec les Espagnols, ils plantent le long du chemin qui mène de Chihuahua à Santa-Fé de petites croix auxquelles ils suspendent une poche de cuir avec un peu de viande de cerf; au pied de la croix se trouve étendue une peau de buffle. L'Indien indique par ces signes,

qu'il désire commercer avec ceux qui adorent la croix; il offre au voyageur chrétien une peau pour avoir des comestibles dont il ne fixe point la quantité. Les soldats des présidios ou postes militaires, qui entendent le langage hiéroglyphique des Indiens, prennent la peau de buffle, et laissent au pied de la croix de la viande salée. Que pourra-t-on dire contre ce système de commerce, sinon qu'il indique un mélange extraordinaire de bonne foi plutôt que de méfiance, puisque ces gens ne se comprendraient pas s'ils se parlaient, ce qui pourrait occasionner des rixes entre eux? »

Nouvelle Biscaye.

« La nouvelle Biscaye produit du blé, des » vignes, des oliviers, du maïs, des légumes » et des fruits d'Europe, du lin, du chanvre. » On compte dans la nouvelle Biscaye une » cité, Durango : population, 15,000 âmes; » six villes : Chihuahua, 11,600; Sansuan » del Rio, 10,200; nombre de Dios, 6,800; » Papas-puiaro, 5,600; Saltillo, 6,000; Ma- » pimis, 3,300; Parras, 3,600; San-Pedio de » Batopilas, 8,000; San-Joseph del Parral,

» 5,000 ; Santa-Rosa de Cosiquiriachi, 10,700;
» Guarisamey, 3,800; plusieurs villages et
» présidios. »

Sonora.

« L'intendance de la Sonora, dont la plus septentrionale porte le nom de Pimeria, à cause d'une tribu nombreuse d'Indiens Pimas qui l'habitent, se divise en Primeria Alta et Primeria Basta. Le terrain montueux de la Primeria Alta est le choro de l'Amérique septentrionale. Tous les ravins et même des plaines y contiennent de l'or de lavage disséminé dans des terrains d'alluvion. Les Espagnols, dans leurs guerres avec les habitans de ce pays, commencées en 1765, et terminées en 1771 par la soumission des Indiens, découvrirent à Cineguela une plaine de quatorze lieues d'étendue, dans laquelle ils trouvèrent une grande quantité d'or en gros morceaux, qui n'étaient qu'à la profondeur de seize pouces.

Depuis on a découvert des mines d'or non moins riches. On a trouvé des pepites d'or pur, d'un poids de deux à trois kilogrammes. Plus au nord, sur la rive droite du Rio de l'Ascension, la nation des Soris, Indiens belli-

queux, occupe tout le pays. Cette province est célèbre par des ruines qui attestent une ancienne civilisation; elle produit du blé, du maïs, des fruits, des vignes, un peu de tabac.

On trouve dans les bois des cerfs, du gibier, et des oiseaux de passage. On compte dans l'intendance de la Soudra une cité, Arispe : population, 17,000 âmes; et les villes suivantes : Sonora; population, 10,000 âmes; Prostimarci, 5900; Culiacan, 9200; Cinalva, 8000; El Rosario, 5600; Villa de Fuente, 6400; Los-Alamos, 7000; et quarante-six villages.

Nouveau Mexique.

L'intendance du nouveau Mexique renferme des pays délicieux, qui ressemblent aux plus belles parties de l'Andalousie. On y récolte du maïs, du froment, du vin liquoreux et excellent, des figues, des pêches, des pommes et des poires. On y trouve entr'autres villes principales, les suivantes : Santa-Fé, population, 11,000; Albuquerque, 6900; Taos, 8800; vingt-six villages, trois missions, un poste militaire au Passo del Norte, etc.; des fermes qui ont l'air d'autant de hameaux, etc., etc.

Chiapa.

Quoiqu'au centre du Mexique, Chiapa formait un état indépendant de cet empire à l'arrivée des Espagnols; mais ce canton plia aussi devant des armes que rien n'arrêtait. Il y eut là, par miracle, peu de sang répandu, et les Indiens y sont encore plus nombreux qu'ailleurs. La province n'est fertile qu'en grains, en fruits, en pâturages; elle était trop riche, trop abondante et trop belle. Peu de conquérans s'y fixèrent; et c'est peut-être pour cela que l'homme y est moins dégradé, moins abruti que dans les contrées remplies de mines, ou avantageusement situées pour le commerce.

Les indigènes montrent de l'intelligence, ont quelque aptitude pour les arts, et parlent une langue qui a de la douceur, même une sorte d'élégance.

On voit de jolies femmes, des hommes robustes et polis dans plusieurs villes, et surtout à Chiapa de Los-Indios, ville assez importante, où leurs familles les plus considérables se sont réfugiées, qu'ils occupent seuls, et où

ils jouissent de grands priviléges. Sur la rivière qui baigne ses murs, s'exercent habituellement l'adresse et le courage de ces hommes moins opprimés que leurs voisins. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entre eux, ils s'attaquent et ils se défendent avec une agilité surprenante.

Ils bâtissent des châteaux de bois qu'ils couvrent de toiles peintes et qu'ils assiégent; triste souvenir de leurs anciens exploits! Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices du corps. Quel peuple l'histoire ne pouvait-elle pas attendre de tels hommes, si l'esclavage ne les eût abrutis!

Ville de Guatimala. — Tremblement de terre. — Pouvoir de l'industrie.

La province de Guatimala a, comme les autres provinces de sa dépendance, des troupeaux, des mines, du blé, du maïs, du sucre, du coton; mais aucune ne partage avec elle l'avantage de cultiver l'indigo. C'est sur son territoire qu'est placée une ville de son nom, où sont réunis les administrateurs et

les tribunaux nécessaires au gouvernement d'un si grand pays. Guatimala, cité célèbre, fut, il y a très-longtems, bâtie dans une vallée large d'environ trois milles, et bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au sud coulent des ruissaux et des fontaines qui procurent, aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, et y entretiennent perpétuellement des fleurs et des fruits. Les voyageurs font de la montagne, vue du côté du nord, un effroyable récit; il n'y vient ni mousse, ni arbres; il n'y croît jamais de verdure; on n'y voit que des cendres, des pierres calcinées: une espèce de tonnerre, que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement; il sort de ces fournaux intérieurs des flammes, des torrens de souffre qui remplissent l'air d'une infection horrible.

« Guatimala! Guatimala! dit une chanson du pays, tu as l'enfer d'un côté et le paradis de l'autre. »

Cette bizarrerie de la nature n'a rien d'étonnant pour qui connaît le Mexique.

Dans aucun pays la végétation n'est aussi immensément variée. Il est tems de faire con-

naître cette végétation unique dans l'histoire de la terre. Nous copions, pour les amis de la nature, quelques pages d'un botaniste et d'un voyageur auquel nous devons déjà beaucoup.

Coup-d'œil botanique sur la végétation de l'Amérique septentrionale.

« Les plantes les plus remarquables des pos- » sessions espagnoles dans l'Amérique septen- » trionale, sont le nopal, le cactus-cocheni- » lifer, espèce de figuier indien sur lequel » la cochenille se plaît particulièrement et » aime à se nourrir. Le mûrier et le ver à soie » ne furent soignés avec plus d'attention que » par les soins de Cortez, quelques années » après le siége de Tenochititlan; mais dans » la suite les vice-rois, par la crainte de bles- » ser ce que, dans les colonies, on appelle les » droits de la métropole, n'ont pas voulu que » l'on remplaçât la culture des avocatiers » par celle des mûriers européens et indigènes » qui existent sur le dos des Cordillières, » dont les feuilles sont moins dures que celles » du mûrier rouge des États-Unis, et que les » vers à soie mangent comme les feuilles du » mûrier blanc de la Chine.

» Le convalvulus-jalapa, ou vrai jalap, qui » croît naturellement dans la Californie, dans » la province de Xalapa au Mexique.

» Le capivifera officinalis et le tolvifera bal- » samum, deux arbres qui donnent une ré- » sine odorante, connue dans le commerce » sous le nom de baume de *capivi* et de *tolu*.

» Dans l'intendance de la Vera-Crux, on » trouve la liane parfumée (epidendrum va- » nille); le myrte, dont la graine est une épice » agréable, connue sous le nom de pimienta » de tabasco; le smilax, dont la racine est » la vraie salsepareille; le melck, le coton, » une espèce d'acacia indica, qui donne une » teinture en noir, supérieure à toutes celles de » l'Europe; des liquidambar, des amyris, etc.

» L'iucca, le dra cea borealis, le conval- » laria, et plusieurs autres espèces de cette » famille, ornent les monts et les vallées. Des » forêts de sapins étonnent souvent le voya- » geur qui n'a vu que nos forêts. Le fameux » arbre à main, le cheiron thostemon, est » le seul individu de son espèce qu'on ait » encore découvert au Mexique.

» Les rives des baies d'Honduras et de » Campêche sont célèbres, depuis le moment » de leurs découvertes, par leurs riches et

» immenses forêts de bois d'acajou et de cam-
» pêche. Le voisinage de Guatimala est re-
» nommé pour son indigo ; le gayac, le sassa-
» fras, le tamarin, la noix de coco, celle de
» cacao et un grand nombre d'autres produc-
» tions plus connues, parce qu'elles croissent
» aussi dans les Indes occidentales, ornent et
» enrichissent ces provinces fertiles. On trouve
» dans les bois la pomme de pin sauvage; et
» tous les terrains bas rocailleux sont chargés
» de diverses espèces d'aloës et d'euphorbes.

» Il ne s'est encore introduit dans les jar-
» dins de l'Europe que peu de plantes du
» Mexique : parmi celles-là, on peut citer la
» sabria fulgens, à laquelle ses fleurs cramoi-
» sies donnent tant d'éclat, la belle dalhia,
» l'élégant sisyrenchium strié, l'hélianthus
» gigantesque, la délicate mentzelia, l'aris-
» toloche, les datuca, les barringtonia, les
» carolinea, les mesymbrium, les gustavia,
» les amtpis, les lecqthis, les lisianthus, les
» magnolia, des liacées diverses; enfin le ro-
» sier motezuma de la chaîne des montagnes
» porphyritiques qui bordent au nord la vallée
» de Mexico.

» Le plateau central du Mexique produit
» avec abondance des cerises, des prunes,

» des pêches, des abricots, des figues, des » raisins, des pommes, des poires, des cannes à » sucre. » A ces fruits les habitans du Mexique, comme ceux du Pérou et de la nouvelle Grenade, joignent l'ananas de différentes espèces, les sapottes, les sapotilles, les mameis, les gouyaves de plusieurs sortes, les anones, les chilimoyes, les spondias (espèce de prune) et autres productions précieuses de la zône torride.

La partie montueuse de l'Amérique équinoxale a des orangers, des cerisiers, des noyers, des pruniers, des pommiers, des mûriers, des poiriers, des fraisiers, des rubus et groseillers qui lui sont propres; des vignes, des maqueys, et autres plantes qui fournissent des liqueurs agréables. La cour de Madrid a toujours vu de mauvais œil la culture de l'olivier, du mûrier, du chanvre, du lin et de la vigne. En 1802, le vice-roi reçut l'ordre de la cour de faire arracher les vignes dans les provinces septentrionales du Mexique, parce que le commerce de Cadix se plaignait d'une diminution dans la consommation des vins d'Espagne.

Le maquey fournit aux Mexicains un vin agréable à boire. La quantité de miel qu'ils

retirent en vingt-quatre heures du maquey, à peine haut d'un mètre et demi, et qui ne vient que sur les rochers ou dans les terrains les plus arides, est de 200 pouces cubes, qui égalent huit quartillos.

« Une plante vigoureuse fournit quelquefois » jusqu'à 375 pouces par jour pendant quatre » à cinq mois, ce qui fait le volume énorme » de plus de 1100 décimètres cubes. Le miel » ou suc de l'agave est d'un aigre-doux assez » agréable. Il fermente facilement, à cause » du sucre et du mucilage qu'il contient. Pour » accélérer cette fermentation, on y ajoute » un peu de pulque vieux et acide : l'opération » se termine dans l'espace de trois ou quatre » jours. La boisson vineuse, qui ressemble » au cidre, a une odeur de viande échauffée, » que l'on corrige quand on le veut; mais » quand on peut vaincre le dégoût qu'inspire » cette odeur fétide, on préfère (dit-on) le » pulque à toute autre boisson. Il est stoma- » chique, fortifiant, surtout très-nourrissant. » On le recommande aux personnes maigres. » Bien des particuliers, dit M. Humboldt, » s'abstiennent totalement de l'eau, de la bière » et du vin, pour ne boire d'autre liquide que » le suc de l'agave; on en retire, par distil

» lation, une eau-de-vie très-enivrante, qu'on
» appelle mexicale. Du tems des empereurs,
» le maïs, le millet, le manioc, le petit-riz,
» le quinoa, les ignames, les patates sucrées,
» originaires du Pérou, et surtout les papos
» ou pommes de terre, dont l'Europe et l'Asie
» se sont enrichies, et que l'on regarde comme
» plus utiles que l'arbre à pin introduit à Ma-
» dras et dans les Antilles de l'Amérique; les
» bananes et les figues bananes de plusieurs
» espèces, le cacao, l'oca, le caconitte, dont
» la poudre donne une espèce de farine nour-
» rissante, le melon de plusieurs espèces, les
» nombreuses pommes d'amour ou tomates,
» la pistache, les topinambours, qu'on appelle
» aussi truffes du Canada, les différentes es-
» pèces de piment, les oignons, les poireaux,
» l'ail, le cresson alenois, le cresson de fon-
» taine, l'oseille, les cardons, les haricots,
» quelques variétés de pois chiches, faisaient
» la base de la nourriture des indigènes. Ils
» cultivaient aussi la sauge, la bourrache et
» les callebasses. Si les champs que couvrent
» les céréales, dans les parties septentrionales
» de la terre, embellissent peu l'aspect de la
» nature, l'habitant des tropiques, au con
» traire, en s'établissant, multiplie, par les

» plantations des bananiers, la parure des
» cantons humides.

» Quelle différence entre ce produit et celui
» des graminées céréales dans les parties les
» plus fertiles de l'Europe! Le bananier, le
» premier de tous les fruits du globe, se per-
» pétue sans que l'homme y mette d'autre soin
» que de couper les tiges qui supportent le
» fruit. Huit ou neuf mois après que le dragon
» du bananier est planté, le régime commence
» à se développer, et le fruit, qui peut être
» cueilli le dixième ou onzième mois, produit
» un régime composé de 160 à 180 bananes,
» de 7 à 8 pouces de long, pesant 30 à 40 ki
» logrammes. Un terrain de 100 mètres carrés
» de surface peut renfermer au moins 30 à
» 40 bananiers. Dans l'espace d'un an, ce
» même terrain, en ne comptant le poids d'un
» régime que de 15 à 20 kilogrammes, donne
» plus de 200 kilogrammes (ou 400 livres en
» poids) de substance nourrissante.

» Le froment, en le supposant semé et non
» planté d'après la méthode chinoise, et en
» calculant sur la base d'une récolte décuple,
» ne produit, sur un terrain de 100 mètres
» carrés, que 150 kilogrammes ou 300 livres
» pesant de grains.

» En France, l'arpent légal de 1344 toises
» et demie carrées est ensemensé à la volée,
» en terres excellentes, avec 160 livres de
» grains; en terres médiocres ou mauvaises,
» avec 200 à 220 livres : le produit varie de
» 1000 à 2500 l'arpent.

» La pomme de terre donne, en Europe,
» sur 100 mètres de terres bien cultivées et
» bien fumées, une récolte de 45 kilogrammes
» (ou 90 livres) de racines. On compte 4 à
» 600 livres par arpent légal. Le produit des
» bananes est par conséquent, à celui du fro-
» ment, comme 133 livres; à celui des pom-
» mes de terre, comme 44 livres. On avouera
» qu'un pays qui fournit de semblables pro-
» ductions mérite qu'on en parle avec plus
» d'égards qu'on ne l'a souvent fait.

» Le manioc, connu sous le nom de jucca
» douce, jucca amère, que les Mexicains,
» comme les naturels de toute l'Amérique
» équinoxiale, cultivent depuis la plus haute
» antiquité, est une des plus utiles produc-
» tions du sol américain. Il supplée au riz, à
» toutes sortes de froment, ainsi qu'à toutes
» les racines et fruits qui servent à la nourri-
» ture de l'homme. La culture du manioc,
» exige, de plus que celle du bananier, qu'on

» ait le soin de le dégager une fois des herbes
» qui pourraient nuire à son accroissement;
» du reste, on le cultive comme les pommes
» de terre, et la récolte ne se fait que sept à
» huit mois après que les boutures ont été mi-
» ses en terre. Le manioc produit une racine
» dont la fécule sert à faire du pain, ou des
» galettes. Le pain de manioc est très-nour-
» rissant. Les molécules farineuses de la cas-
» save paraissent avoir quelque analogie avec
» le caoutchaut, si commun dans toutes les
» plantes du groupe des tithymaloïdes. La fé-
» cule de manioc, râpée, séchée et boucanée,
» est presque inaltérable; les insectes et les
» vers ne l'attaquent jamais; et tous les voya-
» geurs connaissent, dans l'Amérique équi-
» noxiale, les avantages du couaque.

» Le suc de la jucca amère, qui dans son
» état naturel est un poison très actif, se dé-
» compose par le feu, perd ses propriétés
» vénéneuses à mesure qu'on l'écume, et s'em-
» ploie sans danger comme sauce. Ce suc bru-
» nâtre ressemble à un bouillon très-nourris-
» sant. A Cayenne, on l'épaissit pour en faire
» le cabiou, qui est analogue au souy qu'on ap-
» porte de la Chine, et qui sert pour assaisonner.

» Le maïs est, de tous les graminées utiles

» à l'homme, celui dont le perisperme fari-
» neux a le plus de volume; on le cultive de-
» puis le quarante-cinquième parallèle nord
» jusqu'au quarante-deuxième parallèle sud.
» La fécondité du maïs mexicain surpasse
» tout ce qu'on peut imaginer en Europe.
» Dans les belles plaines qui s'étendent depuis
« San-Juan Del-Rio à Queretarie, une fanè-
» gue, ou cent livres de maïs, en produit huit
» cents. Dans les environs de Valladolid, on
» regarde comme une mauvaise récolte celle
» qui ne donne que cent cinquante fois la se-
» mence. Dans les villages de San-Buenaven-
» tura et de Capistrano, dans la nouvelle
» Californie, le maïs a souvent donné de cent
» quatre-vingt à deux cents fois sa valeur.

» Au Chili, on cultivoit, bien avant le
» quinzième siècle, le zeamaïs, appelé magu,
» espèce de seigle, et le zeacuragua, espèce
» d'orge. Hernandez assure avoir trouvé chez
» les Indiens du Mechoacan, une espèce de
» froment qui, d'après sa description très-suc-
» cincte, se raproche du blé d'abondance, que
» l'on croyait originaire d'Egypte.

» Entre les nombreuses variétés du maïs,
» il y en a une dont l'épi mûrit deux mois
» après que le grain a été semé. Les Mexicains

» qui habitent les côtes de la mer du sud en
» préfèrent une autre qui se récolte en moins
» de trente à quarante jours. Le maïs, comme
» on l'a vu au commencement de cet ouvrage,
» est non-seulement nourrissant et précieux
» par les boissons diverses et le miel qu'on
» en extrait; mais encore il engraisse les ani-
» maux et donne de la vigueur et du feu aux
» chevaux.

» Après le manioc et les papas ou pommes
» de terre, il n'y pas de productions plus
» utiles pour la subsistance du peuple que l'oca,
» la patate et l'igname. Lorsque Colomb, à
» son retour en Espagne, parut pour la pre-
» mière fois devant la reine Isabelle, il pré-
» senta à cette princesse des grains de maïs,
» des racines d'ignames et des patates. Il faut
» encore compter parmi les plantes utiles
» propres au Mexique, le camomite, dont la
» poudre donne une espèce de farine nourris-
» sante; les nombreuses pommes d'amours ou
» tomates, la pistache, les topinambours,
» enfin les différentes espèces de piment.

» Le raisin de la meilleure qualité est celui
» de Zapotitlan, dans l'intendance d'Oaxacu;
» les vignobles de Doleres, de San-Luis de
» la Paz, et des provinces internes, sont très-

» estimés; surtout ceux du Passo del Norte, » et des terres du marquis de San-Miguel. Le » vin de ces deux derniers endroits se con- » serve pendant un grand nombre d'années, » quoiqu'il soit préparé avec peu de soin. » Ces particularités, qui sont fournies par M. Humboldt, prouvent avec quelle prévention déplacée M. Paw s'est récrié contre cette production du territoire américain, contre la bonté et la fertilité de ce pays, lors même qu'il ignorait peut-être qu'au Mexique, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'Amérique, on moissonne le même champ deux et trois fois par an.

« Lorsque le nouveau continent voudra se » passer des productions de l'ancien, les par- » ties montueuses et tempérées du Mexique, » de Guatimala, de la Nouvelle Grenade et de » Caraccas, pourront fournir du vin à toute » l'Amérique septentrionale. Elles devien- » dront pour elles, en attendant que leurs vi- » gnobles de l'Ohio et de la Louisiane soient » organisés, ce que la France, l'Italie et l'Es- » pagne, sont depuis long-tems pour le nord » de l'Europe.

» Le Mexique est si fertile qu'on y a observé, » ainsi qu'à la Louisiane, dans les terres qui

» avoisinent la nouvelle Orléans, qu'un ar-
» pent rend au cultivateur de 80 à 100 francs
» en froment, 250 en coton, et 450 en sucre.
» D'après cette énorme différence dans la va-
» leur des récoltes, on ne doit pas s'étonner
» si le colon mexicain préfère les denrées colo-
» niales à l'orge et au froment de l'Europe.
» Telle est en général la fertilité du sol de
» l'Amérique équinoxiale, que tout le sucre
» consommé en France (et évalué par M. Hum-
» boldt à 20 millions de kilogrammes), pour-
» rait être produit sur un terrain de sept lieues
» carrées, étendue qui n'est pas la trentième
» partie du plus petit département de la France.

» Le coton est une de ces plantes dont la
» culture, parmi les peuples aztêques, est
» aussi ancienne que celle du pite, du maïs
» et dn quinoa. La nouvelle Espagne ne
» fournit annuellement que 512,000 killo-
» grammes de coton. Cette quantité, quoique
» considérable, est le sextuple de celle que
» les États-Unis exportaient en 1791, de leur
» propre crû. Depuis douze ans, la production
» du coton y est devenue trois cent soixante
» dix-sept fois plus grande (comme on peut
» le voir par les renseignemens de M. Gallatin),
» ministre des finances à Washington. Le

» Mexique et les États-Unis pourront un jour, » à eux seuls, produire tout le coton que l'Europe emploie dans ses manufactures. Rien » n'empêche de cultiver avec le plus grand » avantage le lin, le chanvre, dans les pro» vinces internes, et sur les plateaux dont la » température moyenne est au-dessous de 14 » dégrés du thermomètre centigrade. La mé» tropole, peu éclairée sur ses vrais intérêts, » s'est opposée à cette culture et à celle de la » vigne, de l'olivier et du mûrier. »

La production du café est encore nulle à la nouvelle Espagne, et l'usage en est si rare, que tout le pays n'en consomme annuellement que de quatre à cinq cents quintaux. D'après les relations qui existaient avant la conquête, entre les Mexicains et les Péruviens, il est à présumer que ceux-ci leur avaient fait connaître les propriétés du café racemosa, et que ces deux peuples l'avaient cultivé avant qu'aucun Européen eût débarqué sur leurs côtes, et eût essayé d'y introduire le café de l'Arabie. Le café américain croît en abondance au Brésil, dans une grande partie de la terre ferme, et dans les Etats-Unis.

La culture du cacaoyer était très répandue au Mexique du temps de Montezuma. C'est là

que les Espagnols apprirent à connaître cet arbre précieux, qu'ils ont transplanté dans la suite aux Canaries et aux Philippines; à réduire le chocolat en tablettes, à l'exemple des Mexicains, qui préparaient leur chocolat avec un peu de maïs, de vanille, et avec le fruit d'une espèce de piment ou épice qu'ils mêlaient au cacao. C'est du Mexique que cet art, et les instrumens dont on se servait, et le mot chocolat, ont passé en Europe. L'exportation annuelle de cette denrée s'élève à 45 millions 600 mille livres tournois. Du temps des rois aztêques, les grains de cacao servaient de monnaie au grand marché de Flatelolco, comme les coquilles aux iles Maldives.

Cette immense énumération de la belle végétation de l'Amérique méritait de trouver ici sa place. Elle apprendra aux Européens à ne pas être si orgueilleux de leurs richesses; c'est au Mexique à tirer parti des siennes.

Guatimala.

Les objets que demande le Pérou sont expédiés de cette capitale par la mer du sud. L'or, l'argent, l'indigo destinés pour notre

continent, sont portés à dos de mulet au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de la ville, dans un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras.

Tant de richesses sont échangées dans cet entrepôt, contre les marchandises arrivées d'Europe. Dans les mois de juillet ou d'août, ce marché est entièrement ouvert, et souvent pillé, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. Il est incroyable que l'insouciance espagnole n'ait pas songé à le défendre; ce qui était d'autant plus aisé que son entrée est rétrécie par deux rochers élevés, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Espérons que de nouvelles destinées naîtront pour l'Espagne, et que, religieuse et libre, commerçante, généreuse et active, elle ne restera plus volontairement en arrière de toutes les civilisations.

Un général avait déjà tracé un plan de surprise de Guatimala. « Les vaisseaux, dit-il, » seraient en sûreté dans la rade. Douze cents » hommes débarqués à Saint-Thomas, traver- » seraient quinze lieues de montagnes, où ils » trouveraient des chemins commodes et des » subsistances. Le reste de la route se ferait » à travers des plaines peuplées et abondan-

» tes. On arriverait à Guatimala, qui n'a pas
» un soldat, ni la moindre fortification. Les
» quarante mille âmes, Indiens, nègres, mé-
» tis, Espagnols, qui n'ont jamais vu l'épée,
» seraient incapables de la moindre résistance.
» Ils livreraient à l'ennemi, pour sauver leur
» vie, les richesses qu'ils accumulent depuis
» trois siècles, et la contribution serait au
» moins de trente millions. Les troupes rega-
» gneraient leur bâtiment avec ce butin, et,
» si elles le voulaient, avec des otages qui as-
» sureraient la tranquilité de leur retraite. »

Il n'est plus temps. Personne n'a surpris Guatimala. La nature et non l'homme l'a dé truite, peu de temps après que fut écrit le passage que je viens de citer. En 1772, un horrible tremblement de terre l'a renversée; cette riche cité est en ruines.

On a essayé de la relever; mais le Castillan indolent a fait bien peu d'efforts, et ce n'est qu'un village. Appelons sur cette cité les regards féconds de l'industrie.

L'industrie règne aujourd'hui. Par elle les déserts sont peuplés, les terres les plus ingrates sont fécondées, les eaux sont repoussées, et la fertilité s'élève sur le limon; les marais portent des maisons. A travers des

monts entr'ouverts, l'homme se fait des chemins ; il fend les rochers, il les unit par des ponts, il suspend des roseaux sur la profondeur obscure de l'abîme, au fond duquel le torrent courroucé semble murmurer de son audace, et il passe sur ce pont tremblant. Il oppose des digues à la mer, et dort tranquillement dans le domicile qu'il a fondé au-dessous des flots. Il assemble quelques planches sur lesquelles il s'assied ; il dit aux vents de le porter à l'autre extrémité du globe, et les vents lui obéissent.

Homme, que tu es pusillanime! que tu es petit! et cependant que tu te montres grand, et dans tes projets, et dans tes œuvres! « Avec » ses bras faibles leviers de chair (a dit un ad» mirable poète anglais que je traduis), et avec » ton intelligence, tu attaques la nature en» tière, et tu la subjugues. Tu affrontes les » élémens conjurés, et tu les asservis. Rien » ne te résiste. Ton âme est-elle tourmentée » par l'amour ou le désir de posséder une » belle femme que tu haïras un jour; par l'in» terêt ou la fureur de remplir tes coffres d'une » richesse qui te promette des jouissances que » tu te refuseras; par la gloire ou l'ambition » d'être loué par tes contemporains que tu

» méprises, ou d'une prospérité que tu ne dois
» pas estimer davantage? tu mets tout en
» usage, et tout te réussit. Si tu fais de gran-
» des choses par passion, tu n'en fais pas de
» moindres par ennui.

» Tu ne connaissais qu'un monde; tu soup-
» çonnas qu'il en était un autre : tu l'allas
» chercher, et tu le trouvas. »

En suivant les pas de ces êtres merveilleux dans le nouveau monde, la hardiesse de ses entreprises en dérobe quelquefois l'atrocité, et l'énergie de ses crimes imprime une certaine grandeur même à la bassesse. Le philosophe est épouvanté, anéanti, confondu, soit que ses forfaits le glacent d'horreur, soit que ses vertus le transportent d'admiration.

Anciens Espagnols et leurs descendans.

C'étaient des géans d'audace et de crimes, que les conquérans de l'Amérique; mais le climat, une mauvaise administration, l'abondance de toutes choses, énervèrent leurs descendans. Tout ce qui portait l'empreinte de la difficulté se trouva au-dessus de leurs

âmes corrompues, et leurs bras amollis se refusèrent à tous les travaux.

Durant ce long période, ce fut un engourdissement dont on voit peu d'exemples dans l'histoire. Comment une cité, engloutie par des volcans, serait-elle alors sortie de ses décombres? Mais la liberté se montre, et la nation se régénère. Bientôt on va élever une autre ville plus vaste, plus commode, plus belle que celle qui existait. Déjà les Mexicains eux-mêmes ont retrouvé l'ancien courage de leurs ancêtres. Dans plusieurs combats, ils ont montré que le sang de Guatimozin n'était pas épuisé; ils ont fabriqué de belles étoffes, et construit des édifices solides. Déjà les citoyens, déchargés des tributs qui pouvaient servir de raison ou de prétexte à leur inaction, se prêtent aux vues du gouvernement. Bientôt la nouvelle Espagne s'élevera au rang des nations les plus respectées, et peut-être les Anglais seront chassés des établissemens qu'ils occupent dans ces parages, et d'où ils menacent sans cesse la tranquillité du Mexique.

Espace entre Glicoragus et Neudieras.

Cette contrée occupe cent quatre-vingts *lieues* de côtes, et s'enfonce dans l'intérieur des terres jusqu'à des montagnes fort hautes, plus ou moins éloignées de l'Océan.

Le climat de cette région est sain, et assez tempéré. Le sol en est communément uni, très-bien arrosé, et paraît propre à toutes les productions cultivées entre les tropiques. On n'y est pas exposé à ces fréquentes sécheresses, à ces terribles ouragans qui détruisent si souvent, dans ces îles du Nouveau-Monde, les espérances les mieux fondées.

Le pays est principalement habité par les Mosguites. Ces Indiens furent autrefois heureux; mais la petite vérole a considérablement diminué leur population. On ne pense pas qu'actuellement leurs diverses tribus pussent mettre plus de neuf ou dix mille hommes sous les armes.

Mollesse des Yucatanais.

A Yucatan les hommes se servent de miroir, et se parent comme des femmes. Occu-

pés uniquement du soin de relever leur beauté, ils font, dans ce pays, les mêmes frais pour plaire aux femmes, que les femmes européennes font pour plaire aux hommes de nos climats; mais c'est un fait si bizarre qu'on peut le mettre en doute, à moins qu'on ne s'assure d'un fait plus bizarre encore, c'est que les hommes se livrent à l'oisiveté, tandis que les femmes sont condamnées aux travaux. Lorsque les fonctions propres aux deux sexes seront perverties, je ne serai point étonné de trouver à l'un la frivolité de l'autre.

Yucatan, Honduras, Campêche, n'offrirent pas aux dévastateurs du nouvel hémisphère ces riches métaux qui leur faisaient traverser tant de mers: aussi négligèrent-ils, méprisèrent-ils ces contrées. Peu d'entr'eux s'y fixèrent; et ceux que le sort y jeta, ne tardèrent pas à contracter l'indolence indienne.

Aucun d'eux ne s'occupa du soin de faire naître des productions dignes d'être exportées: ainsi que les peuplades qu'on avait détruites ou asservies, ils vivaient de cacao, de maïs, auxquels ils avaient joint la ressource facile et commode des troupeaux tirés de l'ancien monde, pour payer leurs vêtemens, qu'ils ne voulaient pas, ou ne savaient pas fabriquer eux-mêmes,

et quelqu'autres objets de médiocre valeur, que leur fournissait l'Europe. Ils n'avaient proprement de ressource qu'un bois de teinture, connu dans tous les marchés sous le nom de bois de Campêche.

Bois de Campêche. — Ses propriétés.

« L'arbre qui le fournit est assez élevé, a » des feuilles alternes, composées de huit folioles taillées en cœur, et disposées sur deux » rangs, le long d'une côte commune. Ses » fleurs petites et rougeâtres sont rassemblées » en épis, aux deux extrémités des rameaux. » Elles ont chacune un calice d'une seule pièce, du fond duquel s'élèvent cinq pétales et » dix étamines distinctes. Le pistil, placé dans » le centre, devient une petite gousse ovale, » applatie, partagée dans sa longueur en deux » ovales, et remplie de deux ou trois semences. La partie la plus intérieure du bois, » d'abord rouge, devient noire quelque tems » après que le bois a été abattu; il n'y a que » le cœur de l'arbre qui donne le noir et le » violet. »

Les femmes espagnoles aimaient beaucoup

le rouge et le noir; le goût de ces couleurs, qui était plus répandu il y a deux siècles qu'il ne l'est aujourd'hui, procura un débouché considérable à ce bois précieux. Ce fut au profit des Espagnols seuls, jusqu'à l'établissement des Anglais à la Jamaïque.

Brigandage des Anglais.

La nouvelle conquête des Anglais fut l'effet du hasard. Dans la foule des corsaires anglais qui sortaient tous les jours de cette île devenue célèbre, plusieurs allèrent croiser dans les deux baies et sur les côtes de la péninsule, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguaient. Ces brigands connaissaient si peu la valeur du bois de campêche, dont leurs prises étaient chargées, que, lorsqu'ils en trouvaient des barques remplies, ils n'emportaient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portait pas autre chose, le conduisit dans la Tamise, avec le seul projet de l'armer en course; il brûla pendant tout son voyage des bûches de bois de campêche, et fut fort étonné de vendre fort cher le reste d'un bois dont il faisait si peu de cas. Les autres

brigands imitèrent cet exemple. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étaient pas heureux à la mer, ne manquèrent jamais de se rendre à la rivière de Champeton, où ils embarquaient les piles de bois qui se trouvaient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrèrent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catache leur en fournit d'abord en abondance ; dès qu'ils le virent diminuer, ils allèrent s'établir entre Tabasco et la rivière de Champeton, autour du lac Triste, et dans l'île aux Bœufs, qui en est fort proche.

En 1675 ils y étaient deux cent soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se ralentir; l'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étaient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte, et leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice.

Bientôt ils commencèrent à faire des courses dans les bourgs indiens, dont ils enlevaient les habitans. Les femmes étaient destinées à les servir, et on vendait les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres îles. L'Espagnol, tiré de sa léthargie par cet excès, les surprit au

milieu de leurs débauches, et les enleva la plupart dans leurs cabannes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Sort de la Colonie Anglaise.

Il y a du courage et de la résolution dans l'histoire de cette petite colonie de flibustiers anglais. Ceux qui avaient échappé se réfugièrent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent, avec le tems, à former un corps de quinze cens hommes.

Là ils vécurent tranquilles et vicieux. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivaient, leur rendaient agréable le pays marécageux qu'ils habitaient.

De bons retranchemens assuraient leur sort et leurs subsistances, et ils se bornaient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémissaient d'avoir négligées; seulement ils avaient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays, pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès.

A la vérité, la tonne qui s'était vendue jusqu'à neuf cens livres, était tombée insensiblement à une valeur médiocre; mais on se dédommageait par la quantité de ce qu'on perdait sur le prix.

Les coupeurs livraient le fruit de leurs peines, soit aux Jamaïquins, qui leur portaient du vin de Madère, des liqueurs fortes, des toiles, des habits; soit aux colonies anglaises du nord de l'Amérique, qui leur fournissaient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, et qui fut l'objet de tant de déclamations, devint licite en 1763.

On assura à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avaient été construites. La cour de Madrid fit rarement des sacrifices aussi dangereux et aussi importans que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse.

Ausssi chercha-t-elle, immédiatement après la paix, à rendre inutile une concession que des circonstances fâcheuses lui avaient arrachée.

L'industrie trouve par-tout des ressources. L'Espagne avait abandonné ou négligé ce ter-

ritoire. Le Castillan langoureux s'était endormi dans les bras de ses maîtresses. L'Anglais profita de cette mollesse, et, vicieux et vertueux avec une énergie égale, arracha en même tems à la nature ses jouissances, aux Espagnols leur terrain, à la fortune ses faveurs. Mais l'adresse lui ravit bientôt ce qu'ils devaient à la patience et à la force.

Le commerce anglais ruiné.

Le bois qui croît sur le terrain sec de Campêche est fort supérieur à celui qu'on coupe dans les marais de Honduras; cependant le dernier était d'un usage beaucoup plus commun, parce que le prix du premier avait depuis long-tems passé toutes les bornes.

Ce défaut de vente était une punition de l'aveuglement, de l'avidité du fisc. Le ministère espagnol fut long-tems à comprendre cette grande vérité. Il déchargea sa marchandise de tous les droits dont on l'avait accablée; il la débarrassa de toutes les entraves qui gênaient sa circulation; et alors elle eut un grand débit dans tous les marchés.

Bientôt les Anglais ne trouvèrent plus de

débouché. Sans avoir manqué à ses engagemens, la cour de Madrid, animée de l'esprit d'Escobar, se vit délivrée d'une concurrence qui lui rendait inutile la possession de deux grandes provinces. Quelquefois Cadix tire le bois directement du lieu de son origine; plus souvent il est envoyé à la Véra-Crux, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Les deux Véra-Crux.

Occupons-nous d'une ville importante.

C'est Vieja Véra-Crux, qui servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortez sur la plage où il aborda d'abord, est placée sur les bords d'une rivière qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui, dans la saison des pluies, peut recevoir les plus grands vaisseaux. Les dangers auxquels ils étaient exposés, dans une position où rien ne les défendait contre la violence des vents (si communs dans ces parages), fit chercher un abri plus sûr, et on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte; on y bâtit Véra-Crux Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale de l'empire.

Cette nouvelle ville est malsaine, désagréable, mal construite, mal située, mal peuplée. Véra-Crux Nueva est située sous un ciel qu'un soleil brûlant et de fréquens orages rendent désagréable et malsain.

Des sables arides la bornent au nord et des marais infects à l'ouest. Tous les édifices y sont en bois; elle n'a pour habitans qu'une garnison médiocre, quelques agens du gouvernement, les navigateurs arrivés d'Europe, et ce qu'il faut de commissionnaires pour recevoir et pour expédier les cargaisons.

Son port est fermé par la petite île de St.-Jean d'Ulua; il a l'inconvénient de ne pouvoir contenir que trente ou trente-cinq bâtimens: encore ne les met-il pas entièrement à l'abri des vents du nord; on n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer à la fois qu'un navire.

Les approches même en sont rendues extrêmement dangereuses par un grand nombre de rochers à fleur d'eau. Les pilotes du pays croyaient généralement que des connaissances locales, acquises par une expérience de plusieurs années, pouvaient seules faire éviter tant d'écueils. Des corsaires audacieux ayant surpris la place en 1772, on construisit sur

le rivage des tours, où des sentinelles attentives, veillent continuellement à la sûreté commune.

Mauvaise rade — Commerce du Mexique.

C'est dans cette mauvaise rade, la seule proprement qui soit dans le golfe, qu'arrivent les objets destinés pour l'approvisionnement du Mexique. Les navires qui les y portent n'abordent pas successivement. On les expédie de Cadix en flotte, tous les deux, trois ou quatre ans, selon les besoins et les circonstances.

Ce sont communément douze à quatorze gros bâtimens marchands, escortés par deux vaisseaux de ligne, ou par un grand nombre si la tranquillité publique est troublée ou menacée. Pour prévenir les dangers que les ouragans leur feraient courir à l'attérage, ils partent d'Espagne dans les mois de février ou de mai et de juin, prennent dans leur marche des rafraîchissemens à Porto-Rico, et arrivent après soixante-dix ou quatre-vingts jours de navigation à Véra-Crux, d'où leur chargement entier est porté à dos de mulet à Xalapa.

Xalapa — Foire annuelle — Route de la flotte.

Cette ville, grande et bien située, à douze lieues du port, adossée à une montagne et commodément bâtie, est tous les ans le lieu d'une célèbre foire que les anciens réglemens bornaient à six semaines, mais qui actuellement dure quatre mois, et que quelquefois on prolonge encore, à la prière des marchands espagnols ou mexicains.

Lorsque les opérations de commerce sont terminées, les métaux et les autres objets donnés par le Mexique en échange des productions et des marchandises de l'Europe, sont envoyés à Véra-Crux, où ils sont embarqués pour notre hémisphère.

Les saisons pour les faire partir ne sont pas toutes également favorables. Il serait dangereux de mettre à la voile dans les mois d'août et de septembre, et impossible de le faire en octobre et en novembre.

La flotte prend toujours la route de la Havane, où elle est jointe par les bâtimens qui reviennent de Honduras, de Carthagène, et d'autres destinations. Elle s'y arrête dix ou

douze jours pour renouveler ses vivres, pour donner aux navires le tems de charger à fret les sucres, les tabacs, et les autres objets que fournit l'île de Cuba.

Le canal de Bahama est débouqué. On remonte jusqu'à la hauteur de la nouvelle-Angleterre; et, après avoir navigué long-tems par cette latitude de quarante degrés, on tire enfin vers le sud-est pour reconnaître le cap Saint-Vincent et aboutir à Cadix.

Azogues — Transport — Et mines de vif-argent — Route des flottes.

Malgré son apathie ordinaire, l'Espagne, dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, a songé à faire partir un ou deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *azogues*, pour porter au Mexique le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines. Le Pérou le fournissait originairement; mais les envois étaient si lents, si incertains, si souvent accompagnés de fraude, qu'en 1734 il fut jugé plus convenable de les faire d'Europe même.

Les mines de Guadalréal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées

pour les mines plus abondantes d'Almaden, en Estramadure. Les azogues se chargent à leur retour du produit des ventes faites depuis le départ de la flotte, des sommes rentrées par les crédits accordés, et des fonds que les négocians mexicains veulent employer pour leur compte dans l'expédition prochaine.

Le gouvernement, par une complaisance vraiment admirable, permet habituellement que trois ou quatre navires marchands suivent ses vaisseaux. Mais leur cargaison entière doit être en fruits ou en boissons : heureusement il s'y glisse frauduleusement des objets plus importans. Ces bâtimens reviennent toujours à vide et sur leur lest, à moins que, par une faveur spéciale, on ne leur permette de prendre quelque cochenille.

Si des raisons de convenance ou politique retardent le départ d'une nouvelle flotte, la cour fait passer de la Havane à la Véra-Crux un de ses vaisseaux. Il s'y charge de tout ce qui appartient au fisc, et des métaux que les débiteurs ou les spéculateurs veulent faire passer du nouvel hémisphère dans l'ancien.

« La nouvelle Espagne, disait un cultivateur » en 1780, envoya à sa métropole, année » commune, depuis 1748 jusqu'à 1753, par

» la voie de la Véra-Crux et de Honduras,
» 62,661,466 livres, dont 574,550 en or,
» 43,621,497 en argent; 18,465,419 en pro-
» ductions, prix d'Europe.

» Dans les productions, il y avait 529,200
» livres pour la couronne, 17,936,319 livres
» pour les négocians.

» Dans l'or et l'argent, il y avait 25,649,040
» livres pour le commerce; 12,067,007 livres
» pour les agens du gouvernement ou pour
» les particuliers qui voulaient faire passer
» leur fortune en Europe; 6,480,000 livres
» pour le fisc. »

Précautions, projets et politique de la cour de Madrid.

La cour de Madrid a dû successivement voir augmenter ce tribut; et voici quelles raisons donne de cette augmentation progressive un de nos meilleurs voyageurs modernes.

« Le Mexique était anciennement sans dé-
» fense; car qu'attendre de quelques bour-
» geois que chaque ville devait mettre sous
» les armes, lorsqu'un péril plus ou moins
» grand menaçait l'État? On ne tarda pas à

» former de ces milices dispersées six régi-
» mens d'infanterie et deux de cavalerie, aux-
» quels on a depuis fait donner des instruc-
» tions par des officiers envoyés d'Europe. Le
» tems étendit les idées. Des hommes habituel-
» lement occupés des arts et du commerce,
» parurent un trop faible appui à l'autorité;
» et elle se décida à lever, dans le pays même,
» deux bataillons d'infanterie, deux régimens
» de dragons, qui n'eurent d'autres professions
» que la profession militaire.

» Après la paix de 1763, le gouvernement
» jugea que des peuples amollis par l'oisiveté
» et par le climat, étaient peu propres à la
» guerre, et des troupes régulières furent en-
» voyées de la métropole dans la colonie. Ce
» système est suivi encore; et il y a toujours
» au Mexique trois ou quatre bataillons de
» notre continent, qui ne sont relevés qu'après
» un séjour de quatre années. »

A ces moyens de conservation il en a été ajouté d'autres non moins efficaces. L'île de Saint-Jean d'Ulura, qui forme le port de Véra-Crux, et qui doit le défendre, n'avait que peu et de mauvaises fortifications; on les a rasées.

Sur leurs ruines et dans un roc vif ont été élevés naguère des ouvrages étendus, solides,

capables de la plus opiniâtre résistance. Si, contre toute apparence, cette clef du Mexique était forcée, le pays, après ce revers, ne serait pas encore sans défense. A vingt-quatre lieues de la mer, au débouché des montagnes, dans une plaine que rien ne domine, furent jetés, en 1770, les fondemens de la magnifique citadelle de Pérate. Les arsenaux, les casernes, les magasins, tout y est à l'abri des bombes.

La cour de Madrid s'est bien gardée de diminuer le nombre des troupes qu'elle entretient dans la nouvelle Espagne, et la partie du revenu public qu'absorbaient les fortifications, a été employée soit à élever des villes, bâtir des édifices, creuser des canaux, et le plus souvent à engraisser des ministres. Sur les bords de la rivière d'Alvarado, où les bois de construction abondent, s'ouvrent de grands chantiers.

Résumé.

Nous voici arrivés aux dernières époques de la domination espagnole ! Résumons brièvement le vaste et sanglant tableau que nous a présenté l'histoire de la conquête du Mexique.

Par-tout nous avons vu la nature belle et bienfaisante, merveilleuse et uniforme. Tantôt des plantes délicieuses au goût, précieuses par leurs propriétés, remplies de sucs colorés, ou de qualités médicinales ; ici, l'or et l'argent végétant au sein des rochers ; plus loin, des montagnes couvertes de vignes; enfin, des richesses spontanées de tous les genres, voilà l'ouvrage de la nature. Avant la conquête, des peuples doux et religieux habitaient ce pays. La dévastation apportée chez ces hommes simples, un pays asservi, et des miracles de bravoure et de bassesse, le commerce unissant les hémisphères, toutes les cours d'Europe s'agitant pour acquérir quelque influence sur ce nouveau territoire, les procédés de l'industrie, les souffrances de la tyrannie, quelques admirables actions, une république fondée par des prêtres, de l'héroïsme, de l'indolence,

de la sottise, de la faiblesse, de l'activité, de la grandeur ! Hommes, lisez cette histoire pour connaître votre noblesse et votre petitesse, pour vous admirer et vous mépriser.

RÉVOLUTION

DU MEXIQUE.

Cause de la révolution.

TROP long-tems, comme on l'a vu, cette immense étendue de terrain, dont les Espagnols avaient fait la facile conquête, resta accablée sous leur joug tyrannique. La terreur qu'ils avaient apportée se perpétua; la supériorité de leurs arts ajouta à la vénération des esclaves. Les indigènes ne comptèrent plus pour rien. Ils ne songèrent qu'à s'identifier le plus possible aux conquérans; et bientôt des mœurs bâtardes, où la sauvage indolence se mêlait à la superstition et à la débauche, complétèrent l'avilissement général.

Le gouvernement était facile. Divisé en vice-royautés, le pays obéissait à des chefs indépendans les uns des autres, tout-puissans et insatiables. En vain la cour était, par un traité solennel, convenue de laisser aux

descendans des premiers vainqueurs, la souveraineté de cette belle conquête; de telles promesses sont rarement tenues; et plus les obligations qui les ratifient semblent imposantes, plus on trouve aisément des prétextes pour les rompre. Les Mexicains, comme le reste des habitans de l'Amérique espagnole, furent soumis à des chefs nommés par le roi d'Espagne, dont ils devinrent les sujets immédiats, et restèrent en proie à ces tyrans subalternes, qui sont les pires de tous.

Les lois qui régissaient ce pays étaient en harmonie avec le gouvernement; c'étaient d'informes compilations de toutes sortes d'ordonnances, un code mi-parti de coutume et de caprice. Les titres seuls des recueils qui servaient de base à la jurisprudence, témoignent de son incohérence barbare: c'est la *compilation* (*recopilacion*), ce sont les *arrêts royaux* (*cedulas reales*), les *bons plaisirs* (*principum-placita*), etc., etc.

Donnons une idée des fondemens de cette insupportable espèce de jurisprudence. Tout homme né de parens indigènes était esclave, dans la plus grande force de ce terme; chacun de ces ilotes était obligé, par la seule condition de sa naissance, d'aller travailler aux

mines, et d'ensevelir dans ce vivant et affreux tombeau une grande partie de son existence. Le roi avait en propre toutes les terres; ainsi le malheureux habitant cultivait un champ qui n'était pas à lui, et dont en effet les premiers fruits et le revenu le plus clair lui étaient arrachés. Une foule de taxes versaient dans le trésor public la majeure partie du revenu. Leur commerce avec les étrangers était interdit. Tout passeport était refusé aux indigènes qui voulaient sortir du royaume,

Qu'est-il résulté de là? Une population énervée a partagé son existeuce entre la débauche et les travaux serviles. Les femmes ont perdu leur beauté, les hommes leur courage. On a vu des provinces entières sans culture. Les villes ont été de grandes tombes où des milliers de malheureux se faisaient plutôt rouer de coups, que de travailler pour embellir et assainir le lieu de leur triste existence!

Du luxe sans arts, des vices sans grâces, de la tyrannie sans force, quel tableau!

Les vice-rois du Mexique furent loin de remédier à ces maux par la douceur ou la justice de leur despotisme. Il est si aisé de régner là où une seule volonté suffit, et si aisé d'abuser d'un pouvoir trop facile!

On cite parmi eux, un ou deux militaires d'une brusque et capricieuse bonté, mille hypocrites, une foule de gens superstitieux et faibles, bien plus de courtisans cupides et dépravés. Regardés comme des demi-Dieux, ils usaient sans réserve de leur position, et avaient amassé ordinairement assez de trésors pour conquérir un royaume, quand la mort venait les conquérir à son tour.

La tranquillité était parfaite. Tout dormait du repos de la mort. Un petit nombre de troupes Espagnoles suffisaient pour maintenir la paix. A peine si les indigènes conservaient le souvenir de leur état primitif et la conscience de leur humanité.

Cependant les écrits de Raynal et les idées libérales pénétrèrent peu à peu dans ce continent malheureux.

Un nommé Léon, natif des Canaries, forma le projet de délivrer son pays. C'était un homme hardi, sans éducation, mais plein d'énergie ; il se fit de nombreux partisans, et commença par déclarer le projet de détruire le monopole commercial, usurpé par la compagnie de Guipuscoa.

Il fut arrêté et mis à mort sans forme de procès. Telle était, suivant les oppresseurs,

l'énormité de son crime, que l'on crut devoir raser sa maison, proscrire sa famille, et élever une colonne de jaspe en mémoire de son châtiment.

Plusieurs révoltes éclatèrent; mais le Mexique fut long-tems tranquille. Nous parlerons ailleurs des troubles qui agitèrent les autres royaumes. La servitude était plus profondément implantée au Mexique, que par-tout ailleurs.

Explosion des idées révolutionnaires au Mexique.

Cependant l'invasion du royaume d'Espagne et la captivité de Ferdinand avaient jeté de l'incertitude et de la confusion dans le gouvernement de l'Amérique espagnole. Le vieux respect pour la mère-patrie ne sut plus où se prendre : la vigilance des chefs, qui voyaient le centre du gouvernement désorganisé, se relâcha sensiblement; la faiblesse des indigènes se relewa un peu; les ressorts du vieux despotisme se relâchèrent; l'apathie des créoles se retrempa dans la commotion imprimée à l'univers entier par tant d'évé-

nemens majeurs ; enfin, une révolution se prépara ; et un pays gouverné pendant trois siècles par un cabinet placé à deux mille lieues, respira, lorsque ce cabinet, trop occupé d'affaires plus importantes, songea moins à ses colonies.

Insurrection d'Espagne — Anarchie d'Amérique. — Insurrection.

En 1808, on apprit à Mexico la nouvelle de l'insurrection générale qui dévorait l'Espagne.

Pendant quelque tems, la Junte des Asturies et la Junte de Séville se disputèrent la souveraineté du Mexique. Des députés et des dépêches, arrivés successivement de ces deux Juntes, laissèrent Mexico et les autorités dans une profonde incertitude sur le parti en faveur duquel on devait se déclarer. Cependant on créa une Junte. Le vice roi *Iturrigaray*, vieux, infirme, sans courage et sans expérience des troubles publics, propose de résigner son pouvoir; on choisit parmi ses ennemis l'homme que l'on désigne pour être son successeur.

Jamais conspiration ne se trâma d'une ma-

nière plus sourde et ne s'accomplit d'une manière plus tranquille. On gàgna les officiers qui commandaient la garde; quatre cens boutiquiers, à peine armés, entrèrent à minuit dans le palais du vice-roi. Nulle résistance. A peine quelques mouvemens dans la ville. On s'empare de lui et de sa femme. Cette dernière est menée dans un couvent, et jetée dans les prisons de l'inquisition.

Tout le crime du vice-roi était trop de faiblesse. On l'en punit cruellement. La junte s'embarrassa à peine de la transaction si injuste qui venait d'avoir lieu. Elle laissa faire, et ne songea pas que les liens de la subordination, une fois relâchés, il est impossible d'arrêter le peuple.

Cependant la junte espagnole se disperse. Pendant que le feu est en Europe, le Mexique se divise en deux factions ennemies et irréconciliables : la faction européenne et la faction mexicaine. Cette dernière, habituée pour ainsi dire à un état passif, est long-tems opprimée. On arrête les Mexicains, on les condamne, on les persécute. Le soupçon seul de mauvaise intention contre la cour suffisait pour exposer les citoyens à des persécutions de tous genres. Le Mexique eut ses suspects, ses libé-

raux et ses philosophes. Le vice-roi Vénégas, en comblant de faveur les persécuteurs des Américains, mit le comble au mécontentement. L'insurrection éclata en 1810; bientôt elle s'étendit dans tout le pays.

Effets de l'insurrection sur la régence.

Le premier acte de la régence fut de déclarer la guerre à l'Amérique; mais l'Amérique fit peu d'attention à cette menace, et refusa de reconnaître l'autorité de la régence. Parmi les manifestes des Américains contre la prétendue mère-patrie, on remarqua celui de la junte de Sultepec de Mexico.

A cette réponse, le gouvernement espagnol s'indigne; le plus violent courroux s'empare de la régence. Elle croit cependant devoir user de politique; et elle envoie à Mexico Don Vénégas pour chercher à exciter la guerre civile, et saisir tous les moyens de rendre ce pays à ses anciens maîtres.

Y a-t-il des haines particulières? on les irrite, on les déchaîne. La fureur des opinions religieuses, les vieux préjugés en faveur de la mère-patrie, le besoin du pillage, qui se trouve

toujours chez les indigens; tous les élémens de discorde et de calamité publique sont profondément et adroitement remués.

Pendant ce tems, on injurie en Espagne la nouvelle liberté de l'Amérique. Il pleut à Cadix des caritures et des chansons contre les insurgés; les journaux sont remplis d'outrages grossiers. Grand Dieu! entre le peuple vil, qui trouve sa vie dans l'esclavage, comme l'anguille dans la fange, et le peuple noble, qui saisit l'occasion de se délivrer lui-même, qui a droit à l'ironie?

Les magistrats eux-mêmes ne se défendaient pas de cette injuste et ridicule animosité contre l'Amérique.

« La bataille d'Albuféra est gagnée, s'écriait » un cortès! Tant mieux: ces misérables in- » surgés vont avoir à faire à nos troupes vic- » torieuses.

» Voilà trois cens ans, disait un autre, » qu'ils se plaignent d'être esclaves. Dans trois » mille ans d'ici, ils s'en plaindront encore, » ou ils apprendront à s'y accoutumer sans se » plaindre. »

Un troisième posa gravement cette question: « *A quelle classe d'animaux appartiennent les* » *Américains?* »

Tant d'outrages furent vengés; le sang coula, une irréconciliable haine dirigea tous les corps; et la liberté américaine naquit. Mais reprenons le fil de notre narration.

Guerre.

Sous ces auspices la guerre commence. Une cruauté atroce guide les armes espagnoles; un courage inébranlable rend les Américains invincibles. Féroces dans le triomphe, les Espagnols sont encore plus horribles dans la défaite. Intrépides dans l'attaque, les seconds se rallient dans les revers, et opposent à la fortune une invincible fermeté.

Le talent est du côté des Européens; le nombre est aux indigènes. Une foule d'Américains périssent; mais une foule de nouveaux soldats renaissent des cendres des premiers. Les uns sont habiles, téméraires, bons tacticiens, bons ingénieurs; les autres sont animés de l'amour de la patrie, peu expérimentés, mais nombreux, mais résolus, mais pleins d'une audace sublime.

Seize cens lieues sont inondées de sang; l'assassinat fait des victimes de ceux que le glaive du combat avait épargnés. Hélas! il fallait ces sacrifices, avant que la liberté pût éclore!...

Les perfidies et les horreurs des Espagnols propagent l'insurrection.

Aucune guerre peut-être ne fut plus fertile en perfidies. Capitulations rompues, traités violés, massacres de prisonniers ; telles sont les horreurs dont les Espagnols donnèrent l'exemple : toute la révolution d'Amérique est pleine de leur manque de foi.

Toutes propositions d'accommodement, même les plus raisonnables, étaient refusées de la part des Américains. En vain la junte de Sultepec de Mexico fit-elle plusieurs fois les avances; ses propositions furent rejetées, et les outrages les plus sanglans accumulés sur les envoyés de la junte. Après une capitulation solennelle, Miranda, contre la foi des traités, fut pris, envoyé à Cadix, jeté dans les prisons, et livré à une mort obscure et douloureuse, au fond des cachots.

Mille autres engagemens aussi sacrés furent violés avec une impudence extrême. Truxillo fit dire aux parlementaires de Bolivar de venir le trouver, et les invita, pour leur donner une garantie de plus, à se munir d'une ban-

nière de la vierge Marie. Les Américains, dont la foi en Dieu et dans les hommes est encore vive et pleine d'innocence, s'approchèrent, avec toute l'imprudence et toute la générosité d'un beau caractère, du camp de Truxillo, qui avait rangé ses troupes en bataille. Abominable perfidie! Truxillo fait faire feu sur les parlementaires, sur des gens désarmés, sur la bannière sainte qu'il les avait engagés à apporter. Quand il rendit compte de ce massacre, il s'exprima ainsi dans le rapport : « Par ce moyen, et avec l'entre-» mise de la sainte vierge Marie, je me suis » débarrassé d'eux et de leurs propositions. »

« J'ai surpris les Américains sans défense, » disait un autre général (Calleja); j'en ai » passé au fil de l'épée dix mille; les Indiens » ont perdu cinq mille hommes; à peine a-t-on » fait quelque résistance. J'ai eu seulement » *un homme tué* et deux blessés. »

C'était ce Calleja, boucher d'hommes, qui prenait le titre de général; c'était lui qui commandait le massacre de Guanaxuato, et qui, parmi les flammes et les ruines, fit égorger quatorze mille vieillards, femmes et enfans : sa récompense fut la vice-royauté du Mexique. Truxillo et Vénégas furent de

même récompensés de leurs cruautés par l'avancement le plus rapide.

Les Américains eussent-ils gardé quelque respect pour l'ancien pouvoir de la mère-patrie, auraient brisé leurs fers, et seraient devenus des héros au milieu de tant d'horreurs. L'exemple donné par le Mexique se répandit; tous les points du royaume partagèrent les sentimens de la junte de Sultepec et des premières juntes insurrectionnelles. De toutes parts, des proclamations énergiques annoncèrent au monde l'inébranlable résolution de l'Amérique méridionale. Un pays cinq fois plus grand que l'Espagne s'avisa enfin de ne plus souffrir la domination d'une petite péninsule d'Europe; et l'insurrection prit une marche vigoureuse, ferme, franche et raisonnable.

Menées de Joseph Napoléon.

Mexico ne fut pas une des dernières villes qui déclarèrent solennellement leur résolution de parvenir à l'indépendance ou de s'ensevelir sous leurs propres ruines. Au Mexique se joignit peu à peu la grande partie de l'Amérique.

L'Espagne fut enfin alarmée; les Américains, en petit nombre, qui siégeaient au congrès, eurent permission d'élever la voix. Ils proposèrent de la part de leurs concitoyens plusieurs articles, qui furent rejetés sans considération. Le patriotisme et l'ardeur de vengeance des Mexicains et du reste de l'Amérique, s'accrurent de cette injustice.

Cependant Joseph Napoléon, ce singulier prétendant au trône d'Espagne, étendait ses prétentions jusqu'à l'Amérique, et songeait à profiter du trouble où se trouvait ce royaume pour s'emparer du plus beau joyau de la couronne du roi Catholique. M. Desmolard, son agent confidentiel, et une multitude d'autres agens de toute espèce, allèrent de sa part et avec ses instructions soulever l'Amérique espagnole; ils se répandirent dans toutes les provinces de ce vaste pays, pénétrèrent dans toutes les classes du peuple, y prêchèrent l'indépendance, firent vivement ressortir la longue oppression du continent, semèrent l'argent sur leur route, intéressèrent une grande partie de la nation au frère du *grand empereur des Français*, tinrent note exacte de tous ceux qui se déclarèrent amis de la liberté, enfin préparèrent une révolution com-

plète en faveur du chef de la France et de son frère.

Tant de menées aboutirent au triomphe, non de la monarchie universelle, qu'il semblait que Napoléon cherchait à établir, mais de la cause de la liberté. Quelques émissaires de Desmolard furent fusillés ; les instructions données par Joseph Bonaparte à cet envoyé confidentiel furent découvertes et lues; on prit mille précautions contre les intrigues des frères. Les Anglais, qui trouvaient leur intérêt à se déclarer contre la liberté, la combattirent, et secondèrent les efforts du cabinet de Madrid pour paralyser les mesures de Bonaparte. Mais les germes de l'indépendance étaient jetés, et ils allaient bientôt porter des fruits.

Progrès de l'insurrection au Mexique.

L'Angleterre, médiatrice intéressée, prolongeait et envenimait la guerre en se portant pour conciliatrice des deux puissances. Pendant ce tems les armées révolutionnaires faisaient des progrès. La révolte fermentait au sein de Mexico. Les conspirations, découvertes

à chaque instant, renaissaient sans cesse. Morelos, Rayon, Vittoria, remportaient tous les jours des avantages dans le Mexique.

Mais pour suivre, d'une manière plus minutieuse et plus exacte, les progrès de la révolte dans le Mexique, reprenons les choses de plus haut.

Iturrigaray, vice-roi et archevêque, avait, comme nous l'avons dit plus haut, été déposé, uniquement parcequ'il semblait favoriser les intérêts du peuple.

L'insoutenable tyrannie de ses successeurs prit pour appuis les ordres souverains de l'Espagne; et un despotisme sans bornes pesa sur l'Amérique jusqu'à l'arrivée du vice-roi Vénégas.

Ce dernier venait de prendre possession de la place. L'animosité du peuple était extrême contre le vice-roi. Il le vit et ne changea rien à la facile habitude de leur tyrannie. Au contraire, il appesantit le sceptre, et négligea de s'entourer des précautions ordinaires de l'oppression. Il licencia des troupes, fit des proscriptions, et s'endormit au-dessus de l'abîme, que ses prédécesseurs avaient dès long-temps creusé, mais dont lui-même avait augmenté la terrible profondeur.

C'est alors qu'*Hidalgo*, homme de talens distingués, trama une conspiration qui réussit. C'était un curé de Dolores, petite ville du Mexique. Il avait de l'esprit et de l'instruction, chose rare parmi ses semblables. Les Américains l'aimaient : il soignait les malades, et donnait des leçons aux enfans. Ce Fénélon de l'Amérique joignait à tant de qualités et de vertus une tête forte, une résolution invincible. Il détestait le joug espagnol. Trois militaires, Allende, Aldama et Abasolo, se joignirent à lui, et le plan de la conjuration fut tramé.

Déjà tout était prêt, et la plus grande partie des habitans du Mexique prenaient part à ces projets, quand un des complices, chanoine de Valadolid, vint à mourir. Dans sa confession dernière, il révéla à Gil, prêtre de Quercetaro, toute la conspiration; les terreurs de l'enfer le rendirent infidèle à ses sermens et à ses amis. Gil communiqua bientôt ces relations au gouverneur.

Qui ne croirait que le gouverneur va s'occuper aussitôt des moyens d'arrêter la conjuration? Point du tout. Les membres, avertis du complot, profitent seulement de ce qu'ils en ont appris pour perdre un de leurs ennemis,

le corrégidor Domingues. Ils supposent faussement que cet homme est chef d'une entreprise dont eux-mêmes connaissent parfaitement les chefs militaires, et le font arrêter au milieu de la nuit.

Cette stupide indolence et cette vengeance particulière, si niaisement cherchée au milieu des circonstances les plus pressantes, ne firent que précipiter l'explosion du complot. Les conjurés, avertis de l'arrestation du corrégidor, se hâtent d'exécuter leurs desseins.

Hidalgo monte en chaire, dès que cette arrestation est apprise. Il parle aux Indiens de la longue et insupportable tyrannie de leur maître, de l'état précaire où l'Amérique se trouvait alors, des dangers que couraient leurs femmes, leurs enfans, leurs biens, la religion catholique. « Dieu, leur disait-il, » Dieu et Jésus-Christ vous commandent de » sortir enfin de l'esclavage. Allez, nouveaux » Israélites, secouez le joug de ces Pharaons! » Aux armes! »

Aux armes! répètent les Américains.

Ils se munirent de tout ce qui se présenta, virent avec transport des troupes sous le commandement d'Allende venir renforcer leur petite armée, s'emparèrent de cinq ou six villes,

pillèrent les maisons des Espagnols, y trouvèrent des millions, et conquirent une grande partie du territoire mexicain.

Vénégas se réveilla de son assoupissement, au milieu de ces désastres de la cause royale. Il fit de vaines proclamations, envoya trop tard des troupes sur divers points, forma des milices, organisa des *guerillas*, et, sous le nom de *Patriotas*, enrégimenta une foule de brigands, qui dévastèrent le pays, et firent cent fois plus de mal à la cause royale que les indépendans mêmes.

Progrès de l'insurrection.

Pendant que les *Patriotas* brûlent, au nom de l'Espagne, les fermes et les maisons, Hidalgo abolit une multitude d'impôts. Par-tout le peuple s'empresse de se déclarer en sa faveur; par-tout où il se montre sa présence entraîne l'insurrection. Cinq ou six villes de Guadalaxara se prononcèrent en même tems en sa faveur. Il fut nommé *el Libertador Americano*.

Nouveaux progrès de la révolte.

Bientôt il est impossible d'arrêter les progrès de la révolte. Hidalgo, pendant sa résidence à Goanaxato, établit une sorte de discipline parmi la foule qui l'avait suivi, et nomma des officiers pour commander les corps nouvellement formés.

Il fit aussi battre monnaie, fabriquer quelques canons de bois et un de cuivre, auquel il donna le nom de *el Libertador Americano*. Il se forma une espèce d'armée, ou plutôt une caravane militaire, qu'il arma de piques, de couteaux, de haches, de bâtons, de gros mousquetons et de quelques fusils de Goanaxoato. Hidalgo marcha sur Valladolid, où il entra le 20 octobre, au milieu des cris de joie des Indiens, des créoles, des ecclésiastiques et des officiers, qui lui prodiguèrent les plus grands honneurs. Il s'empara, dans cette ville, d'un million deux cent mille dollars, et gagna deux régimens de milice, dont l'un s'appelait le régiment de Patzquaro.

Hidalgo nommé généralissime.

Le 24 octobre, Hidalgo retourna sur Indaparapeo, et convoqua un conseil des principaux capitaines de l'armée, afin de faire plusieurs promotions. Ce conseil le proclama généralissime de l'armée des Américains; Allende, capitaine-général; Ballera, Ximenès, Arias et Aldama, lieutenans-généraux; Abasolo, Ocon et les deux frères Martines, felds-maréchaux.

Une messe solennelle fut célébrée à cette occasion; un *Te Deum* fut chanté. Le généralissime passa en revue l'armée, divisée en régimens de mille hommes chacun. Quatre-vingts régimens furent ainsi formés; trois dollars par jour assignés pour la paie de chaque colonel capitaine de cavalerie, un dollar pour chaque cavalier, et un demi-dollar pour chaque fantassin.

Un historien anglais, d'une exactitude un peu trop scrupuleuse, rapporte qu'Hidalgo parut à la revue avec son uniforme de généralissime; « c'était, dit-il, un habit bleu, » avec des paremens rouges, brodés en or et » en argent, et une ceinture noire également

» brodée. Il portait au cou une médaille, sur » laquelle était l'image de la vierge de Guadalupe, en grande vénération au Mexique. » Les drapeaux de l'armée étaient bleus et » blancs, pareils à la bannière des anciens » empereurs d'Anahuac ou du Mexique. »

On peut rapporter de tems en tems ces petits traits qui peignent les mœurs.

Marche des troupes d'Hidalgo.

Les troupes d'Hidalgo marchèrent d'Indaparapeo vers Mexico, prenant la route de Marabatio, Tepetongo, Jordane et Istlahuaca. Elles entrèrent à Toluca, à douze lieues à l'ouest de la capitale, le 27 octobre.

Mexico se trouvait dans un éminent danger; le peuple, et même un nombre considérable de personnes de haut rang, abhorraient les Espagnols. Les forces royales étaient divisées en différens corps, stationnés à de très-grandes distances l'un de l'autre.

Le cruel Callejas, commandant une brigade, occupait San-Luis de Potozi, à plus de cent lieues de Mexico. Le comte de la Cadena, qui commandait trois mille hommes, était à Quercetaro, et Venegas n'avait qu'une poi-

gnée d'hommes postés dans les environs de Mexico, plutôt pour effrayer les habitans que pour s'opposer à Hidalgo. Vénégas sortit de cette crise par un expédient qui le sauva.

Excommunication d'Hidalgo.

Vénégas obtint, de l'archevêque de Mexico et de l'inquisition, une sentence d'excommunication contre Hidalgo et ses partisans, et contre toutes ses troupes. Cette solennelle excommunication fut lancée contre les indépendans : l'inquisition publia un édit qui déclarait Hidalgo hérétique.

Hidalgo répondit à cet édit par un manifeste, dans lequel il exposait les principes de sa croyance, et signalait les contradictions des inquisiteurs dans leurs accusations contre lui. « On m'accuse à la fois, disait-il, de nier » l'existence de l'enfer, et de soutenir qu'un » pape canonisé était en enfer. »

Ces excommunications ne firent aucune impression sur les troupes. Hidalgo, prêtre lui-même, persuada aisément à ses Indiens que ceux qui avaient prononcé cette terrible sentence contre lui, étant ses ennemis, ne pouvaient être légalement juges dans sa cause,

et que l'excommunication retombait sur ceux qui l'avaient lancée. Cependant, les habitans de Mexico et ceux des provinces où l'insurrection n'avait pas encore fait de progrès, demeurèrent ensevelis dans une profonde terreur.

Manœuvres de Truxillo.

A l'approche de l'armée d'Hidalgo, Vénégas envoya quinze cens hommes à Istlahuaca, sous les ordres du colonel Truxillo, un de ses aides-de-camp. Bientôt après, ces troupes reçurent un renfort de cinq cens hommes, parmi lesquels cent cinquante étaient esclaves.

Lorsque Hidalgo entra à Toluca, Truxillo recula sur Lerma, à neuf lieues de Mexico, profita d'un pont sur la rivière Lerma, s'y fortifia, et, par ce moyen, défendit le passage. Les indépendans traversèrent la rivière à Atenca; et les forces royales, pour n'être pas tournées, se retirèrent sur une éminence, *el monte de las Cruces*, où Hidalgo les attaqua. Les régimens de Zelaya et de Valladolid, avec les bataillons de Goanaxoato, marchaient précédés de l'artillerie, composée de quatre canons et d'une foule innombrable d'indiens : les régimens de cavaleries de Patzquaro, Reyna et

Principe couvraient l'arrière-garde et le flanc de l'infanterie. Truxillo, débusqué de sa première position, faisait sa retraite sur Mexico, lorsque Hidalgo lui envoya proposer de venir le trouver. Truxillo admit les envoyés dans ses lignes, et ordonna de faire feu sur eux. Il était alors fort près de Mexico, où il rentra le 30 octobre, avec environ trois cens hommes, abandonnant toute son artillerie. Les gazettes de Mexico parlèrent de cet engagement comme d'une victoire obtenue par les troupes royaliste. Une médaille portant les noms de Truxillo, Bringar, et Mendivil, fut frappée à Vera-Crux pour en perpétuer le souvenir.

Succès des patriotes.

Cependant lés patriotes remportaient de tous côtés des avantages. Vénégas fut instruit que le prêtre Morelos, avec un corps indépendant, avait pris possession de plusieurs villes au midi de Mexico; et que Villagran marchait sur cette capitale par une autre route. Il se préparait à se retirer à Vera-Crux avec les Espagnols, s'il était vaincu par l'ennemi; ses troupes se montaient à deux mille hommes, campés entre les deux promenades publiques

de la capitale, Bucarelli et la Piedra; son artillerie défendait l'entrée de la ville. Le 31 octobre, à la vue des troupes d'Hildago qui descendaient les montages de Santa-Fé, le peuple, espérant que les indépendans seraient vainqueurs, manifesta hautement sa joie.

Vénégas, à la tête de ses troupes, attendait l'ennemi, qui envoya le général Ximenès avec des dépêches pour le vice-roi. Ximenès, arrivé à trois milles de la cité, dans une magnifique voiture, suivi de quarante cavaliers, présenta ses dépêches : jamais personne n'a connu leur contenu. Vénégas prit grand soin de cacher aux habitans de Mexico l'objet de cette mission, et les dépêches furent rendues sans aucune réponse.

Retraite d'Hidalgo.

L'assaut paraissait maintenant presqu'inévitabe; Hidalgo cependant ne l'ordonna point, et le lendemain ses troupes se retirèrent. On supposa qu'il avait reçu la nouvelle de la défaite du général Sanchez à Queretaro, et qu'il savait aussi que Callejas et le comte de la Cadena, réunis le 28 octobre, marchaient au

secours de la capitale : d'autres disent que la modération naturelle d'Hidalgo et son horreur pour le sang, furent les véritables causes de son apparente timidité : quels que fussent ses motifs, il est certain que ses troupes se retirèrent en désordre.

Hidalgo assit alors son camp sur une montagne presque triangulaire, qui domine le village d'Aculco et le pays environnant du côté du nord et de l'est. Son artillerie, composée de quatorze pièces de canon, fut rangée sur les côtés de la montagne, et son armée sur deux lignes, entre lesquelles étaient placés les Indiens indisciplinés. Callejas divisa ses troupes en cinq colonnes, et le 7 novembre il attaqua Hidalgo au nord et à l'est de son camp. Les Indiens furent saisis d'une terreur panique quand ils virent le bon ordre militaire et la belle apparence de l'armée royale, forte de six mille hommes; dès que le feu commença, ils prirent la fuite, ce qui déconcerta entièrement les troupes régulières de l'armée d'Hidalgo.

Callejas poursuivit l'ennemi et lui fit beaucoup de mal. D'après son rapport officiel, il n'y eut pas moins de dix mille indépendans tués, blessés ou faits prisonniers.

Nouvelle retraite d'Hidalgo.

Hidalgo opéra sa retraite sur Goanaxoato, où Callejas le suivit de près. On arrive à cette ville, bâtie sur une éminence, par un défilé que les indépendans fortifièrent. Callejas détruisit leurs batteries le 24 novembre, et leur prit vingt-cinq canons, parmi lesquels était *el Libertador Americano.*

Les troupes patriotes d'Hidalgo, furieuses contre les Espagnols, en assassinèrent plus de deux cens, renfermés dans l'Alhondiga. Le jour suivant, les troupes royales prirent la ville d'assaut, et le soldat eut la permission de piller et de tuer pendant deux heures! Le lendemain, tous les officiers prisonniers, et grand nombre d'autres personnes, furent fusillés. Les minéralogistes Chovel, Davalos et Valencia, éprouvèrent le même sort. Callejas fit une proclamation par laquelle il ordonnait que, dans vingt heures, les armes et munitions de toute espèce fussent livrées au gouvernement, sous peine de mort. La même peine devait être infligée à ceux qui manifesteraient une opinion favorable à la ré-

volution; l'ordre fut publié de tirer sur tout rassemblement de plus de trois personnes. Ces horreurs ne firent qu'augmenter le nombre des partisans de la révolution; les martyrs cimentent toujours de leur sang la cause pour laquelle ils meurent.

Suite des opérations d'Hidalgo.

Hidalgo alors se retira vers Guadalaxara, ville à cinquante lieues nord-ouest de Mexico, et contenant quatre-vingt-onze mille habitans. Durant sa marche il battit constamment les différens corps de troupes espagnoles; et, dès qu'il fut entré dans la ville, il envoya le prêtre Mercado au port de Sanblas, qui s'empressa de capituler, et fournit quarante-trois canons, que Mercado fit passer à Guadalaxara. L'autorité d'Hidalgo fut reconnue sans difficulté dans l'intendance de Valladolid, de Mechoacan, à Zacatecas, Guadalaxara, San-Luis-Potosi, et partie de Sonora, où l'on montrait une grande soumission à ses généraux.

Affaire de Puente del Calderon.

Callejas s'avança vers Guadalaxara, tandis que le général don J. Cruz défit les indépendans à Zamora, et prit Valladolid, dont il traita les habitans avec la plus horrible cruauté. Lorsque Callejas approcha de Guadalaxara, Hidalgo résolut d'attaquer les troupes royales; en conséquence, il campa son armée sur un terrain élevé, protégé d'un côté par une montagne, de l'autre par une petite rivière, sur laquelle il y avait un pont, qu'il fortifia. Plusieurs batteries furent placées au sommet de la montagne, et deux autres sur la gauche; il y avait en tout cent trente canons. Callejas divisa ses troupes en deux colonnes; l'une attaqua la montagne et prit les batteries des indépendans; l'autre attaqua l'aile gauche, dont la vigoureuse résistance la rejeta dans ses premières positions,

Cette colonne reçut des renforts, et repoussa à son tour la cavalerie d'Hidalgo, qui, profitant de son mouvement rétrograde, cherchait à la couper. Hidalgo chargea la

cavalerie espagnole, qui, soutenue par les grenadiers, repoussa vigoureusement son attaque, et lui fit perdre beaucoup de monde.

Une batterie couvrait le centre d'Hidalgo; Callejas, en personne, enleva cette batterie, non sans éprouver quelque résistance. Pendant ce tems, Emparan attaqua la nombreuse cavalerie des indépendans et la mit complétement en déroute. La consternation se répandit parmi les troupes d'Hidalgo, qui cédèrent la victoire aux troupes royales. Cette affaire eut lieu le 17 janvier 1811, à el Puente de Calderon, situé à onze lieues de Guadalaxara.

Nouveau succès des indépendans.

Callejas ne perdit point de temps: il dépêcha immédiatement un détachement, commandé par le général Cruz, pour reprendre Sanblas; mais ce port était déjà au pouvoir des Espagnols, par suite d'une contre-révolution qu'avait excitée le curé de la ville. Hidalgo rallia le reste de ses troupes, et marcha sur Zacatecas, où il rétablit son artillerie.

Il y avait dans cette ville une fonderie de

cuivre, au moyen de laquelle il fit frapper une nouvelle monnaie, toujours à l'effigie de Ferdinand VII.

De Zacatecas il se rendit à San-Luis-Potosi ; là il forma différens corps de Guérillas, et, avec quelques troupes choisies, il prit la route de Saltillo, situé environ à deux cens lieues de Mexico, dans le gouvernement militaire des provinces intérieures orientales. Le gouverneur d'*el nuevo Reyno de Leon* se déclara pour Hidalgo ; le gouverneur d'*el nuevo Santador* se sauva; et les gouverneurs de Coahuila et Texas furent arrêtés par les indépendans.

Hidalgo prisonnier.

A peu près à la même époque, une division de troupes espagnoles atteignit Altamira. Don N. Arredondo, qui la commandait de concert avec Callejas, posté alors à San-Luis-Potosi, se mit à la poursuite d'Hidalgo.

Le gouverneur des provinces intérieures occidentales envoya aussi des troupes, commandées par don M. Ochoa, afin de couper la retraite à Hidalgo, qui paraissait vouloir pénétrer dans la Louisiane, y rassembler ses

partisans, les armer et recommencer la guerre.

Don Y. Elisendo, chef d'un détachement d'indépendans, résolut d'arrêter lui-même Hidalgo : le traître espérait obtenir ainsi son pardon des Espagnols. Il réussit, en attirant dans son complot, Menchaca, Carrasco, Borrego, Uranga et d'autres officiers. Il attaqua Hidalgo à Acatica de Rajan, le 21 mars 1811. Hidalgo poursuivait sa marche, ne se doutant pas qu'il dût trouver des ennemis dans ses compatriotes : il fut aisément vaincu par le perfide et fait prisonnier avec ses officiers.

Cinquante d'entre eux furent immédiatement exécutés sur le champ de bataille; dix autres, parmi lesquels étaient Hidalgo et Balléza, pris à Chiguagua, furent mis à mort, le 27 juillet 1811. On dépouilla préalablement Hidalgo de la prêtrise.

Hidalgo, victime d'une abominable trahison, fut martyr de la patrie : donnons des pleurs à sa mémoire. Une âme ferme, humaine et grande, une activité singulière, une ardeur pour la cause de la liberté, qui ne l'entraîna dans aucune barbarie; voilà ses titres à l'amour, à l'estime de ses concitoyens, au souvenir de tout ce qui, sur le globe, porte un cœur vertueux et patriote.

Les insurgés ne se découragent point.

La mort d'Hidalgo et de ses fidèles compagnons d'armes ne découragea pas les autres chefs, qui continuèrent, en différentes parties, de soutenir la révolution. Parmi eux se trouvaient don N. Villagran, don J.-M. Morelos, et don Y. Rayon, qui avait pris position à el Saltillo, afin de favoriser la retraite d'Hidalgo.

Rayon retourna alors à Zacatecas, et, chemin faisant, il défit Ochoa. A Zacatecas, il relâcha trois prisonniers espagnols, qu'il envoya au vice-roi pour proposer, comme base d'un accommodement, la formation d'un congrès, composé moitié d'Espagnols, moitié d'Américains méridionaux. Venegas répondit simplement, que si Rayon consentait à mettre bas les armes, il serait compris dans l'amnistie générale publiée par le gouvernement.

L'*indulto* ou amnistie dont il parlait, accordée par les cortès, à la fin de 1810, aux fauteurs de la révolution, pourvu qu'ils déposassent leurs armes, loin de faire aucun bien, porta préjudice à la cause royale, parce que les chefs espagnols n'en usèrent pas sagement.

A Mexico on eut si peu de confiance dans l'*indulto* ou dans les promesses de Venegas, qu'il fut obligé d'avoir recours à l'église (*el cabildo ecclesiastico*) pour donner de l'autorité à sa proclamation et persuader au peuple que ses promesses ne cachaient aucun piége.

« Sur ce point (disait *le cabildo ecclesiastico* dans une adresse pastorale, le 17 mai 1812), son Excellence le vice-roi, le digne et légitime représentant de notre roi Catholique Ferdinand VII, a eu l'incomparable bonté de nous autoriser, non-seulement à garantir la sincérité de l'*indulto* ou pardon général accordé aux insurgés, mais encore à vous donner, nos chers frères, comme nous vous donnons présentement, au nom de la très-sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, au nom de la vierge de la Guadeloupe, protectrice de son royaume, au nom de sa majesté Catholique le roi Ferdinand VII, et de son vice-roi dans ces royaumes, la parole solennelle, qu'un pardon général sera sincèrement accordé à tous ceux qui, se repentant de leurs fautes passées, poseront sur-le-champ les armes, etc. »

Les ministres de l'autel prêtaient ainsi l'appui de leur influence aux perfidies de la po-

litique ; mais tant de promesses vaines et de parjures atroces avaient ouvert tous les yeux.

Mauvais succès des indépendans.

Callejas se mit en marche pour attaquer Rayon dans Zacatecas, mais celui-ci se retira dans l'intendance de Valladolid. Le colonel Lopez, qui commandait un corps de Guérillas indépendans à Zitaquara, fortifia la ville et battit complétement les royalistes, qui, sous les ordres de Torre et Mora, vinrent l'y attaquer le 22 mai 1811. Les deux chefs royalistes périrent dans cette affaire.

Fiers de leur victoire, les indépendans tentèrent un coup de main contre Valladolid, où Truxillo commandait : il les repoussa le 3 mai. Rayon, poursuivi jusqu'à son quartier-général de Zitaquara par Emparan, livra bataille aux Espagnols le 4 juin. Le combat fut sanglant et long-tems disputé ; mais enfin les royalistes perdirent huit cens hommes, ainsi que tous leurs bagages. Ils se retirèrent en conséquence à Toluca. Les indépendans renouvelèrent leur attaque sur Valladolid le 23 juillet, mais toujours sans succès.

Complots tramés à Mexico. Progrès de l'insurrection.

Sur les dénonciations d'un complot qui se tramait à Mexico, le vice-roi ordonna plusieurs arrestations. Les prévenus furent jugés; six d'entre eux, parmi lesquels était Ferrer, homme de loi, condamnés à mort, et six autres aux plus rudes travaux à Puerto Rico; deux femmes furent un certain tems emprisonnées. Cet événement eut lieu au mois d'août 1811.

Rayon forma une junte à Zitaquaro, composée de lui-même, du docteur Berdusco, et don J. M. Liceaga. Cette junte reconnut Ferdinand pour roi; et, en son nom, publia des actes et des décrets. Callejas était alors à Goanaxoato, où il avait fixé son quartier-général. Lorsqu'il apprit l'établissement de ce nouveau gouvernement, il offrit dix mille dollars pour la tête de l'un des membres de la junte. Venegas, sentant que la révolution faisait de rapides progrès, donna l'ordre à Callejas d'attaquer promptement, et de détruire cette junte.

La ville de Zitaquaro, peuplée de dix mille habitans, est à quarante lieues à l'ouest de Mexico, dans une vallée entourée de hautes montagnes. Comme le principal objet, en attaquant cette ville, était de s'emparer des membres de la junte, Callejas ordonna à Porlier, commandant de Toluca, de s'emparer des positions occupées par les indépendans sur la montagne Tenango, avant que lui-même ne fît son attaque sur Zitaquaro, afin d'empécher la garnison et les fugitifs de cette ville de se retirer par ce point. Nous allons citer le rapport officiel de Callejas au vice-roi, après l'attaque de Zitaquaro, le 2 janvier 1812.

Rapport de Callejas, et décret abominable.

« Les troupes royales, après un engagement qui a duré trois heures, ont pris l'importante position de Zitaquaro, située sur des rochers escarpés, entourée de retranchemens, de fossés, et défendue par l'immense population de vingt lieues à la ronde réunie dans la ville.

« Les rebelles avaient ajouté aux fortifications naturelles de Zitaquaro, tout ce que

l'art, le désespoir, et huit mois de travaux continuels, peuvent procurer. Le mauvais succès de nos précédentes expéditions avait tellement encouragé le peuple, que les femmes et les enfans même se réunissaient pour repousser notre attaque : néanmoins tout à cédé à l'intrépidité de l'armée que je commande.

« L'ennemi, dans la plus complète déroute, a fui dans toutes les directions, laissant le pays couvert de morts et de blessés. Les rebelles Cabecillas, Rayon, Liceaga et Berdusco se sont échappés des premiers et ont pris la la route de Tasco : la fatigue excessive de mes troupes et le déplorable état des chemins ne m'ont pas permis de les poursuivre.

« Nous avons trouvé dans la ville une immense quantité de munitions de guerre et d'artillerie. J'en enverrai un état exact à votre Excellence. Je me borne, en ce moment, aux informations plus nécessaires, pour convaincre votre Excellence que je dois à la valeur et au talent de mes officiers, ainsi qu'au courage de mes soldats, le prompt succès de cette bataille. Leur bonne conduite, dans cette circonstance, a surpassé même celle qu'ils avaient déployée dans les affaires précédentes. Nos pertes sont peu considérables.

« Mon séjour ici sera aussi court que possible : mais, avant mon départ, *je veux raser la ville, afin qu'il n'en reste pas vestige.* Je punirai ainsi les criminels instigateurs d'une si barbare, si impolitique et si destructive insurrection, et je donnerai un terrible exemple à ceux qui voudraient désormais la soutenir.

« CALLEJAS. »

Raser une ville, parce qu'elle a voulu être libre ! Ah ! ce n'est pas l'insurrection, c'est votre barbare et insensé châtiment qu'on doit nommer impolitique et destructif. Le décret qu'on va lire est encore un horrible monument de stupidité et de cruauté.

Le décret suivant fut immédiatement publié :

« 1° Les Indiens de Zitaquaro et de son département seront privés de leurs propriétés, ainsi que de toute exemption ou privilége précédemment accordé par l'extrême bienveillance du gouvernement.

« 2° Ces propriétés confisquées, ainsi que celles des Américains méridionaux qui ont pris part à l'insurrection, qui ont accompagné les rebelles dans leur fuite, ou qui ont quitté

la ville à l'entrée des troupes du roi, appartiendront au trésor public.

« 3° Si ceux qui se trouvent compris dans ce décret veulent se présenter devant moi, donner des preuves de repentir, et travailler à la réparation des routes, etc., ils recevront leur pardon; mais leurs propriétés ne leur seront point rendues.

« 4° La capitale de ce département est transférée à Marabatio, où sera établi un gouvernement militaire. Les compagnies d'infanterie et de cavalerie, organisées pour la défense de ce département, seront armées, équipées aux frais des habitans.

» 5° Attendu que les habitans de cette ville criminelle détestent le gouvernement monarchique; qu'ils ont soutenu trois engagemens avec les troupes du roi; qu'ils ont planté, sur des poteaux, à l'entrée de leur ville, les têtes de plusieurs de nos chefs morts en sacrifiant leur vie pour le bien public, tous les bâtimens de Zitaquaro seront rasés ou détruits par le feu. Tous les habitans sortiront de la ville dans l'espace de six jours; je leur accorde, comme preuve de miséricorde, la permission d'emporter leur mobilier.

« 6° Chaque habitant recevra du gouvernement un écrit constatant son nom de famille et le jour de son départ. Aucune personne ne restera dans la ville après le tems fixé, et ceux qui ne se seront pas pourvus du certificat ci-dessus seront punis de mort.

« 7° Toutes les armes seront livrées au gouvernement, sous peine de mort.

« 8° Le clergé sera envoyé à l'évêché de Valladolid.

« 9° Il est expressément défendu de rétablir la ville de Zitaquaro, ou toute autre ville qui pourra être détruite à l'avenir, pour avoir participé à la rébellion.

« 10° Aucune ville ou village ne donnera asile aux membres de la junte des insurgés, à aucun de leurs délégués. Celles qui refuseront soumission au roi, ou tenteront de résister à ses troupes, éprouveront le sort de Zitaquaro.

« 11° Le comte de Casa-Real est chargé de l'exécution de ce décret.

« CALLEJAS. »

Fuite des indépendans.

La junte de Zitaquaro se réfugia à el Real de Zultepec, ville située sur une montagne, à trente lieues à l'ouest de Mexico. Malgré la perte de Zitaquaro, les indépendans n'étaient pas vaincus. Morelos, Villagran, Canas, Aldama et d'autres généraux, commandaient toujours des corps de guérillas constamment occupés, sur différens points, à combattre les troupes espagnoles. La junte proposa à Venegas une réconciliation; mais ses propositions furent aussi mal reçues que celles d'Hidalgo et de Rayon. Les articles proposés par la junte furent publiés dans une adresse aux Espagnols le 29 mars 1812. Dans cette adresse, la junte récapitulait les griefs dont elle demandait la réparation; et, dans le cas où les Espagnols voudraient continuer la guerre, traçait un plan pour la rendre moins féroce.

Les indépendans obtiennent de nouveau quelques succès.

Morelos gouvernait presque toutes les côtes méridionales du Mexique. Après avoir battu

les troupes royales plusieurs fois, notamment à la bataille de Tixtla, le 19 août 1811, il forma le siége d'Acapulco, et, avec la principale partie de son armée, qu'il divisa en deux corps, il marcha sur Mexico. Le brigadier Bravo, commandant une de ces divisions, vainquit le général Masitu et entra à Quautla-Amilpas, à 25 lieues au midi de Mexico, tandis que Morelos prenait possession d'Jzucar sans aucune opposition. Ces avantages, emportés par les patriotes, empêchèrent les royaliste de poursuivre la junte nationale après la prise de Zitaquaro. Les troupes de Morelos s'emparèrent aussi d'Huexapan et d'el Real de Tasco. Les royalistes, commandés par le colonel Soto, attaquèrent Jzucar le 17 février; mais ils furent repoussés, et Soto, grièvement blessé, fut obligé de quitter l'armée. Llano, son successeur, renouvela l'attaque le 22, et ne réussit pas mieux, quoiqu'il eût pris possession d'une montagne appelée el Calvario, d'où il avait bombardé la ville. Cette attaque fut faite par des troupes arrivant d'Espagne, les premières envoyées au Mexique depuis le commencement de la révolution.

Callejas livra un assaut à Quautla-Amilpas

le 19 février; mais il fut forcé de le suspendre après un engagement de six heures. Llano leva le siége d'Jzucar, et joignit Callejas le 30 février. Dans sa marche, il battit plusieurs corps de Guérillas, commandés par F. de la Rosa, et autres. Morelos reçut aussi des renforts à Quautla, et déploya toutes les ressources militaires pour défendre la ville.

Callejas disait, dans une lettre datée de son camp devant Quautla, le 15 mars 1812, et adressée à un ami : « Nous précipiterons cette ville et ses habitans dans le centre de l'enfer, quelques peines et quelques fatigues qu'il puisse nous en coûter. L'enthousiasme de ces insurgés et sans exemple. Morelos donne ses ordres d'un air prophétique; et, quels qu'ils soient, ils sont toujours ponctuellement exécutés. Nous entendons continuellement les habitans jurer qu'ils s'enterreront sous les ruines plutôt que de nous livrer la ville. Ils dansent autour des bombes qui tombent, pour prouver qu'ils ne craignent pas le danger. »

Retraite des indépendans.

Quautla-Amilpas est situé dans une plaine; cependant la ville est un peu élevée et domine

les environs. Elle fut fortifiée par Morelos, qui trouva tous les habitans prêts, ainsi que son armée, à seconder ses vues. Le siége cependant se poursuivant régulièrement, et les provisions commençant à manquer, Morelos ordonna une sortie pour favoriser une tentative des Guérillas à l'effet d'introduire des provisions dans la ville. D'après cet ordre, le prêtre Matamoros, feld-maréchal, et le colonel Aerdiz, avec cent hommes à cheval, forcèrent la ligne de l'ennemi dans la nuit du 13 avril 1812. Le 27, le camp des Espagnols fut attaqué par les assiégés et par les Guérillas, qui, vivement repoussés, perdirent plus de mille hommes.

Après soixante-cinq jours de siége, Morelos se décida à évacuer Quautla, la nuit du 2 mai, dans l'ordre suivant : un corps d'infanterie de mille hommes formait l'avant-garde; après lui marchaient deux cent cinquante hommes à cheval, suivis par cinq mille lanciers et frondeurs. Presque toute la population de Quautla était placée entre ces troupes; un corps de fusiliers formait l'arrière-garde.

Aussitôt que Callejas fut averti de la retraite des indépendans, il ordonna l'attaque.

Dans cette occasion, les indépendans souffrirent cruellement, sur-tout les habitans sans armes de la ville, qui avaient accompagné l'armée. Quatre mille d'entre eux périrent durant la retraite. Callejas prétendit, dans son rapport officiel au vice-roi, qu'il n'avait perdu que vingt hommes, et qu'une étendue de sept lieues était couverte de cadavres ennemis.

Suite de la Guerre.

Morelos marcha sur Chilapa, et prit la ville de vive force. Immédiatement après il s'empara de Tehuacana, à cinquante lieues environ à l'ouest de Mexico. Orizaba fut également obligé de se rendre à Morelos, qui, dans cette ville, fit brûler le magasin royal des tabacs, estimé plusieurs millions de dollars.

Le 25 novembre il attaqua Antequera, capitale de l'intendance d'Oaxaca. Cette ville se soumit à lui sans beaucoup d'opposition. Palacios, Tinoco et les colonels Lopez et Armenta avaient été fusillés dans ce lieu par les royalistes.

Par représailles, Morelos fit exécuter, à la

même place, le lieutenant-général Gonzalès Saravia, le brigadier Bonavia et les colonels Regules et Villasante. Les restes de Lopez et d'Armenta furent portés en triomphe et déposés dans la cathédrale. Acapulco tomba bientôt au pouvoir de Morelos, qui jeta plusieurs corps de Guérillas entre Xalapa et Véra-Crux; et, par ce moyen, intercepta complétement la communication régulière entre Mexico et Véra-Crux.

Les troupes de Rayon, repoussées à l'attaque de Toluca, se portèrent à Tenango, ville située près d'une éminence, environ à huit lieues à l'ouest de Mexico. Des batteries défendaient le haut de la montagne; mais les royalistes, commandés par J.-C.-Y. Bustamente, les tournèrent, prirent possession de la ville au commencement de juin 1812, et fusillèrent tous les prisonniers.

La junte nationale se retira de Zultepec, accompagna quelque tems l'armée commandée par Rayon, puis séjourna dans la ville la plus voisine de l'armée; mais jamais elle ne se fixait pour long-tems.

Rapports avec les États-Unis.

Vers la fin de 1812, don J.-M.-A. Toledo, l'un des membres des Cortès pour l'Amérique espagnole, arriva à Washington, où il trouva le colonel don B. Guiterrez, venu de Mexico pour implorer la protection des États-Unis. Toledo et lui enrôlèrent quelques Américains disposés à aider les indépendans, et les emmenèrent dans les *provincias internas*, où leur nombre s'accrut de plusieurs Guérillas. Ils obtinrent d'abord quelques avantages sur les Espagnols, et prirent même la capitale de la province de Texa, San-Antonio de Bojar; mais don M. Arredondo, commandant des *provincias internas* orientales, les battit au commencement de 1813, et dispersa totalement les troupes. Toledo se sauva aux États-Unis.

Affreuse et singulière méprise. — Horribles représailles.

En décembre 1813, Morelos attaqua Valladolid qui venait de recevoir, fort à propos, le secours d'une division commandée par Llano.

Morelos fut forcé de battre en retraite sur Puruaran, à dix-sept lieues de Valladolid. Llano le poursuivit et l'atteignit le 7 janvier 1814. Le combat s'engagea avant le point du jour. Il faisait nuit. On s'était battu assez long-tems. Cependant on ne savait point de quel côté penchait la victoire. L'aurore reparaît et éclaire des monceaux de morts. O surprise ! deux divisions de l'armée de Morelos, trompées par l'obscurité, s'étaient égorgées mutuellement !

Elle reconnurent leur malheureuse méprise : mais il était trop tard ; Llano profita de la surprise et de la consternation des indépendans, et les défit complétement. Matamoros, lieutenant de Morelos, tomba en son pouvoir avec sept cens hommes. Matamoros lui-même avait prit cinq cens Espagnols quelques jours auparavant, et les avait envoyés à Acapulco : Morelos les offrit en échange pour Matamoros ; mais cette offre fut refusée ; les sept cens hommes pris par les royalistes, avec Matamoros, furent exécutés aussitôt que pris : Morelos, par représailles, fit mettre à mort les cinq cens Espagnols prisonniers à Acapulco.

Succès de l'armée espagnole.

L'armée espagnole, animée par ce succès, et composée alors de quatre fortes divisions, expulsa presque tous les indépendans de cette partie de pays; et, Acapulco même fut reconquis; mais les patriotes, préalablement, détruisirent ses fortifications. Liceaga cependant parvint à se fortifier près du lac de Chapala, d'où il repoussa plusieurs fois les royalistes. Morelos, Rayon, le docteur Cos et quelques autres généraux des indépendans, obtinrent des avantages partiels et ranimèrent l'espoir des partisans de la révolution, qui s'étendirent de nouveau dans les intendances de Valladolid et de Mexico.

Les affaires des indépendans cependant semblaient désespérées. A la junte nationale succéda un congrès, qui commença ses sessions à Chilpansingo, environ à trente lieues au sud de Mexico, et s'assembla depuis à Ario, à quarante-cinq lieues seulement de cette cité. Ce congrès déclara le gouvernement de Mexico indépendant, et créa un pouvoir exécutif, composé de Liceaga, Cos et Morelos.

D'Ario, le congrès transporta ses sessions à Apatzingan, où il présenta au peuple, le 23 octobre 1814, une constitution établie sur des bases démocratiques, et, le 25, prescrit, par un décret, la formule du serment que devaient prêter les citoyens appelés à jouir des bienfaits de cette constitution.

Le 24 mai 1815, les décrets du congrès et cette constitution furent publiquement brûlés par les royalistes de Mexico, et la peine de mort prononcée contre ceux qui refuseraient de livrer au gouvernement toutes les copies qu'ils en pourraient avoir. Plusieurs corsaires, équipés par les indépendans, amenèrent aux armées mexicaines, par le port de Boquilla, de Piedra et le golfe du Mexique, des officiers, des armes et des munitions.

Nouveaux efforts des indépendans. — Mort de Morelos.

Au mois d'octobre 1815, Morelos apprit que le général Humber et Toledo étaient arrivés avec des approvisionnemens de guerre à el Puente del Rey, poste fortifié par les indépendans, entre Xalapa et Vera-Crux.

Morelos se mit en route pour joindre Toledo; mais, afin de cacher son dessein, il prit la route qui conduisait à la province d'Oaxaca. Les royalistes, instruits par leurs espions des véritables intentions de Morelos, l'attendirent à Atacama, écrasèrent le corps qu'il commandait, et le firent prisonnier. Morelos, conduit à Mexico, et dépouillé par l'évêque de ses ordres ecclésiastiques, fut accusé d'hérésie; mais l'inquisition le déchargea de cette accusation. On le fusilla dans le dos, comme traître, au village de San-Cristobal, à six lieues de Mexico, le vice-roi n'ayant osé faire exécuter la sentence de mort dans Mexico, de peur que le peuple ne se soulevât.

Lettre du vice-roi de Mexico.

Un auteur anglais rapporte le texte d'une lettre officielle du vice-roi de Mexico au ministre de la guerre en Espagne, interceptée sur le vaisseau *la Leona*, qui fut pris par el Congreso, armateur de Buenos-Ayres.

« J'informai votre Excellence, dans ma première dépêche, que les rebelles *Cabecillas*, échappés après la défaite de Morelos,

le 5 du moins dernier, s'étaient réunis dans l'intendance de Puebla. Ils se sont depuis assemblés à Thuacan, et y ont formé une autre junte. Des contestations se sont élevées au sujet de la présidence de cette junte; mais Manuel Téran, doué de plus de talens que ses adversaires, et d'ailleurs soutenu par seize cens hommes bien armés, qu'il commande, avait plus de chances que les autres pour occuper la place de Morelos.

« Les rebelles, quoique tremblans pour leur sort, m'ont envoyé, par l'intermédiaire de la municipalité de Mexico, les dépêches ci-jointes, dans lesquelles votre Excellence verra qu'ils redemandent Morelos du ton le plus audacieux, alléguant à l'appui de leur réclamation les droits de la guerre et des nations, comme peuple indépendant.

« J'ai traité leurs réclamations avec un silencieux mépris; elles ne m'ont point empêché d'infliger au coupable Morelos la punition qu'il méritait. Je prie votre Excellence de remarquer leurs expressions; elles lui peindront le caractère de ces rebelles, la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, la détermination avec laquelle ils agissent, et les espérances qu'ils nourrissent. Par la gazette

que je joins à mes dépêches, votre Excellence verra l'*indulto* que j'ai publié : ce que j'ai fait bien plus pour concilier l'opinion publique au gouvernement, que par indulgence pour les rebelles.

» Votre Excellence peut être assurée que cette mesure ne sera pas dangereuse pour la sûreté publique ; car, à bien peu d'exceptions près, personne ne voudra avoir recours au pardon offert ; et certainement les principaux chefs et leurs bandes ne poseront pas les armes, dont ils se servent beaucoup plus pour piller que pour obtenir leur indépendance. Si, heureusement, contre mon attente, le nombre de ceux qui se soumettraient était plus considérable, cela prouverait qu'ils renoncent à tout espoir ; et alors nous n'aurions rien à craindre.

» Si le brigadier don J. Moreno Daoiz, gouverneur de Puebla, avait suivi mes ordres, il aurait empêché les rebelles de se réunir encore à Tehuacan, ou bien il les aurait tant harcelés, que leur plan eût été infructueux : depuis, les rebelles ont mis fin à leurs dissentions civiles, et ils ont formé un gouvernement pour agir de concert avec les bandes qui infestent les routes de Véra-Crux à Mexico, et avec celles

qui agissent sur les côtes de Barlovento ; depuis cette époque aussi, l'infâme Toledo a débarqué avec des forces militaires, et a pénétré jusqu'à Oaxaca, Orizava, Cordova, et plusieurs autres villes dans l'intendance de Puebla. J'envoie à votre Excellence la proclamation faite par le traître Toledo à son retour du nord de l'Amérique.

» Daoiz n'a pu agir contre les rebelles; parce qu'il lui manquait le corps de troupes employé à l'escorte de l'argent que j'ai fait passer à Véra-Crux au commencement du mois dernier. Le brigadier Miyarez garde toujours ces troupes, malgré la promesse de les renvoyer. Quoique Miyarez ait une force considérable sous ses ordres, force qui s'accroît continuellement par les troupes qui se joignent à lui dans les différentes villes où il passe ; quoique les rebelles aient évacué, le 8 mai, el Puente del Rey, qu'ils avaient fortifié, il ne conserve pas moins les troupes de Daoiz, comme une escorte pour lui-même.

» J'envoie à votre Excellence la dernière dépêche de Miyarez, ainsi que ma réponse, dans laquelle j'ordonne que les troupes soient envoyées sur-le-champ pour protéger les villes d'Orizava et Cordova, où sont déposées les

tabacs appartenant au roi, et formant le principal trésor du gouvernement. Par la copie de mes ordres, votre Excellence verra mes observations sur le plan proposé par Miyarez, d'élever sept forts dans l'espace de vingt-deux lieues, entre Xalapa et Véra-Crux. J'entrevois que ces forts ne pourraient exister que durant la sécheresse; car, lors de la saison des pluies, la terre devient si marécageuse, que les troupes seraient obligées de se retirer : de plus, si le plan de Miyarez était mis à exécution, les troupes, ainsi disséminées à de grandes distances les unes des autres, se trouveraient dans l'impossibilité de poursuivre les rebelles avec succès, ou d'arriver à tems pour protéger la côte, si elle était attaquée, comme on s'y attend.

» Les dernières nouvelles annoncent que Toledo est retourné à la nouvelle Orléans, accompagné des commissaires et des officiers nommés par le premier congrès, et destinés à une expédition dans les provinces intérieures. On dit que Toledo n'a pas eu le courage de se mettre à la tête des troupes dans le voisinage de Véra-Crux, et qu'il est retourné à Boquilla de Piedra, au-devant des renforts de la Nouvelle-Orléans.

» Je dois informer votre Excellence que j'ai des nouvelles du nord de l'Amérique, relatives à l'arrivée de J. Bonaparte à Washington, ainsi que de la conduite du gouvernement des États-Unis, qui paraît disposé à favoriser la révolution dans nos contrées. On me parle également des plaintes faites par notre ministre don L. de Onis, et de la réponse satisfaisante du président; votre Excellence verra pareillement ma réponse à Onis sur le même sujet. On ne peut pas se fier beaucoup au gouvernement de Washington, intéressé à l'émancipation de ces provinces, et désireux d'y voir créer un gouvernement à l'instar du sien. Je répète à votre Excellence qu'il est d'une absolue nécessité d'envoyer des croisières sur les côtes de Véra-Crux, sans préjudice des forces de terre et des habillemens; ceux que l'on fait ici coûtent fort cher et durent peu. Il ne doit pas être difficile à votre Excellence d'obtenir de l'Angleterre ce qui est nécessaire; il faut aussi que nous soyons préparés dans le cas où la faction du nord de l'Amérique réaliserait l'invasion qu'elle médite.

» Don N. Arredondo, commandant les provinces intérieures occidentales, m'a informé, dans sa lettre du 13 novembre 1815, que, sur

les frontières de ces provinces et sur les bords de la rivière Sabinas, il existe plusieurs bandes d'insurgés ; et ces nouvelles se rapportent parfaitement à celles que j'ai reçues du ministre Onis. Arredondo me prévient que les provinces de son commandement sont sans défense, et qu'il n'a pas les moyens d'y remédier. Malgré les secours que j'ai fréquemment donnés à Arredondo, et l'extrême attention que je porte sur tous les détails, les dépenses de mon armée excèdent de beaucoup les ressources du trésor. Votre Excellence verra les mesures que j'ai prises.

» Je ne peux faire cesser la déplorable position de cette vice-royauté : depuis la révolution, l'autorité du roi n'est pas soutenue avec vigueur, et le relâchement gagne toutes les classes de la société. Le fait suivant en est la preuve. Arredondo avait besoin de mille fusils ; je ne pouvais les lui fournir, parce que ceux qu'on fabrique ici ne suffisent pas pour réparer nos pertes en ce genre. En conséquence, j'ordonnai à don J. de la Crux, commandant de la Nueva Gallicia, qui avait reçu quatre mille fusils, d'en fournir à Arredondo ; il n'a jamais exécuté mes ordres ; s'il ne les remplit pas, j'appuierai plus expressément sur ce sujet auprès de votre Excellence.

» A moins que les frontières ou la côte ne soient attaquées, que les Américains du nord ne se déclarent ouvertement pour les insurgés, ou que J. Bonaparte et ses partisans n'obtiennent assez d'argent pour réaliser leur plan, je ne vois pas qu'il y ait à craindre, pour le moment, que l'autorité du roi soit renversée. Depuis l'emprisonnement de Morelos, à l'exception de l'intendance de Puebla, où les principaux chefs des rebelles se sont assemblés, tout le pays jouit d'une certaine tranquillité; néanmoins nous sommes entourés d'innombrables bandes de pillards, qui interceptent les communications, et qui arrêtent les travaux de l'agriculture, du commerce et des mines, si nécessaires à la prospérité de ces contrées. Ces bandes ne sont pas assez fortes pour battre des troupes régulières, prendre des villes ou enlever des convois; néanmoins nous n'avons pas les forces nécessaires pour les détruire, quoiqu'elles soient souvent battues, harcelées et sévèrement punies lorsqu'elles tombent en notre pouvoir, comme votre Excellence le verra par les gazettes ci-jointes.

» Que Dieu conserve votre Excellence.

» FÉLIX CALLEJAS.

» Mexico, 31 décembre 1815. »

Quelle horreur ! quelle froideur ! quelle résolution dans l'atrocité !

Le même auteur anglais rapporte ensuite la note du congrès mexicain à Thuacan, adressée au vice-roi Callejas.

« Les hasards de la guerre ont mis en votre pouvoir don J.-M. Morelos, fait prisonnier le 5 de ce mois aux environs de Temalaca, lorsqu'il s'efforçait de protéger la retraite de la représentation nationale. Ces représentans craignent grandement que votre Excellence ne veuille pas épargner la vie de cet illustre guerrier, ni même le traiter avec le respect dû à son caractère ; nous savons que cette guerre est regardée par votre Excellence comme la rébellion de quelques misérables, et non comme la volonté générale et spontanée d'un peuple justement irrité. Vous n'avez rien négligé pour donner aux nations civilisées cette désavantageuse idée de notre révolution, quoique la continuité de la guerre et le cri universel des peuples qui réclament leur liberté, contredisent votre assertion.

» Néanmoins, cette représentation nationale manquerait à son devoir, si elle n'implorait pas de votre Excellence la conservation de la précieuse vie de don J.-M. Morelos, qui est

en même-tems l'un des principaux guerriers du Mexique, et l'un des membres de notre gouvernement.

» Nous conjurons votre Excellence, au nom de la nation et en considération des cruelles souffrances que cette guerre nous a déjà occasionnées, d'épargner la vie de don J.-M. Morelos.

» Nous vous envoyons la proclamation que nous avons dernièrement fait circuler parmi les troupes du Mexique; et nous espérons que votre Excellence, qui, dans sa communication du 14 dernier au directeur D. P. de La Fonte, accordait la faveur de l'*indulto* à don J.-N. Rocaiz, voudra bien, dans la présente occasion, écouter la voix de l'humanité : nous espérons qu'elle cessera désormais de répandre le sang des habitans de ce pays. La désolation et la mort règnent de toutes parts.

» Nous avons de notre côté constamment fait preuve de modération. Réfléchissez au crime que vous commettez en attentant à la vie de Morelos ; sa mort serait un fatal présage pour vous et pour votre parti.

» Songez aux hasards de la guerre ! réfléchissez aux vicissitudes des empires ! examinez notre situation et nos ressources !

tremblez et craignez la vengeance !...... En vous montrant cruel, que pouvez-vous espérer, si les hasards de la guerre vous mettent dans nos mains ? vos prisonniers auraient-ils le droit d'implorer notre clémence ? voulez-vous nous forcer à nous repentir de la modération que nous avons montrée constamment, malgré notre juste indignation ? enfin, songez que vous et soixante mille Espagnols répondez de la moindre injure faite au généralissime Morelos.

» Il est cher à tous les Américains, au-delà de toute expression ; et votre conduite envers Morelos ne peut être vue avec indifférence, même par ceux qui ne sont que simples spectateurs de nos combats.

» L.-J. Sotero de Castenada,
président du congrès ;

» L.-X. Alas, *président du gouvernement* ;

» L.-J.-M. Ponce de Léon, *président de la cour suprême de justice.*

» Thuacan, 17 novembre 1815. »

(*Adressée au général de l'armée d'Espagne.*)

La perte de Morelos entraîna bientôt celle des patriotes : ils se brouillèrent entre eux. Don M. Taran profita de leur dissention pour dissoudre le congrès en décembre 1815. L'autorité suprême fut alors confiée à Taran lui-même, à don E.-Y. Atas, et à don N. Cumiplido. Depuis ce tems, les indépendans ont été constamment vaincus; mais les particularités sont restées obscures.

Apodaca, vice-roi.

Le vice-roi Callejas a été remplacé par don Juan d'Apodaca, qui, renonçant au plan d'extermination du précédent vice-roi, chercha à gagner l'affection des Mexicains, au lieu de leur inspirer la terreur. Le succès a couronné cette conduite; et long-tems Véra-Crux et la capitale du Mexique crurent la révolution finie.

Suite de la guerre.

Malgré les succès des royalistes, les provinces intérieures résistèrent long-tems. Les patriotes s'y réunirent, et furent joints par

une expédition sous les ordres du jeune Mina. Ce général mit à la voile à Liverpool, au mois de mai de l'année dernière 1816, ayant à bord environ sept cents caisses d'armes, quelques officiers et des équipages pour deux mille hommes d'infanterie et cinq cents cavaliers. Il arriva aux États-Unis au mois de juin, augmenta le nombre de ses officiers, acheta encore des armes, et fit voile pour le golfe du Mexique. Cette expédition, durant sa traversée, souffrit beaucoup des maladies et du mauvais tems; enfin Mina prit terre à Matagrada, où les habitans, et Aury, commandant des corsaires de ce quartier, se joignirent à lui. Le docteur Herrera fut envoyé à Washington en 1816 par le congrès mexicain, ainsi que don Lino de Clemente par le général Bolivar, pour demander de la protection aux États-Unis.

Conduite des États-Unis.

Le gouvernement de Washington, quoique évidemment satisfait de cette révolution, ne jugea pas convenable d'envoyer des secours aux indépendans; et, persuadé sans doute par l'ambassadeur espagnol Onis, il fit une procla-

mation le 1er septembre 1815, ordonnant aux patriotes réunis dans la Louisiane pour une expédition dans le Mexique, de se disperser.

Un bill fut également proposé par le président des États-Unis, et il est maintenant passé, pour accorder au gouvernement le pouvoir d'empêcher la vente des vaisseaux de guerre aux sujets d'aucune autre puissance, ou l'armement et l'équipement, dans les ports des États-Unis, des vaisseaux de guerre destinés à servir contre des nations amies des États-Unis. Les citoyens se sont cependant ouvertement déclarés pour les indépendans, et c'est à leurs secours spécialement que les Mexicains ont dû les moyens de réparer les pertes continuelles qu'ils ont éprouvées.

Suite de la guerre.

Les Espagnols, maîtres des côtes et des ports du Mexique, ne laissèrent long-tems parvenir en Europe que des détails mensongers sur la véritable situation de cette vaste contrée. La gazette de Madrid annonçait périodiquement que la paix et la soumission y régnaient, tandis que les nouvelles de Cuba, de Carthagène

et des autres points de l'Amérique, que la liberté n'a pas encore enlevés au sceptre espagnol, ne parlaient que des victoires remportées sur les insurgés.

Cependant le vice-roi Apodaca était forcé de combattre sans cesse. Hidalgo et Morelos trouvèrent de dignes successeurs. Borja, Torrès, Morena, Ortez et Victoria, occupèrent, avec une armée indépendante, plusieurs intendances du Mexique. Tous ces chefs étaient à la tête d'une force militaire considérable. Telle était la terreur qu'ils inspiraient, que l'un deux, Torrès, que la gazette de la Véra-Crux a tué vingt fois, semblable au phénix, est chaque fois ressuscité de ses cendres.

Mina.

Finissons l'histoire de l'expédition du jeune et malheureux Mina, qui a augmenté le nombre des martyrs de la liberté.

Le 22 avril 1817, comme nous l'avons dit plus haut, Mina, suivi de onze cent trente-deux hommes, la plupart anglais, et abondamment pourvu d'armes et de munitions, débarqua à Soto la Marina, dans la province

du nouveau San Ander, à trente-cinq lieues de Tampico. Il y fut reçu avec des transports de joie, et plusieurs Mexicains demandèrent à grossir ses rangs. Après avoir fortifié ce poste et y avoir laissé cent cinquante hommes, il marcha sur San Ander, qui tomba entre ses mains sans que les Espagnols aient pu s'y opposer.

Mina se trouva alors à la tête de plus de deux mille hommes; on accourait de toutes parts pour se joindre à ses drapeaux; les chefs des insurgés qui combattaient encore pour l'indépendance, vinrent se réunir à lui, et le 24 mai il mit ses forces en mouvement pour combattre l'armée des royalistes.

C'est à cette époque qu'on vint lui apprendre que le gouvernement de la Véra-Crux venait de lui enlever Soto la Marina : cette nouvelle ayant jeté un peu de découragement dans sa petite armée : *N'avons nous donc pas nos épées? s'écria-t-il.* Il marcha au combat et fut victorieux. Après avoir été renforcé à Ospardo Santo par une des bandes insurgées du patriote Vitoria, il osa aller attaquer, suivi seulement de neuf cents hommes, l'espagnol Arredundo, qui avait plus de trois mille soldats : son succès fut complet, mais la joie de

son triomphe fut troublée quand il apprit que les majors Perry et Gardon, qui, avec un détachement faisaient une reconnaissance, avaient été pris avec leur monde, et passés au fil de l'épée.

Le vice-roi fut bientôt effrayé des progrès que faisait Mina. Menaces et promesses de récompenses furent prodiguées pour engager les habitans à ne pas favoriser sa marche. On promit même 500 dollars à qui livrerait sa personne, et tout soldat qui apporterait sa tête, fut-il un des rebelles, obtenait le grade d'officier.

Cependant Mina avançait toujours vers la capitale, et à chaque instant de nombreux bataillons augmentaient son armée. Mais enfin la fortune l'abandonna et ce fut près de la capitale du Mexique qu'il éprouva son premier revers. Obligé de se retirer dans une forteresse dont il s'était rendu maître, il y fut cerné le 1er août par le général don Pascal de Liman. Le 7, à la tête de sept cents hommes, il fit une sortie où il n'obtint aucun succès. Menacé de manquer de vivres, il abandonna le fort pendant la nuit, seulement suivi des chefs insurgés Borjas, Ortez, et réunit quelques-unes des bandes de Torrès, à la tête

desquelles il vint inutilement, le 12, pour essayer de dégager les siens. Quelques-uns le rejoignirent pendant le combat, mais la plupart, ainsi que les Mexicains qui s'étaient joints à eux, furent passés au fil de l'épée le 20, après une vigoureuse résistance.

Mina, réduit à commander quelques bandes, espérait que bientôt il reparaîtrait avec une puissante armée, lorsque dans le défilé de Venadito, il fut livré aux royalistes par un de ses officiers, le traître Liceago. Les deux cents braves qui l'escortaient le défendirent vaillamment; mais ils durent céder au nombre; et, le 17 novembre, Mina reçut la mort qu'il n'aurait dû trouver que sur le champ de bataille.

Les insurgés, découragés, posèrent un moment les armes; mais bientôt exaspérés par des injustices et ranimés par leurs chefs, ils combattirent de nouveau pour la liberté, et, organisés en Guérillas, ils harcelèrent longtems leurs tyrans.

Cependant le Mexique était soumis à l'Espagne : seulement quelques bandes réfugiées dans les montagnes protestaient contre l'esclavage et combattaient pour la liberté, pendant que tout le reste de l'Amérique méridionale avait secoué ses fers.

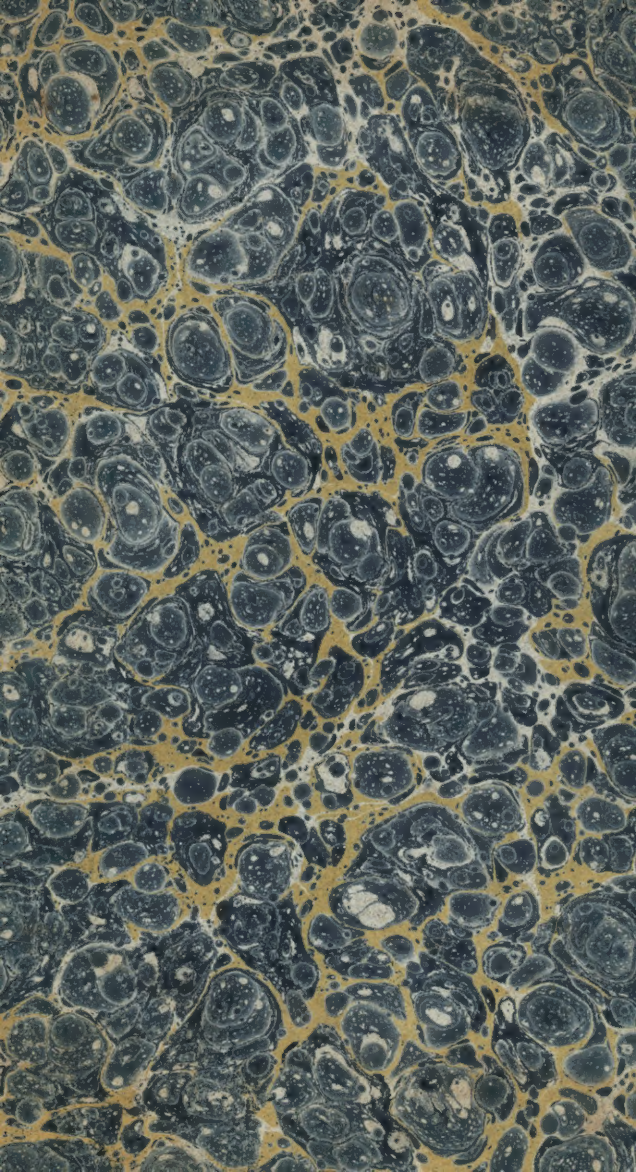
On ignorait quand finirait cette lutte : cependant elle se termina bientôt. Nous voyons aujourd'hui la liberté écraser de son pied vainqueur l'esclavage et le despotisme, et la victoire décorer de ses palmes ces peuples que le conseil royal de Mexico appelait *une race abrutie, vicieuse, ignorante, qui ne mérite ni le nom de peuple, ni les honneurs de la représentation.*

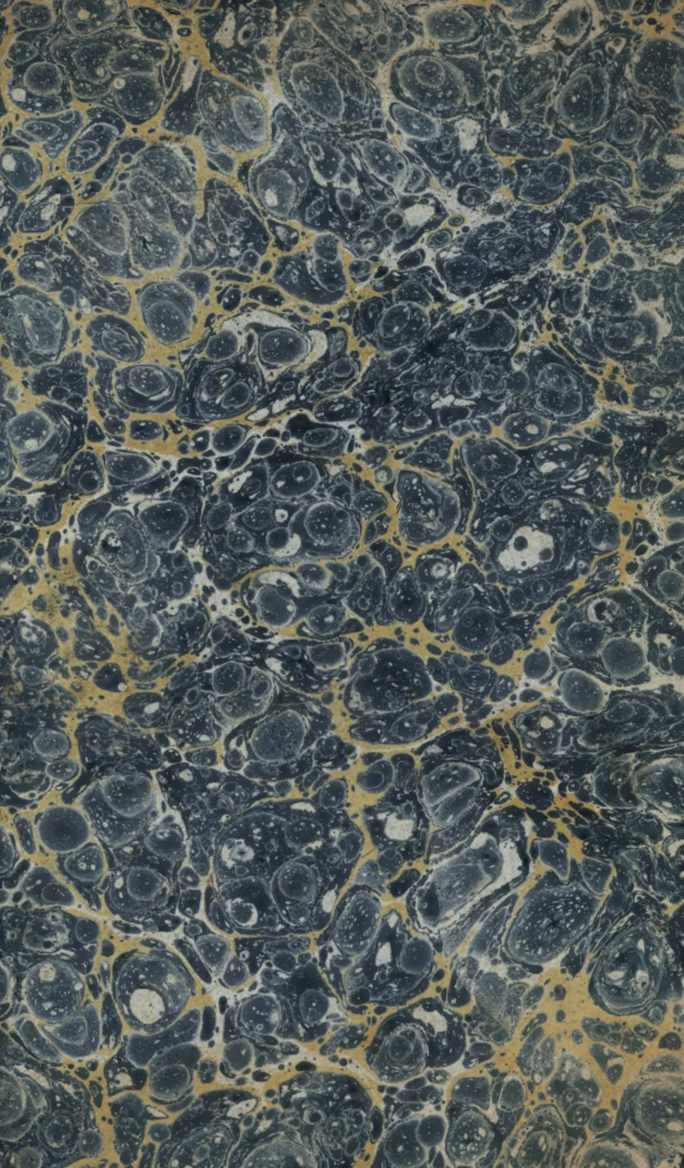
FIN.

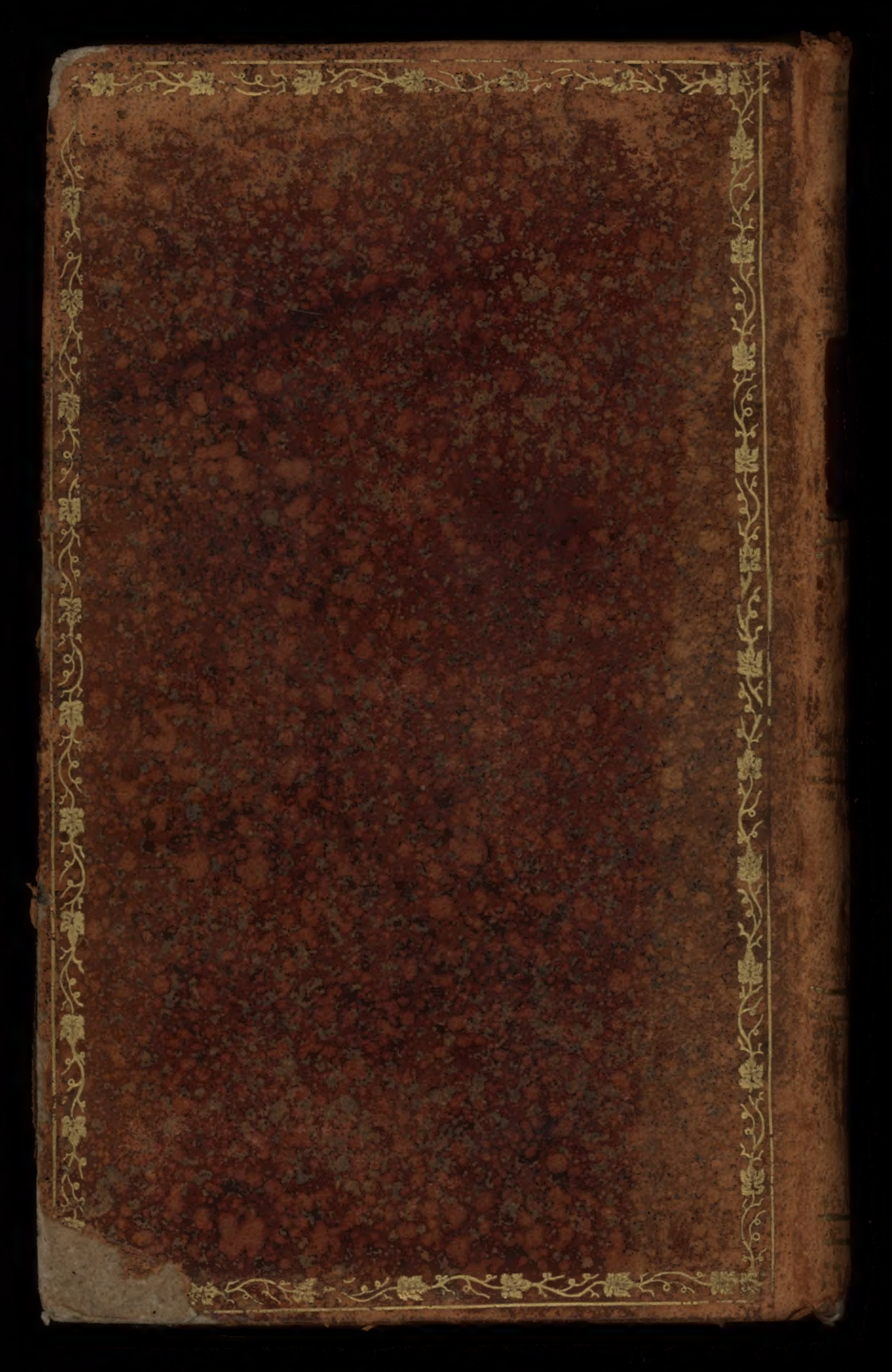
TABLE DES MATIÈRES.

RÉVOLUTION DU MEXIQUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.









BEAUTÉS
DU
MEXIQUE





